

LE MYSTÈRE
DE
ROBERT LE DIABLE

MIS EN DEUX PARTIES

AVEC TRANSCRIPTION EN VERS MODERNES, EN REGARD DU TEXTE DU XIV^e SIÈCLE

ET PRÉCÉDÉ

D'UNE INTRODUCTION

PAR

ÉDOUARD FOURNIER



PARIS

E. DE

LIBRAIRE DE LA SO

PALAIS-ROYAL,

U d/of OITAWA



39003003345666

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LE MYSTÈRE

DE

ROBERT LE DIABLE

LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR :

Le Vieux-Neuf, histoire ancienne des Découvertes modernes, 2 ^e édition, 3 volumes grand in-18 jésus.....	15 »
L'Esprit des Autres, 5 ^e édition, 1 volume in-18.....	3 50
L'Esprit dans l'Histoire, 3 ^e édition, 1 volume in-18	3 50
La Comédie de Jean de La Bruyère, 2 ^e édition, 2 volumes in-18.....	6 »
Histoire du Pont-Neuf, 2 volumes in-18.....	6 »
Énigmes des Rues de Paris, 1 volume in-18.....	3 »
Chroniques et Légendes des Rues de Paris, 1 volume in-18	3 »

IMPRIMERIE D. BARDIN, A SAINT-GERMAIN

LE MYSTÈRE
DE
ROBERT LE DIABLE

MIS EN DEUX PARTIES

AVEC TRANSCRIPTION EN VERS MODERNES, EN REGARD DU TEXTE DU XIV^e SIÈCLE

ET PRÉCÉDÉ

D'UNE INTRODUCTION

PAR

ÉDOUARD FOURNIER



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

—
Tous droits réservés.



PQ

15/6

.R7

1879

INTRODUCTION

I

Ceci ne sera, avec développements et notes, que la reproduction de la conférence dont nous fîmes précéder, le 2 mars dernier, sur le théâtre de la Gaîté, la représentation du drame :

MIRACLE DE NOSTRE DAME DE ROBERT LE DYABLE, FILZ DU DUC DE NORMENDIE, A QUI IL FU ENJOINT POUR SES MEFFAIZ QU'IL FEIST LE FOL SANS PARLER ET DEPUIS OT NOSTRE SEIGNOR MERCY DE LI, ET ESPOUSA LA FILLE DE L'EMPEREUR ;

Titre que nous avons cru devoir simplifier sous cette forme : *Mystère de Robert le Diable*, de même nous avons dû rendre le texte du xiv^e siècle plus accessible par une transcription en vers plus modernes, qui suivra parallèlement ici celle de ce texte primitif.

Nous laisserons au lecteur à juger si notre transcription est fidèle.

Nous y avons mis tout notre soin, tout notre effort, après avoir revu, sur le manuscrit, le texte donné en 1836 par Frère et Le Roux de Lincy et l'avoir redressé en plusieurs endroits.

La seule liberté que nous avons prise a été de partager la

pièce en deux parties, que nous avons l'une et l'autre divisées par scènes.

Notre conférence ou causerie, dont on voudra bien excuser par endroits le ton familier, avait commencé par quelques mots sur la farce de la *Cornette*, appropriée aussi en langage moderne par M. Jacques Normand, et dont la représentation avait précédé celle du *Mystère*.

Nous ne conserverons pas ici tout ce que nous disions de cette jolie farce et de son auteur Jehan d'Abundance.

Nous nous en tiendrons à ce que dans cette courte notice sur un homme, qui, comme Gringore, et plusieurs autres de son temps, semble avoir touché avec succès à tous les genres alors en faveur au théâtre, se rapporte plus directement à l'histoire de notre littérature dramatique.

II

En ce temps-là — la fin du xv^e et la première moitié du xvi^e siècle — il fallait, pour être un auteur complet, pouvoir manier le triple genre du *Mystère*, de la *Moralité* et de la *Farce*, en substituant seulement quelquefois à la moralité trop sérieuse la *Sottie*, qui était une moralité à personnalités plus comiques, où se firent tour à tour une renommée populaire : le type de « Mère sottie, » dont Gringore ou Gringoire porta le mieux le béguin aux longues oreilles, et le type plus longtemps célèbre du « Prince des sots. »

Ces trois genres *Mystère*, *Moralité*, *Farce* formaient, comme

nous dirions aujourd'hui une « trilogie. » On commençait par le pieux Mystère, la grave Moralité suivait, et pour ne pas finir sans gaieté, on concluait par la Farce, qui n'avait, il s'en faut, rien de leur édifiante allure.

Les spectacles étaient ainsi un mélange, un salmigondis, bref une « purée » disons le mot, qui est le vrai, car dans le peuple on les appelait « les pois pilés ; » or, qu'est-ce que des pois pilés ? de la purée¹.

On s'est longtemps demandé d'où venait ce nom de « pois pilés » donné aux représentations de ces pièces de trois espèces si différentes. On en chercha partout l'origine, excepté à la cuisine : c'est là cependant, selon nous, qu'il était possible de la trouver.

III

Il s'en faut de beaucoup que dans les premier temps du moyen âge, le théâtre eut cette diversité, cette multiplicité des genres. Il était alors tout à la piété. L'Église s'en était emparé, et le gardait.

L'effroyable licence des théâtre antiques², au moment d'une décadence que ces désordres orduriers avait hâtée, lui avait été un prétexte pour le saisir et le retenir. D'abord, pour que la

1. La preuve de cette synonymie se trouve dans cette lettre de Malherbe à Peiresc, du 21 mars 1607 (édit. Blaise, p. 24) : « C'est assez, monsieur, il faut finir mes fâcheux discours qui sont plutôt *pois pilés*, c'est-à-dire une purée, un salmigondis qu'une lettre. »

2. Édit. Duméril, *Origines latines du théâtre moderne*, gr. in-8°, p. 5, note.

transition ne fut pas trop brusque, on s'était contenté de substituer, en des drames de la même forme, des sujets tirés de la Bible aux sujets tirés de la fable et des temps héroïques de l'antiquité. On fit même en cela de véritables tours de force. Il y eut entre autres un arrangeur, qui, pour tout concilier, et donner à la fois un texte païen et un sujet chrétien, composa avec des vers d'Euripide..... un drame de la Passion.

Cen'était qu'un expédient de prestidigitateur lettré. L'Église, après de nouveaux désastres pour l'Empire, et l'invasion définitivement irrésistible des Barbares, auxquels vainement il résistait, et que, plus habile, elle convertissait, l'Église, disons-nous, procéda plus franchement qu'elle ne l'avait encore fait.

S'appuyant sur l'autorité de ces rois Goths, Francs ou Burgundes, qu'elle seule avait presque domptés, et dont elle guidait l'ignorance, elle mit la main, pour le transformer, sur tout ce qui de plus ou moins près tenait aux choses du théâtre.

Il n'exista plus, elle le remplaça. Les cathédrales, avec ce qu'elles avaient de splendeurs, furent les nouvelles enceintes ouvertes à ces jeux, à ces représentations dignes au reste d'y figurer, car on n'y trouvait rien que d'édifiant et de sacré. C'était *l'Ancien* ou *le Nouveau Testament* mis en action dans le langage consacré, celui de la liturgie latine, sous l'immense voix de l'orgue, avec le chant des clercs et des prêtres.

Malgré ces prestiges, il y avait là beaucoup moins de grandeur imposante que de bizarrerie, en quelques détails surtout. Ainsi, savez-vous comment en Allemagne — car pour tous les pays de l'Europe les spectacles étaient alors à peu près les mêmes — on avait trouvé moyen de résoudre le problème de

la Trinité? On en avait fait un trio chanté : Dieu le père faisait la basse, le Christ était un ténor, et la voix suraiguë d'une haute-contre chantait pour le Saint-Esprit ¹.

Comme les offices s'appelaient alors *Mystères*², les pièces qu'on y jouait et qu'on y chantait, en prirent le nom, et le gardèrent, même lorsqu'ils furent chantés et joués autre part que dans les églises, ce qui ne tarda guère.

Les proscriptions dont les comédiens avaient été frappés par le clergé qui substituait, comme nous venons de le voir, ses offices dramatisés à leurs tragédies et à leurs farces, ne les avaient pas tous fait disparaître³.

Il en restait de nomades qui couraient le pays par bandes, et qui, profitant de ce que les foires laissaient liberté plénière à quiconque voulait y étaler son commerce et y vivre de son métier, n'en manquaient jamais une seule pour y dresser leurs tréteaux, et de là narguer l'Église à l'ombre même de ses parvis.

Chez eux, dans ces théâtres en plein vent, qui ne faisaient que camper et passer, la farce et la chanson prenaient leur revanche, à la grande joie du populaire, qui, au lieu de l'éternel latin qu'il ne comprenait pas, retrouvait là le gai langage qu'il parlait lui-même, et, au lieu des psalmodies des chantres, les refrains sur lesquels il buvait et dansait.

1. Hase, *Das geitliche Schauspiele*, p. 24.

2. Un synode tenu à Worms en 1316 emploie le mot *mysterium* avec la signification d'office divin.

3. « Les canons des Conciles, dit M. le baron James de Rothschild dans sa remarquable Introduction au *Mystère du Vieil Testament*, démontrent jusqu'à l'évidence qu'il y a eu dans tous les temps des histrions, des chanteurs, des acrobates, c'est-à-dire un théâtre profane. »

Ce n'est pas tout, quand ces farceurs errants avaient disparu d'un canton pour passer dans un autre, on y voyait accourir les jongleurs qui vous récitaient en monologues sur les places, les *Chansons de gestes* et les *Dits*, que les trouvères et ménestrels, qui étaient d'un ordre de diseurs ou récitateurs plus relevé, allaient, eux, débiter dans les châteaux.

Voilà pour les campagnes, les castels et les villages.

Dans les villes, le théâtre avait peu à peu échappé aux églises par une autre tangente.

Il s'y était formé des corporations de métiers, dont chacune avait son patron, et qui toutes à la fête de ce patron donnaient un « Jeu » ou « Mystère » en son honneur, c'est-à-dire où l'on mettait en action sa vie et ses miracles.

Avec le temps, les corporations ne s'en tinrent pas là. Plusieurs se réunirent pour en constituer une plus considérable, qui, reprenant avec plus d'étendue, et en langage vulgaire, ce que le clergé avait joué en latin dans les cathédrales¹, se mit à représenter des mystères, tels que celui de *la Passion*, et bien d'autres d'un plus grand développement.

Toutes les histoires du *Vieux Testament*, par exemple, et toutes celles du *Nouveau*, furent ainsi mises en drames; et, à

1. Tous les mystères joués dans les Églises sont en latin. Ch. Magnin n'en a pas pu trouver un seul qui fût en langue vulgaire (*Journ. des Savants*, 1846, p. 451). C'est sous cette dernière forme qu'ils échappèrent, mais pour ne pas aller loin. Ils furent joués surtout dans les parvis, dans les cimetières. En Italie, la langue vulgaire mit plus de temps que chez nous encore à s'introduire dans les jeux de théâtre. On ne l'y croyait pas propre. On recourait plutôt à la pantomime, même pour les mystères. Un personnage parlait pour exprimer le jeu, les autres faisaient les gestes. (Signorelli, *Vincende della cultura nelle due Sicilie*, etc., 1785, in-8°, t. III.)

la suite, pour compléter cet ensemble des saintes Écritures dramatisées, on eut aussi le *Triomphant mystère des actes des Apôtres*, le seul peut-être dont on connaisse bien les auteurs. Ce sont deux frères, Arnould et Simon Gréban. Ils l'écrivirent vers 1450.

IV

Vous comprendrez aisément qu'il fallait, non pas une seule corporation de métier, mais plusieurs réunies pour jouer ces mystères, quand vous saurez ce qu'on y exigeait d'acteurs parlants ou muets. Rien que pour une seule partie, la dernière, du *Mystère du Nouveau Testament*, joué à Lille en 1484, et, dix ans plus tard, à Malines, on avait dû enrôler trois cent douze personnes, deux cents qui ne faisaient que figurer, et cent douze qui parlaient. Or, quelques-unes parlaient beaucoup. Il n'y avait pas, dans cette seule partie, moins de 30,000 vers. Le Christ n'y paraissait pas, puisque cette partie était le drame de sa *Vengeance et de la destruction de Jérusalem*. S'il y eût paru, le nombre des vers eût encore certainement augmenté. Dans le *Mystère de la Passion*, l'acteur qui le représentait en avait à réciter plus de 3,400.

Il arriva que tout ce que les métiers pouvaient fournir d'acteurs ne suffisait pas. Que faisait-on alors? On recourait au recrutement. Il y avait pour distribuer les rôles enrôlement forcé. C'était du drame obligatoire, mais non laïque, les grandes pièces religieuses étant les seules qui exigeaient ce déploiement

de personnel ou plutôt de multitude. L'autorité se chargeait elle-même des engagements. Ils étaient faits bon gré mal gré par le Prévôt au nom du Roi. Nous en avons la preuve par un document très curieux et très sérieux, quoique en vers, et dont voici le titre :

« Le cry et proclamation publique pour jouer le *Mystère des actes des Apôtres* en la ville de Paris, faict le jeudi seizième de décembre mil cinq cent quarante par le commandement du Roy notre sire François I^{er} de ce nom, et monsieur le Prévost de Paris affin de venir prendre les rooles pour jouer le dict mystère. »

C'est celui des frères Gréban, dont nous parlions tout à l'heure. Il était un des plus considérables, du moins par le nombre de ses acteurs, soit muets soit « entreparleurs, » comme on disait. Quatre cent quatre-vingt-dix y suffisaient à peine. Nous ne connaissons qu'un mystère en langue tchèque, celui de *Saül*, joué à Prague en 1571, qui en exigea davantage. Il y fallait 600 personnes, 100 qui parlaient, 500 qui ne disaient rien, mais qui agissaient : Ils étaient là, dit une note manuscrite de l'un de ces mystères, « pour faire les armées et peuple des villes. »

Malgré cet immense personnel, les *mystères* étaient des drames nomades, qu'un « maître et entrepreneur » — ce sont les titres qu'il prenait — faisait jouer tantôt là, tantôt ici, bien sûr qu'avec l'aide du Prévôt, il trouverait toujours, partout où il dresserait ses échafauds, le monde qu'il lui faudrait pour la représentation.

Le point principal pour lui était d'être détenteur de la pièce.

De quelle façon l'obtenait-il de l'auteur ? Comme une marchandise, par une acquisition argent comptant. Il en devenait toutefois bien moins le propriétaire que l'usufruitier. Si l'auteur, en effet, la pièce une fois jouée, trouvait un autre entrepreneur qui lui en offrait une somme plus forte, il pouvait la reprendre au premier, mais à condition de le désintéresser, en lui restituant ce qu'il avait reçu de lui. Ce qui formait la plus-value et rendait la seconde somme supérieure à la première était son gain nouveau. Cette façon de régler les droits d'auteur était un souvenir, un reste des théâtres antiques. On voit par un passage du prologue de *l'Hécyre* ou la *Belle-Mère*, comédie de Térence, qu'il en était à peu près ainsi à Rome¹.

V

Les auteurs n'avaient pas toujours affaire aux « entrepreneurs » de Jeux. Ils avaient à traiter souvent avec les municipalités même, qui, lorsqu'en certaines circonstances il leur semblait à propos d'amuser le populaire, déléguaient un de leurs échevins pour s'entendre sur le *mystère* à jouer et sur le prix à payer. Généralement, un à-compte était donné après remise du manuscrit, qui était déposé dans un coffre bien

1. V. dans un article de M. Paulin Paris (*Journ. de l'Instruct. publique*, 13 juin 1855, p. 429), une quittance du 31 déc. 1452, prouvant par l'exemple de Simon et Ernoul Grebain (Grebain) que les auteurs dramatiques avaient le droit de vendre leur manuscrit autant de fois qu'on voulait les leur acheter. L'acquéreur retenait seulement sur le prix l'argent qu'il avait payé pour une vente antérieure.

clos, à la maison même de l'échevinage, jusqu'à ce que les répétitions pussent commencer. Alors seulement ce qui restait à payer était payé à l'auteur.

On a su tous ces détails par un compte des échevins d'Abbeville, qui avaient, comme première avance, donné dix écus d'or pour le manuscrit des « Jeux de la Passion¹. »

Par cette intervention du pouvoir municipal dans ces représentations, on peut juger de leur importance. Elles étaient, dans une ville, l'événement de plusieurs semaines, disons mieux, de plusieurs mois, en y comprenant ce qu'il fallait de temps pour apprendre les rôles, dresser les acteurs et faire manœuvrer à souhait les masses, les multitudes de la figuration. Savez-vous ce qu'à Bourges, en 1536, dura la représentation du *Mystère des Apôtres*? Quarante jours².

Quand la pièce, moins longue, n'en demandait pas autant, ces jours se suivaient. « Le meneur du Jeu » pouvait dire, comme dans le *Mystère de l'Incarnation* :

« Ci finons (finissons) pour cette journée,
Demain sera a fin menée
La matière parfaitement;

ou bien encore, comme dans le *Mystère de la Résurrection*, par Jehan Michel :

Ceux qui de Jésus voudront voir
Jouer le ressuscitement
Reviennent icy promptement
Demain le matin. Car, pour l'heure,
Plus ne ferons cy de demeure.

1. Edélest. Duméril, *Histoire de la Comédie ancienne*, t. III, p. 349, note.

2. V. sur Jehan Chaponneau, qui en fut le metteur en scène, l'excellente *Notice* de M. Émile Picot, 1879, in-12 de 21 p.

Mais quand le *mystère* devait, comme nous venons de le voir à Bourges, durer près de six semaines, on espaçait les jours du spectacle. On ne le donnait que le dimanche ou au moment des petites fêtes, qui étaient, il est vrai, très nombreuses à cette époque.

Pour que l'entrepreneur fut sûr que, malgré ces interruptions, le public lui resterait fidèle, il faisait prendre des abonnements d'avance. Des loges étaient disposées tout exprès. On s'y abonnait pour toute la durée d'un *mystère*, de même qu'à l'Opéra, l'on s'abonne à l'année. Pour les petites places, le Maître du Jeu donnait, comme appât, la diminution du prix, après les premières journées.

A Romans, par exemple, dans le Dauphiné, il y eut, en 1509, une représentation du *Mystère des trois Doms*¹. L'entrepreneur fit quatre-vingt-six loges², à louer moyennant trois florins pour tout le temps que durerait la pièce, depuis la première scène jusqu'à la dernière. Il mit les autres places à un sol pour les deux premières journées, et à deux liards pour la troisième et les suivantes. Bien petite somme, qui ne semble rien aujourd'hui, mais qui alors était quelque chose.

Les représentations se donnaient le plus souvent en plein air, mais quand il y avait, comme à Bourges, à Poitiers, à Arles, quelques ruines d'amphithéâtre romain, c'est là qu'on s'instal-

1. V. sur ce *Mystère*, un curieux article de *l'Esprit des Journaux*, décembre 1787, p. 231.

2. « En face des Establis (échafauds) élevés pour le Jeu étaient dressés des gradins ou plus ordinairement des galeries et des loges pour recevoir les spectateurs. L'ensemble de ces constructions temporaires et en partie découvertes, surtout dans les premiers temps, s'appelait *le parc*. » Ch. Magnin, *Journal des Savants*, 1847, p. 50.

lait. On jouait ainsi la *Passion du Christ* et les *Miracles* des saints sur le théâtre même où l'on s'était, aux époques païennes, amusé des incestes de Jupiter et de la corruption des Dieux¹.

Ces théâtres en plein vent avaient pour leurs Jeux un terrible obstacle, le mauvais temps. Se mettait-il de la fête, il y avait des entr'actes forcés de toute une semaine. A Şeurre, en Bourgogne, lorsqu'on y donna le *Mystère de saint Martin*, avec la *moralité* et la *farce* qui devaient le suivre, la pluie arriva la première.

Les acteurs, déjà tout habillés, durent plier bagage. Le lendemain, afin de conjurer de nouvelles averses, ils se rendirent tous à l'église, et une messe fut dite pour que la représentation pût commencer et ne plus être interrompue. La chronique n'ajoute pas s'ils furent exaucés.

VI

L'Église, on le voit ici, ne s'était pas désintéressée des *mystères*, après qu'ils lui eurent échappés. Ses prêtres n'avaient pas cessé d'en être, pour une plus ou moins grosse part. C'é-

1. L'échafaud, sur lequel on jouait, avait emprunté à ces amphithéâtres païens son nom de *podium*, qui, peu à peu, s'altéra et devint le mot *puy*s. A Bourges, la grande représentation de 1536 eut lieu dans une de ces antiques enceintes : « Un théâtre de mystères fut fait sur le circuit de l'ancien amphithéâtre ou fosse des Arènes. Il était excellemment peint d'or, d'argent, d'azur et autres riches couleurs. » Cité par Ch. Magnin, *Journal des Savants*, 1847. p. 57.

tait par exemple, un d'eux, presque toujours, qui s'y chargeait du rôle du Christ.

Elle s'y réservait aussi des aumônes, qui furent l'origine du Droit des Pauvres.

Voici un extrait des Registres du Parlement pour la fin de l'année 1541, qui vous renseignera sur tous ces détails, et particulièrement sur le dernier. Il y est question d'une représentation qui devait avoir lieu à Paris dans le courant de l'année suivante — on s'y prenait de loin, comme vous voyez — et pour laquelle il n'avait pas fallu moins que le Parlement lui-même pour tout prévoir, tout décider, et cela sur un ordre exprès du Roi.

Lettres patentes avaient été délivrées, « portant permission à Charles Le Royer et consorts, maîtres et entrepreneurs du *Jeu et Mystère de l'ancien Testament*, faire jouer et représenter en l'année prochaine le dit Jeu et Mystère. Suivant les dictes lettres leur a esté permis par la Cour à la charge d'en user bien et duement, sans y user d'aucune fraude, ny interposer choses prophanes, lascives ou ridiculles, que pour l'entrée du Théâtre ils ne prendront que deux sols de chacune personne, et pour le louage de chascune loge durant le dict Mystère que trente escuz. N'y sera procédé qu'à jours de fêtes non solennelles; commenceront à une heure après midy, finiront à cinq, feront en sorte qu'il n'en suive scandalle ou tumulte; et, à cause que le peuple sera distrait du service divin, et que cela diminuera les aumônes ils bailleront aux pauvres la somme de mille livres, sauf à ordonner des plus grandes sommes ¹. »

1. C'est, nous le répétons, « le droit des pauvres. » V. ce que nous en avons dit dans notre brochure, le *Théâtre et les Pauvres*, 1869, in-12.

Y avait-il du public à ces représentations? Il y avait mieux, il y avait foule. Cette somme des aumônes prélevée sur la curiosité, à défaut de la religion, suffirait pour le faire croire.

Rien ne fut plus populaire que les *Mystères*, on le sait par la popularité persistante de certains noms, de certains types.

Le nom de Grognard appliqué à un vieux soldat, vient du *Mystère de la Passion*. C'est celui d'un vétéran de la garde de Pilate placé en faction auprès des croix du Calvaire.

Lorsqu'on a dit : c'est un drôle d'Olybrius, on rappelle, sans en avoir conscience, le souvenir du Tyran qu'un mystère, celui de *Sainte Reine*, avait rendu le plus ridiculement exécrationnel.

C'est au mystère du *Nouveau Testament* que « Nicodème » doit la popularité d'imbécile et de sot, que ne lui avaient pas faite les Écritures¹. Le Pantagruel de Rabelais est le diable d'un *Mystère de saint Louis*, antérieur de trente ans à celui que fit Gringore sous ce titre : *La Vie de Monseigneur saint Loys*. Maistre François l'avait pris là, comme il avait pris le *Panurgo* du répertoire italien² pour en faire son Panurge.

Riffard, ce parasite du *Mystère de la Passion* qui raffle ou raffle tout³ est encore populaire. On l'oubliait un peu lorsque Picard le ressuscita, pour sa comédie de *La Petite Ville*, où il l'arma du fameux parapluie, qui a pris son nom : « un riffard. »

On se passionnait pour ces pièces si bien mortes aujourd'hui comme nous nous passionnons pour celles qui, plus vite qu'on ne le pense, iront peut-être les rejoindre dans l'oubli.

1. Quitard, *Dictionn. des Proverbes*, p. 554.

2. *Catal. de la Biblioth. Solenne*, t. IV, p. 69-70.

3. Ch. Magnin, *Journal des Savants*, 1846, p. 15.

La passion gagnait même les auteurs.

Un jour, je crois que c'était en Suède, à Stockholm, le garde qui devait enfoncer le fer de sa lance dans le côté du Christ crucifié, y mit, dans l'emportement de l'action, tant d'ardeur et tant de rage, qu'il blessa tout de bon et mortellement même le pauvre acteur mis en croix. Il tomba sous le coup, et, en tombant, écrasa la Sainte Vierge qui priait au pied du crucifix. Le roi qui assistait à la représentation s'élança furieux, le sabre en main sur le théâtre, et fit sauter la tête du malheureux, dont le trop de zèle avait causé ce double malheur. Le public alors cria « vengeance, » se rua en masse sur la scène et tua le roi.

Je ne vous répons pas de la réalité de cette anecdote, qui transforme en tragédie si « réaliste » une de ces représentations de Mystères qui d'ordinaire étaient assez calmes, sauf pourtant le bruit toujours inévitable avec les grandes foules, et souvent même assez tumultueux pour que les acteurs en scène dussent eux-mêmes et très haut crier : « silence ! » mais ce que je vous puis affirmer, c'est le zèle et l'ingéniosité des acteurs pour ajouter des prestiges à leurs spectacles.

Ils étaient gens de métier, nous l'avons dit ; or, chacun n'apportait pas seulement son empressement et ses efforts pour l'interprétation d'un rôle, mais aussi toutes les habiletés de son industrie pour la mise en scène. On avait ainsi, grâce à ce personnel de gens, qui pouvaient être à la fois acteurs et machinistes, des effets vraiment prodigieux pour l'époque.

Tout y était prévu, même les soudaines clartés, dont la tête des anges ou des archanges devait s'illuminer lorsqu'ils apparaissaient.

Les représentations se faisant en plein jour, on disposait au fond et sur les côtés du théâtre, qui était couvert tandis que l'enceinte où se tenait le public restait en plein air, des ouvertures adroitement orientées qui permettaient de jeter, comme un nimbe autour des têtes divines, un rayon de soleil, pour peu que le soleil voulût bien se prêter à cet effet de scène. Il n'était pas toujours exact. La lumière électrique vaut mieux, aussi est-ce par elle que nous l'avons remplacé pour les angéliques apparitions du *Mystère* que vous aller voir.

Afin que vous jugiez de tout ce qu'on mettait d'intelligence et d'art ingénieux dans les représentations, surtout aux dernières époques du genre, lorsque ne pouvant plus autant frapper l'esprit blasé, il fallait davantage émerveiller les yeux, nous allons, si vous le voulez bien, vous citer le passage très intéressant d'une *Chronique*, où se trouvent énumérées les merveilles de ce fameux *Mystère de Valenciennes* dont vous avez pu voir, à la grande Exposition dernière, une reproduction d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale.

Il n'y manquait rien qu'une explication qui pût un peu faire comprendre la mise en scène. La *Chronique* dont nous allons citer un fragment vous la donnera¹ :

« Aux festes de la Pentecoste de l'an 1547, les principaux bourgeois de la ville (de Valenciennes) représentèrent sur le théâtre, en la maison du duc d'Arschot, *la Vie, Mort, et Passion de Nostre-Seigneur*, en vingt-cinq journées, en chas-

1. Nous en trouvons la citation dans un curieux recueil : *Le Cabinet de Lecture*, année 1835, n° 113, p. 13.

cune desquelles on vit paroistre des choses estranges et pleines d'admiration.

« Les secrets du Paradis et de l'Enfer étoient tout à fait prodigieux et capables d'être pris par la populace pour des enchantements, car l'on voyoit la Vérité, les Anges et divers autres personnages descendre de bien haut tantôt visiblement, autres fois comme invisibles, puis paroître tout à coup. De l'Enfer, Lucifer s'élevoit sans qu'on vit comment porté par un Dragon. La baguette de Moïse, de sèche et stérile jettoit tout à coup des fleurs et des fruits. Les âmes de Hérodes et de Judas étoient emportées en l'air par les Diables : les Diables chassés des corps, les hydropiques et autres malades guéris, le tout d'une façon admirable.

« Icy Jesus-Christ estoit eslevé (enlevé) du Dyable, qui rampoit le long d'une muraille plus de quarante pieds de haut; là, il se rendoit invisible; ailleurs, il se transfiguroit sur la montagne du Thabor.

« On vit l'eau changée en vin, mais si mystérieusement qu'on ne le pouvoit croire; et plus de cent personnes de l'auditoire voulurent goûter de ce vin. Les cinq pains et les deux poissons y furent semblablement multipliés et distribués à plus de mille personnes, nonobstant quoy il y en eut douze corbeilles de reste. Le figuier maudit par notre Seigneur fut séché, et les feuilles flétries en un instant.

« L'éclipse, le terre-tremble, le brisement des pierres et les autres miracles advenus à la mort de notre Seigneur furent représentés avec des nouveaux miracles.

« La foule fut si grande pour l'abord des étrangers qui y

vindrent de France, de Flandre et d'ailleurs, que la recette monta à la somme de 4,680 livres, combien que les spectateurs ne payassent qu'un liard ou six deniers chacun. »

VII

Il s'en fallait de beaucoup que l'on fût arrivé à toutes ces merveilles quand avait été joué deux cents ans auparavant, c'est-à-dire vers 1350, sous Philippe de Valois, le mystère dont nous vous allons donner la restitution, ou si vous aimez mieux, la restauration.

Sauf quelques prestiges élémentaires, comme celui que nous avons indiqué tout à l'heure, on s'en tenait alors à la mise en scène la moins compliquée. Tout, comme vous allez le voir, se passait sur une place, à laquelle aboutissait chacune des routes que devaient suivre les personnages, et sur laquelle aussi s'ouvraient palais, maisons, chaumières, ermitages, etc., d'où suivant leurs rôles et les exigences de la pièce, ils devaient sortir, ou bien où ils devaient rentrer.

Le « meneur du Jeu, » chargé de dire le prologue, expliquait du mieux qu'il pouvait toutes ces localités souvent très disparates. En outre pour qu'on s'y retrouvât mieux, on appliquait sur chacune un écriteau, qui complétait l'explication.

Dans la préface parlée du *Mystère de l'Incarnation* joué à Rouen en 1498, on lit, par exemple :

Afin d'ennuy fuir, nous nous tairons
Présent (à présent) des lieux. Vous les pouvez connaître
Par l'escritel (l'écriteau) que dessus voyez estre.

Nous nous tairons-nous de même sur les différents endroits où s'agite la multiple scène de notre Mystère. Des écriteaux aussi vous les indiqueront.

Vous n'y verrez pas « le Paradis, » qui sur ces théâtres primitifs disposés en trois étages, ou « établis, » occupait le plus élevé. Des raisons de convenance, qui nous interdisaient de mettre en scène le Christ et sa mère, nous ont obligé à cette suppression, la seule, du reste, que nous nous soyons permise.

L'archange saint Michel et l'ange Gabriel, qui sont d'ailleurs aussi du *Mystère*, prendront leur place, et vous les verrez descendre du ciel par un très prosaïque escalier, comme c'était d'usage en ces mystères primitifs¹.

Vous n'y verrez pas non plus l'Enfer, qui était l'étage ou « établi » inférieur. Comme dans ce Mystère, le Diable, personnifié par Robert, est sur la scène, l'Enfer devenait inutile; l'auteur inconnu qui a fait la pièce, l'a donc supprimé. Nous le regrettons presque, tout en nous demandant comment nous aurions pu le faire représenter.

C'était une des curiosités de ces représentations. Il flambait en bas, avec ses diabolins grouillant et hurlant, tandis que le ciel, avec son Dieu, sa Vierge et ses Anges, rayonnait en haut, laissant entre ses sérénités et les sphères maudites, l'espace où s'agitait l'homme et ses misères.

Pour que la représentation ne fût pas à tout instant troublée

1. « La travée supérieure (le ciel) communiquait avec l'inférieure (la terre) au moyen de deux escaliers placés aux deux côtés du Jeu. » Ch. Magnin, *Journal des Savants*, 1847, p. 50.

par ces diables turbulents, qui — c'est le mot — jetaient feu et flamme, on déployait, sur la gueule du monstrueux dragon qui servait d'ouverture à leur Enfer, un rideau qui ne s'écartait, pour les laisser passer, qu'aux moments indispensables.

Un des plus terribles de ces diables, et par conséquent des plus populaires, s'appelait Hellequin. En se transformant du tout au tout, pour être aussi gai qu'il avait été effroyable, il devint plus tard Arlequin. C'est à cause de lui, et en souvenir du manteau qu'il soulevait, pour s'échapper de l'Enfer vers la Terre, que le rideau découpé qui sert de cadre à l'avant-scène s'appelle encore aujourd'hui, en langage de théâtre, *le manteau d'Arlequin*¹.

Il y avait péril à jouer ces rôles de diables. Plus d'un, — comme cela notamment arriva à la représentation du *Mystère de saint Martin*, à Seurre, en Bourgogne, dont nous avons déjà parlé, — plus d'un y brûla sa queue et ses chausses.

On les payait pour cela mieux que les autres.

Si vous me permettiez de risquer un calembour, je dirais, toujours en langue de théâtre, que ces malheureux diables, à cause des flammes où ils couraient le risque d'une grillade, touchaient « double feu. »

Les nécessiteux se les disputaient, par conséquent. A Chaumont, après une *Diablerie* qui fut célèbre, et dans laquelle beaucoup de ces pauvres gens « qui — c'est le mot ici — tiraient le diable par la queue, » trouvèrent des ressources sous les dangers du rôle, il resta un dicton que voici : « S'il plaît à Dieu,

1. V. à ce sujet une note du mystère *La Conversion de saint Paul* dans notre volume *Théâtre français avant la Renaissance*, Paris, La Place, 1873, gr. in-8°.

à la Sainte Vierge, et à monsieur saint Jean, je serai Diable... et je payerai mes dettes. »

VIII

Je viens maintenant au vrai Démon, dont je dois surtout m'occuper, à « Robert-le-Diable. »

Le *Mystère*, ou Miracle, épopée de ses crimes et de sa conversion, que l'on va vous représenter, et dont j'ai restauré « restitué » le texte, vers pour vers, afin qu'il vous devînt plus intelligible, est d'un genre tout particulier, mais qui n'a pas, il s'en faut, que ce spécimen.

Il existe à la Bibliothèque un inappréciable manuscrit en deux volumes in-4^o, qui en contient quarante de même sorte, moitié de piété, moitié de chevalerie, et tous plus ou moins largement taillés dans une des légendes qui étaient le plus populaires au xiv^e siècle¹.

Pour avoir, en effet, quant au *Mystère de Robert le Diable*, la véritable époque de la composition, et sans doute aussi de la représentation, il est bon de la chercher ni au delà ni en deçà de ce siècle.

C'est même de la première moitié qu'il doit dater.

Les « parisis d'or » dont il y est parlé, et qui n'eurent cours

1. Sur ce manuscrit qui provient du célèbre amateur, M. de Cangé, et qui entra, en 1733, à la Bibliothèque, où il porte aujourd'hui les nos 819 et 820 du fonds français, V. un article de Charles Magnin dans le *Journal des Savants*, année 1847, p. 43. — Les quarante *Miracles* que contiennent les deux volumes sont en voie de publication dans la collection des *Anciens textes*, par les soins de MM. Gaston Paris et Ulysse Robert. Ils formeront six volumes, dont deux, où ne se trouve pas encore le mystère que nous publions, ont déjà paru.

que sous le règne de Philippe de Valois, sont une preuve qu'il ne faut pas le faire remonter moins haut que 1350, dernière année du règne.

L'origine de ce *Mystère*, de ce *Miracle*, — deux mots à peu près synonymes dans le langage dramatique de ces temps¹ — était un roman versifié, qui, avant de prendre la forme du drame, avait d'abord été resserré, condensé dans un « Dit, » dont nous reparlerons, sorte de récit rimé que les jongleurs allaient débiter de place en place, et sur lequel la pièce mesura ses proportions assez restreintes² et régla certaines particularités de son rythme³.

Ces transformations, auxquelles nous a de plus en plus accoutumés le théâtre moderne, beaucoup trop fréquemment alimenté par une double mouture des romans en vogue, étaient chose assez ordinaire.

Quoi qu'ait pu dire récemment un des éditeurs du *Mystère de saint Louis*, par Gringore, lorsqu'il a prétendu qu'en France « les Chansons de gestes n'ont pas pris la forme de Mystères qui leur eût si bien convenu, » il nous est parfaitement avéré que ce fût au contraire une de celles qu'elles revêtirent le plus volontiers.

1. Les pièces qui roulaient sur la vie de Jésus ou sur l'Ancien Testament se nommaient *mystères*; d'autres, qui avaient pour sujet les faits merveilleux de la vie d'un saint s'appelaient *miracles*; « mais bientôt ces deux expressions furent employées indifféremment. » Jusserand, *Le Théâtre en Angleterre*, 1878, in-12, p. 47.

2. M. Paul Meyer a judicieusement fait remarquer combien sont courts les mystères du XIII^e et du XIV^e siècles comparés à ceux des siècles suivants. *Revue critique*, 18 septembre 1869, p. 183.

3. Le petit vers à la fin de chaque réplique est, suivant M. de Montaiglon, un reste, un souvenir des « laisses » ou fins de couplet des chansons de geste.

La pièce de *Robert-le-Diable*, qui procède d'un roman dont le fond est plus ou moins historique, et qui appartient par là au genre des Chansons de Gestes, suffirait comme témoignage, lors même que d'autres preuves manqueraient; or, elles ne manquent pas.

Ne joua-t-on pas, à Orléans, sous Louis XII, un *Mystère de Charlemagne*, malheureusement perdu, mais où devait se développer le cycle des poèmes dont l'histoire du grand Karl était le point de départ et le centre?

Les *Quatre Fils Aymon*, cette « geste » de plus de sept mille vers dont la première version en prose, prototype de celle qui court encore les campagnes, fut faite au xvi^e siècle, lorsque sous cette forme se popularisèrent tant de récits du même genre jusqu'alors réservés à la noblesse, y dramatisaient assurément, en un certain nombre de scènes, quelques-uns de leurs chevaleresques épisodes.

Je ne jurerais pas qu'ils ne furent eux-mêmes, avec toute leur histoire, mis en mystère, pour peu que dans cette histoire on eût trouvé, ce qui était toujours facile, quelque matière à miracle, quelque partie plus édifiante où le Christ et sa mère pouvaient intervenir.

Pour qu'un roman devînt drame, c'était indispensable. Les pièces s'agitaient sur la scène, le dénouement se faisait au ciel.

Il y a soixante ans, suivant Émile Morice, dans son *Histoire de la mise en scène*, on jouait encore, au fond de la Bretagne, une sorte de tragédie-mystère des *Quatre fils Aymon*. Soyez sûrs qu'elle datait de loin, de très loin, du moyen âge sans doute, seul temps où les vieux romans avaient eu assez de popu-

larité pour prendre cette forme, qui fut toujours leur consécration la plus populaire.

Nous en dirons autant d'un drame-mystère tiré du roman de *Fierabras*, dont le savant M. Jomard vit une représentation sous le premier Empire, dans un village des Basses-Pyrénées¹.

Qu'est-ce que l'une des pièces du recueil, dont nous parlions tout à l'heure : *Le Miracle comment Ostes, roy d'Espagne, perdit sa terre?* une reproduction dramatique de deux romans : celui de *la Violette* et celui du *Roi Flor*, que Shakespeare mit aussi à contribution pour sa *Cymbeline*.

Cherchons encore, poussons plus loin dans ces deux volumes du fond Cangé. Nous y trouverons : un *Miracle de Nostre-Dame d'Amis et d'Amille*, qui n'est que la mise en action d'un roman du même titre mais plus ancien; un *Miracle de Nostre-Dame de l'Empereris de Rome*, où se reproduit le sujet d'un conte dévot de Gautier de Coinsi; enfin un *Miracle comment la fille du roy de Hongrie se copa la main*, qui vient en droite ligne du *Roman de la Manekine* par un trouvère du XIII^e siècle, Philippe de Reims.

Sous Louis XIV, nos montreurs de marionnettes faisaient encore jouer à leurs pantins une pièce des *Amours de Blanche de Provence et de la belle Maguelonne*², à la façon de celle de Gaïferos et de Mélisandre, représentée par ces pauvres petits comédiens de bois que don Quichotte, s'il vous en souvient, mit si cruellement en morceaux à grands coups de rapière³.

1. *Histoire littéraire de la France*, t. XVIII, p. 720, note.

2. V. *Les Souffleurs*, comédie par Chilliac, 1694, in-12, acte I, sc. xx et xxi.

3. *Don Quichotte*, trad. par L. Viardot, 1^{re} édit., in-12, t. II, p. 309-310.

Molière lui-même, lorsqu'il revint à Paris, ne joua-t-il pas une pièce de *Huon de Bordeaux*, qui, de même que celles dont nous venons de parler, n'avait d'autre origine, d'autre source qu'un roman qui s'était, par la force même de sa popularité, imposée au théâtre?

IX

Tant que la scène n'avait été qu'aux mains des prêtres, puis des corporations de métiers, les drames pieux en avaient seuls formé le répertoire. Le clergé y faisait jouer les saintes Ecritures : l'*Ancien Testament*, le *Nouveau*, les *Actes des Apôtres*, etc. Pour les métiers, les pièces étaient tout à l'honneur de leurs patrons.

Quand la noblesse s'en mêla et se donna aux « Jeux, » tant pour le choix des drames que pour celui des acteurs, le roman et la chevalerie prirent pied dans les représentations. Sans en écarter l'élément pieux, dont ils se firent au contraire un moyen et un ressort, ils renouvelèrent par la légende, mi-partie de chevalerie et de religion, ce qui, exclusivement religieux, commençait à vieillir.

C'est alors que furent joués des mystères, comme celui de *Robert-le-Diable* : « Les légendes chevaleresques du théâtre, dit Charles Magnin, viennent de l'influence qu'exerçaient les jeunes seigneurs membres et souvent princes des confréries¹. »

Quels rôles s'y réservaient-ils ? Nous l'ignorons. Rien sur ce

1. *Journal des Savants*, année 1847, p. 44.

point ne nous est parvenu, ce qui nous ferait volontiers croire qu'après avoir veillé à l'élaboration du mystère, à sa distribution, à sa mise en scène, ils se tenaient à l'écart pour le reste.

Les gens de métier ne s'en désintéressaient pas avec autant d'abnégation.

C'était à qui s'y choisirait des rôles, et des plus hauts, des mieux en vue. Noël du Fail, en ses *Contes d'Eutrapès*¹, parlant des pièces jouées de son temps, dans un jeu de paume de la rue Saint-Thomas du Louvre, par des artisans dont le libraire Cleray s'était fait le chef pour accaparer les belles parts et le prestige, fait en quelques mots ressortir le ridicule de ces gens de rien qui croyaient se faire une importance avec une couronne de papier doré : « Georges Cleray, dit-il, n'avait garde, aux jeux et comédies de Saint-Thomas, de jouer autre personnage que d'un roy ou d'un empereur. »

Le grand épistolier Balzac avait rencontré pareils sots. Un boulanger d'un village voisin de son château était, par exemple, d'une prétention de même farine :

« Il y avait autrefois, dit-il,² un boulanger, à deux lieues d'ici, estimé, excellent homme pour le théâtre. Tous les ans le jour de la Confrérie, il représentoit admirablement le roy Nabuchodonosor, et y savoit crier à pleine teste :

Parcil aux dieux, je marche, et depuis le réveil
Du soleil blondissant jusques à son sommeil
Nul ne se parangonne à ma grandeur royale.

« Il vint de son temps à la ville une compagnie de comé-

1. Anc. édit., t. II, p. 98.

2. *Entretiens de feu monsieur de Balzac*, 1664, in-12, p. 86.

diens qui était alors la meilleure compagnie de France. On y mena Nabuchodonosor, un dimanche qu'on jouait le *Ravissement d'Hélène* ; mais voyant que les acteurs ne prononçoient pas les compliments du ton qu'il se faut mettre en colère, et principalement qu'ils ne levoient pas les jambes assez haut dans les démarches qu'ils faisoient sur le théâtre, il n'eût pas la patience d'attendre le second acte ; il sortit du Jeu de Paume dès le premier :

Et ce roy tout blanc de farine,
Desgoûté de la froide mine
De celui qui faisoit Pâris :
« Mordieu, dit-il, de la canaille.
Il ne sçait rien faire qui vaille ;
Il faisait les pas trop petits. »

Qu'on ne s'étonne pas de voir dans cette anecdote, qui par plus d'un point a son caractère, des gens de village, des artisans de bourgade jouer entre eux des pièces qui probablement étaient « du crû, » comme leur talent, et ne devaient rien aux répertoires de Paris. Il en fut longtemps ainsi. Nous pouvons même ajouter que la grande ville, à laquelle manquaient pour l'exécution des mystères les vastes espaces qu'ils trouvaient en province, s'approvisionnait de pièces dans les autres villes, bien plus que celles-ci ne s'en fournissaient chez elle.

Ce que nous appelons « la décentralisation dramatique » exista pendant tout le moyen âge et même après. Les plus belles représentations, par exemple, du *Mystère de la Passion*, qu'on ait vues à Paris y furent données en 1490, par une troupe,

j'allais dire par une armée, de comédiens venue exprès d'Angers, où elle avait eu le plus grand succès.

A la dernière page du volume — nous dirions la brochure — on lit : « C'est la fin du Mystère de la Passion de Nostre-Seigneur qui fut jouée à Angiers, et à Paris derrainement, l'an 1490. »

Le *Mystère de Robert-le-Diable* nous vient aussi d'un de ces répertoires de province. Lequel ? On ne sait ; mais d'un répertoire normand ou picard certainement. Le langage l'indique, ainsi que quelques détails.

Il fut, nous l'avons déjà dit, publié pour la première fois en 1836, à Rouen, où peut-être il avait été, il y a plus de cinq siècles, composé et joué.

La popularité du type, réveillée pour la scène par le grand succès de l'Opéra de Meyerbeer et de Scribe, qui ne lui ressemble que très peu, quoiqu'issu de la même légende, avait été l'aiguillon de cette résurrection en volume.

X

Puisque nous parlons de la légende, voyons un peu quelle en était l'origine. Doit-elle être cherchée dans l'histoire ? Plusieurs le prétendent. Le Robert, que vous allez voir, serait, à les croire, Robert *courte heuse* ou *courte botte*, — ainsi nommé à cause de sa petite taille — fils de Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, puis roi de l'Angleterre qu'il avait conquise.

Pour mon compte, je ne le crois pas. Le rôle de duc trop débonnaire et presque ganache, que joue dans la pièce le duc de Normandie, père de Robert, ne peut être à aucun égard celui de Guillaume le Conquérant.

Il n'y a, selon moi, dans le drame que l'on va vous jouer, qu'une fiction avec des reflets d'histoire. La vérité n'est que dans les types, mais là elle est réelle, saisissante. Vous en jugerez tout à l'heure.

Un roman, qui court encore avec les colporteurs de la Bibliothèque bleue d'Épinal, semble avoir, nous l'avons déjà dit, servi de point de départ. Il fut rimé tout d'abord, puis quand l'imprimerie put, ainsi que ses pareils, le rendre plus populaire, on lui enleva l'ourlet de ses rimes ; on le mit dans une prose, qui, suivant les variations du langage, put d'époque en époque se rendre toujours compréhensible, et voilà comment on s'en amuse encore aujourd'hui dans les campagnes.

Un récit rimé, qui le résumait, un « Dit » — c'est le mot du temps — en avait aussi été fait, comme on l'a vu plus haut, à l'usage des jongleurs qui allaient le réciter partout¹.

C'est de ce « Dit, » peut-être, plus encore que du roman, que dut venir le *Mystère*. Il en suit en effet bien mieux toutes les phases, et il en a le dénouement. Dans le roman, Robert converti se fait ermite ; dans le « Dit, » et dans le *Mystère* — qui devancent ainsi une des exigences du théâtre moderne où l'on veut toujours un mariage pour finir — il épouse la fille de l'empereur.

1. Littré, *Histoire littéraire de France*, t. XXII, p. 879-887.

Je ne vous ferai que cette indiscretion sur les péripéties du mystère, dont l'imprévu et les surprises, parfois sans transition, et toujours sans préparation aucune, font une des originalités et, je crois, un des plus vifs attraits.

C'est du moyen âge naïf, et tout cru, passez-moi le mot.

Vous y verrez des bandits, des mécréants, dont une bataille de deux minutes délivrera toute la chrétienté. Des prêtres et des princes viendront aussi.

Vous aurez un ermite, « un prud'homme » comme on disait, un prieur d'abbaye, puis — et sans que vous vous dérangiez pour l'aller trouver — le Pape en personne, et avec lui, dans la même ville, Rome, celui sur lequel tout regard chrétien était alors ouvert, l'Empereur.

La pièce ne serait pas de son temps si elle n'était dominée par ces deux types souverains, dont Victor Hugo a si bien dit dans *Hernani* :

Ces deux moitiés de Dieu : le Pape et l'Empereur.

Nous avons donc tout respecté de cet arbre vigoureux mais sauvage. Nous n'avons pas voulu en enlever un seul fruit sous prétexte qu'il était trop vert.

PERSONNAGES

Dieu.	La Maîtresse, gouvernante de la fille de l'Empereur.
Notre-Dame.	L'écuyer de l'Empereur.
Saint Jean.	Remond, intendant de l'Empereur.
Gabriel, premier ange.	Premier chevalier de l'Empereur.
Michel, deuxième ange.	Deuxième chevalier de l'Empereur.
Le Pape.	Le Sénéchal.
L'Emperièrre (l'Empereur).	L'écuyer du Sénéchal.
La Fille (de l'Empereur).	Un Messager.
Le duc de Normandie, père de Robert.	Premier compagnon.
La duchesse, mère de Robert.	Deuxième compagnon.
Robert le Diable.	Le Moine.
Brise-Godet, compagnon de Robert.	L'Abbé.
Rigolet, compagnon de Robert.	L'Ermite, auquel se confesse Robert.
Boute-en-Couroye, compagnon de Robert.	L'Ermite tué par Robert.
Lambin, compagnon de Robert.	La Fromagère.
Premier baron du duc de Normandie.	Un Valet.
Deuxième baron du duc de Normandie.	Premier sergent du Pape.
Troisième baron du duc de Normandie.	Deuxième sergent du Pape.
Huchon, } gens au service du duc.	Premier païen.
Pieron, }	Deuxième païen.
Premier écuyer de la duchesse.	Troisième païen.
Deuxième écuyer de la duchesse.	Les Clercs.
La Damoiselle, dame d'honneur de la duchesse.	Le Paysan.

LE MYSTÈRE

DE

ROBERT LE DIABLE

PREMIÈRE PARTIE

SCÈNE I

LE DUC.

*Robert, à quoy tens-tu né tires?
Il me semble que tu empires
Et vaux pix hui que devant hier.
Je l'avoie fait chevalier
Pour ce que les maux délaissasses
Et que de bien faire pensasses,
Comme bon chevalier doit faire,
Qui doit courtois et debonnaire
Estre aux bons et les eslever,
Et les mauvais felons grever ;
Et je scé et vois touz les jours
Que tu fais du tout le rebours ;
Et sainte Eglise et Dieu despis,*

LE DUC (*à son fils*).

Où tends-tu ? Parle, il faut le dire ;
Robert, car en toi tout empire ;
Tu vaux moins aujourd'hui qu'hier.
Je t'avois armé chevalier,
Pour que le mal te délaissasses,
Et qu'à bien faire tu pensasses.
En vrai chevalier tu le dois,
Si veux être brave et courtois.
Sois tout aux bons et les élèves,
Tandis que les méchants tu grèves,
Et frappes. Tu fais au rebours,
Je le sais et vois tous les jours.
Pas un plus que toi ne méprise,

*Qui est, je te dy bien du pis.
Avise toi.*

ROBERT.

*Vous avez tort, pere, de moy
Blasmer, et perdez vostre paine.
Ne cuidez point que je me paine
De bien faire, n'en ay talent.
Mais je ne seray mie lent,
Puis ce di que chevalier suy,
De faire à ces prestres annuy,
De ces moines batre et lober
Et de leur tolir et rober.
Se ne scé qu'ilz aient joyaux
Né saintuaires bons né biaux,
Avec moy les emporteray ;
Certes jà riens ne leur lairay ;
Et s'il y a nul qui en grouce,
Ne doubtez que ne le courrouce
Tant, que sa vie li touldray.
Ainsi demener me voultray ;
Desoresmais, laissez m'en paiz,
Ailleurs m'envois, et cy vous lais,
Où j'ay des compaignons assez.
Tant ferons, ains ii mois passez
Que nous assemblerons d'avoir
Plus que vous n'en pourrez avoir.
J'en suis certains.*

*Ainsi que Dieu, la sainte Église,
Or, de tes meffaits c'est le pis,
Songe donc, je te le redis
Songe à mieux faire.*

ROBERT.

*A grand tort vous me blâmez, père,
Votre peine s'y perd pour rien.
Mon talent n'est pas pour le bien.
Suis chevalier, et ne veux l'être
Que pour ennuyer moine ou prêtre,
Les batre, et prendre leurs joyaux.
En ont-ils de bons et de beaux ?
Vite avec moi je les emporte,
Et cher eux me conduis de sorte
Que rien n'y laisse. Grogneent-ils ?
Ils se mettent en grands périls.
Au premier, qui mon droit conteste
Je prends sa vie avec le reste.
Ainsi veux vivre désormais.
Aussi laissez-moi donc en paix.
Ailleurs vais, où j'ai compaignie
De gens à moi. Je me renie
Si, dans peu, je ne sais avoir
Plus de biens que n'en pourrez voir,
Chose certaine !*

(Il sort.)

SCÈNE II

LE DUC.

*E Diex! de ducil sui si attains
 Que je ne sçay que devenir.
 Je voy mon filz ci contenir
 Que de riens nulle ne li chaült.
 A mal faire est boullant et chault,
 Mais de bien faire ne tient compte.
 Estat déüst mener de conte
 S'il fut sages et diligens,
 Et il n'est que robeur de gens;
 Dont il m'ennuie et me desplaist,
 E biau sire Diex! s'il vous plaist,
 Si vostre grace li donnez
 Qu'à repentance l'amenez
 Des maux qu'a fait, et de cuer fin
 Mercy vous requier ains sa fin.
 Biaux sires Diex.*

LE DUC (*seul*).

Dieu! j'ai tant de deuil et de paine
 Que je ne sais que devenir.
 Mon fils ne se peut contenir.
 Chaud pour le mal, il ne tient compte
 De bien faire. Il devrait en comte,
 S'il était des preux diligents,
 Vivre: Il n'est qu'un voleur de gens!
 C'est ennui qui bien fort me pèse.
 Ah! beau sire Dieu! Qu'il vous plaise
 Votre grâce lui départir,
 Et l'amener au repentir
 Des meffaits qu'il a pu commettre.
 Avant sa fin veuillez permettre
 Qu'il soit pieux
 (*Il sort.*)

SCÈNE III

Sur la place.

ROBERT.

*Egar! ou j'ay troubles les yex,
 Ou je voy la Brisc-Godet,
 Et son compaignon Rigolet.
 Ils viennent d'où que soit, d'esbatre.
 Dites-moi, dites sanz débatre,
 Dont venéz vous?*

.BRISE-GODET.

Nous le vous dirons, sire doulx.

ROBERT.

Qu'est-ce là? J'ai du trouble aux
 [yeux,
 Ou c'est Brise-Godet, me semble,
 Et Rigolet qui vont ensemble.
 Ils auront fait quelques bons coups.
 D'où venez-vous?

BRISE-GODET.

Sans plus débattre on peut, beau sire,

*Nous venons d'un po besoignier
Et de celle male gaingnier
Qu'en mon braz port.*

ROBERT.

*A qui, diles-moy sans déport,
L'avez tolue?*

RIGOLET.

*A un ne scé s'il a nom Hue,
Mais comme moine estoit vestuz
Et s'a trop bien esté baluz,
Pour ce que se voult entremettre
De soy en deffense en po mettre
Encontre nous.*

ROBERT.

*Vous n'avez riens valu, quant vous
Ne li avez copé les poins,
Ou l'eussiez tué de touz poins.
Ainsi de telx gens le feroie.
Diles où est Boute-en-Courroie,
Né Lambin, né Hupin le Grant?
Je vueil de savoir estre engrant
Que m'en direz.*

Et sans barguigner, vous le dire.
Nous venons d'un peu besogner,
Et de cette malle gagner,
Que mon bras porte.

ROBERT.

C'est besogner de bonne sorte,
D'où ce butin?

RIGOLET.

Je ne sais, mais il est certain
Que celui pour qui l'aventure
Tourna mal, d'un moine a l'allure,
Et l'habit. Nous l'avons battu,
Mon doux sire, à bras que veux-tu?
Il criaït : Pour Dieu quelle offense!
Et voulait se mettre en défense
Contre nous deux.

ROBERT.

C'est bien, mais vous auriez pu
[mieux,
En ce cas, rien ne m'embarrasse.
Il fallait, sans merci ni grâce,
D'abord lui couper les deux poings
Puis le tuer. C'est là le moins
Pour moi, quand ces gens sont ma
[proie.
Où se trouve Boute-en-Courroie,
Son compagnon Hupin-le-Grand
Et Lambin? Il faudrait tout franc
Ça me le dire.

BRISE-GODET.

*En vostre hostel les trouverez,
Sire, au mains nous les y laissâmes,
Quant après le moine en alâmes,
Pour li pillier.*

ROBERT.

*Sus ! il nous fault du pié billier
Et jusques en maison aller.
Or ça ! a vous touz vueil parler ;
Si vous diray comment il est :
Je vueil que chacun soit tout prest
De venir où je le menray.
M'entente est que ne fineray
D'aler d'une abbaie en autre
Afin que ces moines espiautre ;
Tant qu'aray serchié, c'on le die,
Toutes celles de Normandie,
Et touz leurs tresors cercherons.
Et si les en apporterons
Et touz leurs bons joiaux aussi ;
Si, pourrons trouver par ainsi
S'il y a prestre né convers
Qui mot en die de travers
Ou qui à groucer vueille prendre,
Qu'en celle heure sanz plus attendre
Soit mis à mort.*

BRISE-GODET.

*Ils doivent être chez vous, sire.
Là du moins les avons laissés,
Quand au moine sommes passés
Pour le pillage.*

ROBERT.

*Venons au fait sans barguignage.
Allez les querir à l'hôtel.
(continuant quand ils sont arrivés.)
Tous, soyez prêts à mon appel,
Et sachez comme il faudra vivre,
Quand j'aurai dit ? il faut me suivre.
Vous ferez ce que je ferai,
Vous irez où je mènerai :
Ce sera d'un couvent à l'autre,
Car ces diseurs de patenôtre,
Moines, dont le ciel est le jeu,
Les écorcher, voilà mon vœu,
Je prétends piller, qu'on le die,
Tous les couvents de Normandie,
Leurs trésors nous y chercherons,
Et céans les apporterons,
Avec tous leurs joyaux. Peut-être,
Quelque frère lai, quelque prêtre
Voudra, nous traitant de pervers,
En parler un peu de travers
Et grognera. Sus, qu'on le prenne,
Que d'un gibet, il soit l'étrenne,
Et mis à mort.*

BOUTE-EN-COURROIE.

*Maistre, par foy, j'en sui d'accort,
Puis que c'est vostre voulenté.
Nous y arons tost conquesté
Moult grant avoir.*

LAMBIN.

*Boute-en-Courroye tu diz voir,
Et bien y a raison pour quoy ;
Ilz sont gens qui en leur requoy
Se tiennent et petit despendent
Et a amasser touzjors tendent ;
Et si ont de grands revenues,
Des maisons qui d'eulx sont tenues
Et de leurs autres labourages ;
Pour ce est bon sur eulx le pillage,
Si com moy semble.*

ROBERT.

*Bien est. Or regardons ensemble
Où nous irons premièrement :
Car, je vous vueil dire briefment,
Je me pense entre eulx si voultrer
Et tel par paroles monstrier,
Et de fait en tel estat mettre
Que les plus sages feray estre
Gens esbahies.*

RIGOLET.

*Maistre, avecques ces abbaïes,
Trouverons-nous bien, par ces villes,
De ces villains riches à milles*

BOUTE-EN-COURROIE.

Puisqu'il vous plait, j'en suis d'accord,
Et — ce qui mon courage aiguisse —
Ainsi pourrons à notre guise
Grands biens avoir.

LAMBIN.

Il a raison pour cet espoir. [sent.
Ce sont gens qui bien peu dépen-
A faire amas d'or toujours pensent.
Des biens qui par eux sont tenus,
Ils tirent de gros revenus,
Sans compter tous leurs labourages ;
C'est pain bénit pour les pillages.
Courons-y tous.

ROBERT.

Bien dit. Mais voyons entre nous
Par où commencer l'aventure.
Il nous la faudrait belle, sûre,
Telle que sages ou hardis
Soient ébahis.

RIGOLET.

Des couvents nous irons en ville,
Où des vilains riches à mille
N'osent leur argent déployer,

*Qui le leur n'osent desployer ;
Là se fera bon employer
Aussi sanz double.*

Il s'y fera bon employer
Aussi sans doute.

BRISE-GODET.

BRISE-GODET.

*Il dit voir ; suivez moy à route
Et vous menray chiez tel homme,
Qu'on tient à riche de la somme
De V^m voire et de plus,
Et est un païsant emplus
Qui ne fail pas despens à gast ;
Je ne croy pas que onques mengast
D'un bon morsel.*

C'est bien dit. Mettons-nous en
[route.
Chez un paysan vous mènerai
Riche dit-on, et l'on dit vrai,
De cinq mille et plus. Sans dépense.
Il n'a jamais mangé, je pense,
Ne vivant que de pain et d'eau,
Un bon morceau.

ROBERT.

ROBERT.

*Brise-Godet, tost et isnel,
Nous y maines et je l'en pri ;
Or, avant, seigneurs, sanz détri
Alons après.*

Brise-Godet, conduis-nous vite,
Et vous, seigneurs, je vous invite
Allons après.

LAMBIN.

LAMBIN.

*De vous suivre sommes touz près,
Marchiez bon pas.*

Marchez bon pas, nous sommes
Tous à vous suivre. [prêts

BRISE-GODET.

BRISE-GODET.

*Maistre, ne vous mentiray pas,
Vez-ci du vilain la maison,
Entrons-y sans arrestoison ;
Je le conseil.*

Sans différer, je vous le livre ;
Sa maison, maitre, la voici.
N'arrêtons pas, vite entrons-y
Je le conseille.

SCÈNE IV

Chez le paysan.

ROBERT.

*Soit Brise-Godet, je le vueil.
Qui dort céens ?*

LE PAYSANT.

*Il n'y a n'estans né sçans
Qui y dorme, sire, par foy ;
Voulez-vous riens, n'y a que moy
En tout cest estre.*

BRISE-GODET.

*C'est le seigneur de ceens, maistre,
Que vous ay dit.*

ROBERT.

*Prenez le tost, sanz contredit ;
Lieç li les pieç et les poins,
Et m'en delivrez de toux poins,
Je n'y voy miex.*

LE PAISANT.

*Pour si hault seigneur comme est
[Diex, Biaux seigneurs, je vous cri mercy.
Ne croy pas qu'a nul de vous cy
Onques encore mal fêisse,
Né c'onques mais de vous vêisse,
A mon avis.*

ROBERT.

*Soit. Holà ! Pendant que je veille
Qui dort céans ?*

LE PAYSAN.

*Pas un ne dort ici dedans,
Car, si ce n'est moi, dans ce gîte
Nul ne s'abrite.*

BRISE-GODET.

*C'est le riche que vous ai dit
Sans contredit*

ROBERT.

*Qu'il soit saisi, qu'on m'en délivre
— Nous verrons après s'il doit
[vivre. —
En lui liant, l'on ne peut moins,
Et pieds et poings.*

LE PAYSAN.

*Grâce, seigneurs, que l'on m'en-
[Diex, Parpitié je vous le demande : [tende !
Quel mal est-ce que je vous fis ?
Jamais nul de vous je ne vis
Qu'il me souviene.*

ROBERT.

*E! ne nous fais point tel devis;
Fay si, nous monstre le trésor
Que tu as fait d'argent et d'or;
Ou tu mourras à tel meschief
Que je te copperay le chief
En ceste place.*

LE PAISANT.

*Sire, ne doublez que ne face
Ce que vouldrez, sanz contredire;
Pour Dieu, venez le véoir, sire,
Voulentiers le vous monstreray,
Ceste huche vous ouverray.
Esgardez, sire.*

ROBERT.

*Qu'a il ci? vueilles me voir dire;
Sont-ce florins?*

LE PAISANT.

*Oil, anges et moulons fins;
Et vez ci touz parisis d'or;
Et ci autre monnoie encor
Qu'est bonne et belle.*

LAMBIN.

*As-tu d'argent point de vaisselle,
Nulle autre part?*

LE PAISANT.

Nanil, sire, sé Dieu me gart,

ROBERT.

*Paix! c'est assez de cette antienne.
Montre-nous tout l'argent et l'or
Qui te font un ample trésor,
Où je te vais, sans plus d'enquête,
Couper la tête.*

LE PAYSAN.

*Volontiers vous le montrerai,
Et ma huche vous ouvrirai.
Regardez, sire.*

ROBERT.

*Qu'est-ce cela? Tu vas le dire:
Sont-ce florins?*

LE PAYSAN.

*Oui, puis moutons, angelots fins,
Parisis d'or, riche monnoie
Toute — il suffira qu'on la voie —
De bon aloi.*

LAMBIN.

*Autre part n'as-tu pas, dis-moi,
Quelque vaisselle?*

LE PAYSAN.

Nenni, sire, je n'ai que celle

*Sé ne sont ces nj gobeletz
Qui ne sont pas moult nettelez
Ce réez bien.*

ROBERT.

*Sa, Rigolet, passe avant, lien ;
Ces gobeletz et ces sas ci
Me garderas, et toy aussi,
Lambin, cesti lien en ta main ;
Ore scez-tu qu'il est, vilain,
Di grans merciȝ la compaignie
Quant nous ne te tollons la vie.
Sus, alons m'ent.*

LE PAISANT.

*Seigneurs, je pri Dieu bonnement
Qu'il vous tiengne louȝ en santé
Et qu'il vous doint, par sa bonté,
Enfin s'amour.*

RIGOLET.

*Sanȝ faire cy plus de demour,
Alons m'en en celle abbaïe,
Et si soit de nous envaïe.
Je sui certain que grant avoir
Y trouverons, à dire voir.
Alons y, maistre.*

BOUTE-EN-COURROIE.

*Certainement il ne peut estre
Qu'il n'y ait léens grant trésor
De ioiaux et d'argent et d'or,
Comment qu'il aille.*

Que vous voyez : six gobelets.
Regardez-les.

ROBERT.

Allons, Rigolet, que l'on prenne
Sacs, gobelets ; c'est mon étrenne,
Qu'on me les conserve, Lambin,
Aide-le. Quant à toi, vilain,
Puisque nous te laissons la vie,
Dis : grand mercy la compaignie
Allons plus loin.

LE PAYSAN.

Seigneurs, prierai Dieu qu'il ait soin
Vous tenir en santé parfaite.
Que son amour, je le souhaite,
Vous vienne enfin.

RIGOLET.

Aurons encor un meilleur gain
Si nous gagnons cette abbaïe.
Par nous qu'elle soit envahie.
Croyez-moi, rien de plus certain :
Nous aurons là fort gros butin
Allons-y, maitre.

BOUTE-EN-COURROIE.

Il a raison : il ne peut être
Qu'on n'y trouve du haut en bas
De richesses très grand amas.
Tout y foisonne.

ROBERT.

*Si irons donc ; Lambin, or baille
A Rigolet ce sac que tiens,
Porte à l'ostel tout et reviens
Là tost à nous.*

RIGOLET.

*Je revenray si tost que vous
En pourrez bien esmerveillier.
Ne pensez que de bien pillier
Tost et assez.*

ROBERT.

*Or tost, seigneurs, devant passez :
Nous ne mangerons mais des dens,
Si arons esté la dedans,
Et bas et hault.*

LAMBIN.

*Alons m'en de ce ne me chaut
Je trouvoy orains compagnie
Avec qui me desjeunay mic ;
Ne m'en repens.*

BRISE-GODET.

*Tu le diz, mais certes je pens
Que tu nous gables.*

ROBERT.

*Allons-y donc. Toi, Lambin, donne
A Rigolet ce que tu tiens
(A Rigolet.)
Porte à l'hôtel tout, et reviens,
Sans qu'on t'attarde.*

RIGOLET.

*De m'arrêter je n'aurai garde ;
Courrai tant qu'en serez surpris.
Mais, vous, avant qu'ayez tout pris
N'ayez de cesse.*

ROBERT.

*Passez devant ; cette richesse,
Qui s'entasse là, nous l'aurons,
Ou jamais nous ne mangerons
Je vous l'assure.*

LAMBIN.

*De ce jeûne cours l'aventure.
Je trouvai compâgnons tantôt,
Avec qui j'aurais, comme il faut,
Pu tout à mon gré faire fête ;
Ne le regrette.*

BRISE-GODET.

*Est-ce vrai, comme tu le dis ?
J'en doute, et crois que tu te ris
De nous peut-être.*

SCÈNE V

A l'Abbaye.

BOUTE-EN-COURROYE.

*Maistre, sachiez, vez-là li abbes,
Bien le congnois.*

ROBERT.

*C'est bien ; a li parler m'en vois :
Dans abbes, ci-dedanz entrez
Et vostre trésor me montrez
Appertement.*

LE MOINE.

*Vous qui voulez si fièrement
Le trésor de céens véoir,
Qui estes-vous ? Dites me voir,
Que je le sache.*

ROBERT.

*Avant, avant, l'espée sache
Brise-Godet, et si l'en donnes
Si grant cop que tu le méstonnes
Tout mort icy.*

L'ABBÉ.

*Non, sire, non ; pour Dieu merci !
Coustel n'espée ne sachiez ;
Bonnement parlout ce sachiez,
Vous menray à mont et à val.*

BOUTE-EN-COURROIE.

Voici le seigneur abbé, maitre,
Je le connois.

ROBERT.

Qui doit lui parler ? Moi. J'y vais.
(*Parlant à l'abbé.*)
Rentrez, abbé, que l'on me montre
Vos biens, c'est mon vœu. Qui va
Fait follement. [contre

LE MOINE.

Vous qui voulez si fièrement
Voir, sans que rien ne vous retarde,
Ce que dans ce couvent on garde,
Dites-moi — c'est le moins je
Vos noms, vos droits. [crois —

ROBERT.

Brise-Godet, tu vas répondre :
Donne un coup d'estoc qui l'effon-
Qui de pareils mots ale tort [dre.
Cherche sa mort.

L'ABBÉ.

Pour une parole échappée
Grâce. Éloignez-moi cette épée.
Dans ce cloître de bout en bout
Vous verrez tout.

*Mais que vous ne nous faciez mal.
Je vous en pri.*

ROBERT.

*Or, nous menes donc sanz delri
Véoir vostre trésor, or sus,
Avant que nous vous coronz sus.
Je le conseil.*

ROBERT.

*C'est le trésor seul qui m'importe,
Sans délai que l'on me l'apporte,
Ou je vais, en cas de refus,
Vous courir sus.*

L'ABBÉ.

*Certes je l'accors et le vueil.
Venez, seigneurs, puis qu'il vous
Vostre voulenté sera faille. [haille
Or ça, vez-ci nostre trésor.
Vez-ci premièrement draps d'or,
Vez-ci chasubles et tuniques,
Vez-ci d'autres part noz reliques
Qui sont dignes et glorieuses,
D'or et de pierres précieuses
Comme vous rêez aournées.
Certes, maintes belles journées
Ceulx qui telles ouvrages font,
Pour les mestre en l'estal qu'ilz sont
Y ont mis; ce sachiez de voir
Et ont gangnié de grant avoir,
Ce n'est pas double.*

L'ABBÉ.

*Puisque votre honneur le souhaite
Sa volonté soit satisfaite.
Le voici donc notre trésor :
Premièrement ce sont draps d'or;
Voici chasubles et tuniques;
D'autre part voici nos reliques,
Dignes qu'on les vienne adorer.
Voyez, nous les fimes parer,
Comme saintes et glorieuses,
D'or pur et pierres précieuses.
Il a fallu pour y pourvoir
Et grand travail, et grand avoir
Ce n'est pas doute.*

ROBERT.

*Moine, or entens et si m'escoute :
Dy me voir; qu'a-t-il en ce coffre ?
Tu ne m'en fais né compte n'offre,
Que veult-ce dire ?*

ROBERT.

*Assez, moine, entends, et m'écoute.
Pourquoi ne me montres-tu pas
Ce coffre, que je vois là-bas ?
Tu vas le dire.*

L'ABBÉ.

*Il sert que nous y mettons, sire,
Les choses estranges, sanz faille,
Qu'a garder souvent on nous baille
De bonne foy.*

ROBERT.

*Tu le diz, mais sé je ne voy
Tout en l'eure qu'il a dedans,
Je ne seray pas bien contens
De toy sanz faille.*

LE MOINE.

*D'y véoir, sire, ne vous chaille,
Puis qu'il n'y a du nostre riens ;
Car, sachiez, s'il y a nulz biens,
Ils sont estranges.*

BRISE-GODET.

*Vas, si te tais et ne chalanges
De monseigneur la volenté ;
Ou telle chose en vérité
Sur ceste teste sentiras
De quoy jà Dieu ne loeras.
Ne dy mot non.*

L'ABBÉ.

*Mon chier ami, pour le Dieu nom,
Pardonnez li s'il a mespris,*

L'ABBÉ.

*Ce coffre renferme, messire,
Ce que — dépôt sacré pour nous,
Et que nous gardons contre tous,—
Ce que du dehors on confie
A notre honneur, à notre vie,
A notre foi.*

ROBERT.

*Est-ce bien vrai? J'en doute, moi.
Moine, allons, c'est trop longtemps
[feindre
Obéis, ou tu peux tout craindre
Je t'avertis.*

LE MOINE.

*Là, rien, sire, je le redis
N'est à nous, par les saints apôtres,
Tout est à d'autres.*

BRISE-GODET.

*N'attends pas qu'il soit irrité.
Va, fais selon sa volonté,
Moine, ou je vois ce qu'il t'apprête,
Crains pour ta tête.*

L'ABBÉ.

*Il n'est pas de sens bien appris,
Et peut s'être aisément mépris.*

*Il n'est pas de sens moult apris.
Chier sire, je vous ouvreray
Ce coffre et si vous monsterray
Qu'il y a sire.*

ROBERT.

*Veç-ci un sac scellé de cire,
Qu'est-ce dedans ? sont-ce deniers ?
J'ains miex ci estre qu'ès greniers
Au blé n'à l'aveine d'assez.
Seigneurs vous touz avant passez,
En besongne vous convient mettre
Sanz plus longuement ici estre
Brise-Godet pren les premiers
Ces joiaux, et toy ces deniers
Lambin, et toy Boute-en-Couroye
Leves toute cette monnoye ;
Et toy ces joiaux, Rigolet,
Pren avecques Brise-Godet
Rien n'y laissez.*

LAMBIN.

*C'est fait, maistre ; devant issiez,
Nous vous suiverons, pié à pié.
Moines, de vous n'ay point pitié,
Ceci emport.*

Au nom de Dieu qu'on lui pardonne
S'il n'est pas prudente personne.
Ce coffre donc, on l'ouvrira,
Et ce qu'il contient on pourra
Le voir, messire.

ROBERT.

Quel est ce sac scellé de cire,
Qu'y trouve-t-on ? Sont-ce deniers ?
Cloîtres ne sont pas des greniers.
Décidément, beau sire moine,
Ce qu'on y prend vaut mieux qu'a-
Allons, c'est s'arrêterassez, [voine.
Tous, l'un après l'autre, passez.
Quel'on se fâche ou quel'on grogne.
Vite, mettez-vous en besogne :
Brise-Godet, prends les premiers
De ces joyaux, toi les deniers,
Lambin, et toi, Boute-en-Courroie,
Enlève-nous cette monnoie,
Et toi ces bijoux, Rigolet,
Prends ainsi que Brise-Godet.
Que rien ne reste.

LAMBIN.

Vous pouvez partir vif et leste,
Nous vous suivrons tous pied à pied.
Moines, de vous je n'ai pitié,
Et tout j'emporte.

SCÈNE VI

Sur la place.

BOUTE-EN-COURROIE.

*Alons tout mestre en nostre fort,
 Et puis après, je vous menrai
 En tel lieu que je vous feray
 Trois tans gagnier que vous n'avez
 Et se vous miex dire savez
 Si le nous dites.*

BOUTE-EN-COURROIE.

*Chez nous, car la maison est forte,
 Allons; après vous mènerai
 En bons lieux et où je vous ferai
 Trois fois plus riches que vous n'êtes
 Jamais n'aurez vu telles fêtes.
 Cependant nous irons ailleurs
 Si vous savez endroits meilleurs :
 Qu'on me le dise.*

RIGOLET.

*D'ainsi dire moult bien t'aquilles.
 Ainsi, tantost, riches serons.
 Alons m'en nous ne laisserons,
 Qui m'en croira, aval, n'amont
 Religion de ci au mont
 Saint-Michel que ne visilons
 Et que le plus bel n'emportons
 De leur trésor.*

RIGOLET.

*Tu nous conduis à notre guise.
 Ainsi donc riches nous serons
 Bientôt, et nous ne laisserons,
 Jusqu'au mont Saint-Michel, nul
 [cloître
 Pour des biens le nôtre accroître.
 Nous les allons visiter tous,
 Et la plus belle part pour nous
 Y sera prise.*

BRISE-GODET.

*Rigolet, foy que doy Saint-Mor,
 A tele emprise, volentiers,
 Sé deux y vont, seray le tiers,
 N'en doublez point.*

BRISE-GODET.

*Parsaint Mor, dans pareille emprise
 On m'a vu toujours volontiers,
 Et je m'engage des premiers.
 Si deux y sont, crois que moi-même
 Serai troisième.*

ROBERT.

*Puisque nous sommes à ce point,
Seigneurs, je ne vous faudray pas.
Je scé bien et ne double pas
Que les seigneurs de Normandie
Nous héent à mort, quoy c'on die;
Mais cuer ay ainsi obstiné
Que ne craing homme qui soit né;
Et si rous jur par le Dieu pis
S'ay fait mal, encor feray pis;
Né ne verray dame tant belle
Soit mariée ou soit pucelle
De qui n'aie, vueille ou ne vueille,
Ma voulenté, qui que s'en ducille.
Vez-ci nostre fort, ens entrons
El y mellons ce qu'apportons
Trestouz ensemble.*

LAMBIN.

*C'est bien à faire, ce me semble,
Entrez ens, maistre.*

ROBERT.

*Étant à ce point arrivés,
Comptez sur moi, tous. Vous savez
Que les seigneurs de Normandie
Nous ont en haine, et, quoi qu'on
[die,
Me voudraient voir mort et damné,
Mais je suis de cœur obstiné.
Jamais n'ai craint homme qui vive,
Pour en être sûr qu'on me suive.
C'est donc sans peur que je vous dis:
Si j'ai fait mal, je ferai pis.
Je ne verrai dame tant belle,
Soit mariée ou soit pucelle,
De laquelle, bon gré mal gré
Je n'aie ce que je voudrai.
Mort! à qui cette main s'adresse.
Mais voici notre forteresse
Pour mettre ce que nous portons,
Seigneurs, entrons.*

LAMBIN.

*C'est bien à faire ce me semble,
Aussi nous verrez vous ensemble,
Trainant le butin après nous,
Vous suivre tous.*

SCÈNE VII

Chez le Duc.

PREMIER BARON.

PREMIER BARON.

*Sire duc, pour remède mettre
Es meschiez que fait vostre filz,
Venous à vous soiez ent fiz,
Sire, et à vous nous complaignens,
Et en complaignant nous plain-
[gnons
De ses meffaitz qui sont vilains ;
Car il viole les nonnains
Et n'est de mal faire esbahi,
Ne peut en tout vostre païs
Demeurer en paiz un preudomme,
Qu'il ne desrobe, c'est en somme :
Et sé le bonhomme dit mot
Avec le sien qu'il pert tantost,
Il est occis.*

*Sire Duc, nous crions à l'aide,
Il faudrait apporter remède
Aux torts du comte votre fils,
Nous venons à vous, déconfits,
Priant et suppliant nous plaindre
De ce qu'à tout heure, il faut crain-
De ses méfaits qui sont vilains, [dre,
Car il viole les nonnains.
Au milieu de l'effroi qu'il donne,
Il est seul qui ne s'en étonne.
Dans tout le pays je ne sais
Nul prud'homme qu'il laisse en paix
Et qu'il ne vole et pille. En somme
Pas un n'est au pauvre Bonhomme
Plus rude et plus dur. Se plaint-il ?
Tout chez lui devient en péril,
Ses biens, sa vie.*

ij^e BARON.

DEUXIÈME BARON.

*Il dit voir ; j'en scé bien tielx six
Et plus, dont on faisoit grant compte,
Qu'il a destruit et mis à honte.
Je croy n'a tel dessoubz le ciel,
Car, de cy au mont Saint Michiel
Et de Genays jusques à Mante,
N'a religion, à m'entente,
Que de jour en jour ne desrobe.
Ne cuidez pas que je vous lobe ;*

*Que de richesse ainsi ravie !
Que de bons prud'hommes occis !
Après, j'en connais plus de six,
De ceux, dont on tenoit grand
[compte,
Qu'il a détruits et mis à honte.
Pas un n'est pire sous le ciel,
Car d'ici le mont Saint-Michel,
Depuis Genays jusques à Mante,*

*Par roberie les destruit,
 Pour tant que rien de bon y truiſt.
 Après, qui plus eſt grans diſſames,
 Nos niepees, noz filles, noz femmes
 Veult avoir et prendre par force.
 Et de jour en jour s'en eſſorce
 Et ne pevent a li durer.
 Nous ne le pourrions endurer,
 Ne ſouffrir ire.*

LE DUC.

*E! sire Diex, que veult-ce dire?
 N'ay deſiré riens tant qu'avoir
 Un filz, or l'ay-je, mais pour voir
 Il eſt tel que grant joie aroie
 S'à mes ieulx morir le vëoie;
 Tant me courrouce et me tourmente.
 Dites-moy, ſeigneurs, voſtre entente
 Qu'en pourray faire?*

iiij^e BARON.

*Mais qu'il ne vous vueille desplaire,
 J'en diray ce que j'en feroye;
 Chier sire, je le manderoye,
 Et quant il ſera cy venuz
 Si li deſſendez bien qu'à nulz
 Ne face mal ne villenie;
 Et ſé de riens vous contralie,
 Faites-le ſanz arreſtoison
 Prendre et mettre en une priſon;*

Il n'eſt couvent qu'il ne tourmente.
 Tous, l'un après l'autre, ont leur
 [tour;
 Il prend une rançon par jour.
 Nous n'avons chez nous fille, nièce,
 Femme, que ſans affront il laiſſe.
 A ces méfaits il faut parer,
 Car ne peuvent plus s'endurer.
 Avisez, ſire.

LE DUC.

Qu'eſt-ce, Dieu! que cela veut dire?
 Rien n'ai tant deſiré qu'avoir
 Un filſ. L'ai-je? Mon ſeul eſpoir,
 Mon ſeul vœu c'eſt que tout à
 [l'heure
 Sous voſ yeux, à meſpieds il meure,
 Tant il me jette inceſſamment
 En grand courroux et grand tour-
 Que dois-je faire? [ment.

TROISIÈME BARON.

Je vais tâcher, ſans voſ déplaire,
 De dire ce que je ferois,
 Seigneur duc: Je le manderois,
 Et, quand il ſerait en préſence,
 Je lui ferois ferme déſenſe
 De mettre plus aucun à mal,
 Voulant qu'en vrai preux et ſéal
 Désormais il vive et ſe montre
 Comme il doit. Veut-il aller contre,

Là, le lenez.

Faites le, sans autre raison,
Mettre en prison.

LE DUC.

LE DUC.

*Par foy, voulentiers — ça, venez,
Huchon, et vous Pieron Gobaille;
(Aussi n'est-il qu'avec merdaille,
Dont je le tien a fol Trubert),
Aleç dire à mon filz Robert
Que ci viengne tost, je li mans;
J'esprouveray s'à mes commans
Obéira.*

Ainsi ferai. Pieron Gobaille,
Huchon, qui n'êtes truandaille,
Comme celle où fol il se perd,
Allez dire à mon fils Robert
Qu'il vienne tôt, que je le mande.
Je verrai, si, quand je commande
Obéira.

HUCHON.

HUCHON.

*Je croy, sire, que si fera,
Et il y est tenu de droit.
Avant parlons, de ci endroit,
Alons le querre.*

Je crois, sire, qu'il le fera,
Quoi que ce soit qui le retienne.
De droit il suffit pour qu'il vienne,
Que le vouliez.

SCÈNE VIII

Chez Robert.

PIERON.

PIERON.

*Alons, je conseil que nostre erre
Soit de droit à son fort aler
Là, pourrons miex à li parler
Qu'ailleurs et plus privéement;
S'il n'y est, s'orrons-nous comment
Le trouverons.*

Serons, je crois, bien conseillés
Si nous allons, marchant bien vite,
Tout droit vers le fort qui l'abrite.
Mieux qu'ailleurs pourrons lui par-
Et savoir où devons aller [ler
S'il ne s'y trouve.

HUCHON.

HUCHON.

Je tiens que voirement ferons;

C'est de bon sens, et je t'approuve.

*Alons. Hé ! là le voy estant ;
Pieron avançons nous batant.
Sire, Dieu vous doint bonne vie !
Mais qu'il ne nous desplaise mie,
Voulentiers à vous parlerons
Un petit, et si vous dirons
Que venons querre.*

Marchons, mais je le vois là bas,
Me semble. Allons vers lui bon pas.

(à Robert.)

Que Dieu vous donne bonne vie,
Sire, et s'il ne vous déplaît mie,
A vous un peu nous parlerons,
Volontiers, et nous vous dirons
Qui nous amène.

ROBERT.

ROBERT.

*Et quoy, seigneurs ? Dites : bonne
Je vous oray.* [erre !

Bien. Quelle que soit votre an-
J'écouterai. [tienne,

PIERON.

PIERON.

*Chier sire, je le vous diray.
Mon seigneur le duc vostre pere
Et madame aussi, vostre mere,
Vous saluent et si vous mande
Le duc et prie mais commande
Qu'en ce cas li obéissiez
Qu'à venir à li ne laissiez,
Isnellement.*

Cher sire, tout je vous dirai :
Monseigneur le Duc votre père,
Et madame aussi votre mère
Nous font venir vous saluer,
Pourqu'après puissions vous parler.
Sans tarder, sire, l'on vous mande,
Le seigneur Duc prie, et commande
Afin que mieux obéissiez,
Et que tout ici vous laissiez,
Accourant vite.

ROBERT.

ROBERT.

*Dites-moy sé Dieu vous ament,
Savez-vous point pour quoy me
[mande ?
Grand'chose pas ne vous demande,
Répondez-moi.*

D'où vient qu'on me mande et m'in-
Ainsi, dis-moi ? [vite

HUCHON.

*Nous ne savons pas bien pour quoy.
Mais tant vous povons nous bien*
[dire

*Que touz les plus grands barons, sire,
Du païs sont venuz à li;
Et sachez qu'il n'y a celui
Qui de vous ne se plaingne et dueille,
Et l'on supplié qu'il y vueille
Remede mettre.*

HUCHON.

*Nous ne savons pas bien pourquoi
Mais pouvons pourtant vous ap-*
[prendre,
*Sire, que nous vimes se rendre
Vers le Duc les plus hauts barons
Du pays et des environs,
Disant que ce n'est qu'une plainte
Contre vous, que tous sont en crainte
Et deuil, navrés et mécontents,
Et qu'à la fin il serait temps
Remède y mettre.*

ROBERT.

*Estes-vous volu entremettre
De moy ce message apporter?
Sa, seigneur, sa! sans deporter,
Prenez mœ ces ij, je le vueil;
Creuez à chacun le destre œil
Sans demourée.*

ROBERT.

*Et n'avez craint vous entremettre
Pour ce message m'apporter?
A moi! ça, ça, sans hésiter,
Compagnons à tout faites trêve.
Saisissez-les, et qu'on leur crève
Chacun l'œil droit.*

LAMBIN.

*Maistre par la Vierge honorée,
Tantost, puis que le commandez
Sera fait; un po attendez;
Brise-Godet, vien avant, vien,
De cestui-ci le cheris tien,
De cestui-ci chevira bonne erre,
Avant, biaux amis, siez le à terre
En ceste place.*

LAMBIN.

*Maitre à vos ordres feront droit
Tantôt, un peu daignez attendre.
Brise-Godet, aide à les prendre.
Beaux amis, à terre seyez;
L'un ni l'autre, pieds et poings liés,
Ne m'embarrasse.*

PIERON.

*Ha chier sire, par vostre grâce,
Ou point que sommes, nous laissiez ;
Pour Dieu mie ne nous faciez
Crevez les ieulx.*

ROBERT.

*Taisiez-vous ; en dormirez mieux,
Quand serez en vos litz couchiez ;
Faites tost, si les depeschiez,
Con dit rous ayr.*

BRISE-GODET.

*En l'eure sanz point de delay,
Puis c'on m'a cestui-ci livré,
Fera qu'il sera délivré
Sans lonc devis.*

LAMBIN.

*J'ay aussi tost, ce m'est avis,
Fait comme toy.*

HUCHON.

*Ha las ! chetif goule ne roy,
Tant sens d'angoisse.*

PIERON.

Diex ! il n'est riens que je congnoisse,

PIERON.

*Très cher seigneur, par votre grâce,
Daignez avoir pitié de nous.
A nous tenir contentez-vous
Dans l'état fâcheux où nous sommes.
Ne nous laissez point par ces
Crever les yeux. [hommes*

ROBERT.

*Tais-toi, vous en dormirez mieux,
Quand vous serez sur votre couche.
J'ai dit ; sans que rien ne vous touche
Dépêchez-les.*

BRISE-GODET.

*Allons, oui, c'est trop de délais.
Tiens Lambin à chacun le nôtre,
Prends celui-ci je prendrai l'autre,
Vite et j'agis.*

LAMBIN.

*D'accord, c'est aussi mon avis :
La chose est faite.*

HUCHON.

*Hélas dans la nuit il me jette,
Chétif ne sais plus où je suis,
Où trouverai-je des appuis ;
Que j'ai d'angoisse.*

PIERON.

*Tant ay de rage et de meschief,
Espéciaument en mon chief
Diex ! que feray ?*

ROBERT.

*Seigneurs, d'aler ent vous donrray
Congié, vuidiez lost, sanz respit,
C'est du duc mon père, en despit,
Et le li dites.*

HUCHON.

*Vraiment, nou en morrons quilles,
Dès si tost qu'a li parlerons.
Sire, de ci nous partirons
De cuer dolens.*

PIERON.

*Huchon, d'aler ne soion lens,
Puis que donné nous a congié ;
C'est un dyable tout enragié,
C'est nulle double.*

HUCHON.

*Au mains, des corps si chier nous
[couste
Que jamais ne l'amenderons.
Par aventure et si ferons
S'il chiet à point.*

PIERON.

*De ceci ne mentez vous point.
Mais à présent nous fault souffrir ;*

Pour moi le sang se mêle au pleur,
Je suis toute rage et douleur.
O Dieu que faire ?

ROBERT.

Retournez vers le duc mon père.
Qu'il sache, quand l'aurez trouvé,
Qu'en vous ainsi je l'ai bravé.
Et le lui dites.
(*Il sort avec ses compagnons.*)

HUCHON

Du message nous serons quittes
Aussitôt que lui parlerons.
Tristes partons.

PIERON.

Vite ! car au mal qui m'accable
Je sens que cet enragé diable
N'a son pareil.

HUCHON.

Je crains que prière ou conseil
Rien ne l'amende.

PIERON.

Qui sait ? de Dieu la grâce est
[grande

*Devant le duc nous fault offrir.
Et présenter.*

Nous cependant il faut souffrir
Et devant le duc nous offrir.
C'est grosse peine.

HUCHON.

*C'est voir, pour lui dire et conter
Ce qu'avons en son filz trouvé,
Et comment s'est vers nous prouvé
Vilainement.*

HUCHON.

C'est de nous qu'il faut qu'il ap-
[prenne
Ce qu'en son fils avons trouvé
Et comme il s'est à nous prouvé
D'affreuse sorte.

PIERON.

*Il li apperra clerement.
Alons m'en.*

PIERON.

Il ne peut, tant l'épreuve est forte,
Douter de nous.

SCÈNE IX

Chez le Duc.

PIERON.

*Mon chier seigneur, vous
El voz barons que ci voy touz
Vueille Diex en grace tenir
Et a telle fin parvenir
Qu'aiez sa gloire.*

PIERRON.

Très cher seigneur duc, et voustous,
Seigneurs barons, que Dieu vous
[tienne
En sa grâce, et chacun obtienne
Sa gloire enfin.

LE DUC.

*Qu'est-ce Pieron, pour saint Ma-
[gloire,
Ou l'es-tu si du corps grevé ?
Je voy, tu as .i. œil crevé ;
Que veult-ce dire ?*

LE DUC.

Qu'est-ce Pierron ? Tu partis sain,
Et vaillant, et de bon visage
Quand je te donnai ce message,
Et tu reviens un œil crevé.
Parle, que t'est-il arrivé ?
Que veut ce dire ?

PIERON.

*Ce n'a fait vostre filz, chier sire,
 Et a mon compaignon aussi;
 Et sachiez qu'il nous dil ainsi,
 Qu'en despil de vous le faisoit.
 Regardez combien vous prisoit
 Né qu'il vous prise.*

PIERRON.

C'est votre fils qui, très cher sire,
 Me mit, mon compaignon aussi,
 Dans le triste état que voici,
 Disant, ce qui le crime aggrave,
 Que pour bien montrer qu'il vous
 De cette sorte il agissait. [brave
 Voyez comme il vous méprisait
 Et vous méprise.

PREMIER BARON.

*Certes puis que tant vous desprise,
 Qu'il a fait telle villenie,
 A voz gens il ne venra mie;
 Sire, si lo que ne tardez
 Et par conseil ne regardez
 Qu'en pourrez faire.*

PREMIER BARON.

Par un tel méfait tout se brise.
 Aussi faut-il le regarder
 Perdu pour vous et ne tarder,
 A voir que faire.

LE DUC.

*Conseillez-moy sur cest affaire
 Je vous en pri.*

LE DUC.

Requiers encore en cette affaire
 De vous avis.

ij^e BARON.

*Sire, voulentiers sanz deltri.
 J'espoir qu'il lent a vous honnir;
 Failes-le moy tantost banir
 A plain, de toute Normandie
 Et qu'à chascune ville on die
 Et commande l'en à la gent
 Que chascun soit sur li sergent,
 Et de l'emprisonner se paine,*

DEUXIÈME BARON.

Sire, je vois que votre fils
 Voudroit par tant de félonies,
 De désordres et vilainies
 Vous désespérer, vous honnir.
 Sans retard faites le bannir
 De toute notre Normandie,
 Que dans chaque ville l'on die
 Et commande que toutes gens

*Et touz ceux qu'avecques li maine
C'est ce qu'en dy.*

Lui soient archers, lui soient ser-
[gents
Pour qu'on le prenne et l'empri-
[sonne,
Et, comme lui, quiconque donne
Dans ses méfaits.

TROISIÈME BARON.

*A ce conseil ne contredi,
Pour quoy que quant bani sera.
Sire, monstres ne se osera
Entre les gens.*

TROISIÈME BARON.

L'avis est bon, car les effets
Du bannissement doivent être,
Qu'il n'osera, dès lors, paraître,
Vos ordres étant obéis,
Dans le pays.

LE DUC.

*Huchon, or tost, con diligens,
Va-t-en ou marchié ne détries,
Et là, pour bani Robert cries
Et tous ceux qui sont de sa sorte
Et que nulz ne les reconforte ;
Mais c'on se paine de les prendre
Et d'emprisonner sanz attendre ;
Et quant ainsi crié l'aras,
De rille en ville t'en iras
Ainsi crier, sanz laissier lieu
Quel qu'il soit jusqu'à Ville-Dieu
De Sanchemel.*

LE DUC.

Huchon, va, sans que rien te lasse
Dans les marchés, de place en place,
Disant que Robert est puni,
Que du pays il est banni,
Et tous ceux qui sont de sa sorte ;
Que pas un ne les reconforte,
Que chez aucun ni nuit, ni jour
On ne leur donne aide et séjour,
Mais que l'on s'efforce à les prendre,
Pour les enfermer sans attendre.
Et quand auras ainsi crié
Que je ne veux nulle pitié
Envers ceux que mon ordre exile,
Tu t'en iras de ville en ville
Criant aussi, puis en tout lieu,
Jusqu'à Vil-Dieu.

HUCHON.

HUCHON.

*Sire, je pense bien et bel
Faire vostre commandement,
Et m'en vois délivrer briefvement.*

Sire ce que voulez, j'espère
Au plus vite le pouvoir faire.

SCÈNE X

Sur la place.

HUCHON.

HUCHON.

*Or, puisque j'ay tant marchié
Que suis de la rille ou marchié,
Je vueil ci faire mon devoir.
Or ! escoutez ! je fas savoir
De par le duc de Normandie,
A touz qui veult que je le die,
Que de sa duchié pour ses vices
Robert le Dyable et ses complices
Banist, et que chascun se paine
De li prendre et les gens qu'il maine,
Et deulx en forte prison mettre,
Se chose avient qu'ilz puissent estre
Pris, soit en champ ou soit en bois.
Puis qu'ay ci fait, ailleurs m'en vois
Mon fait noncier.*

Puisque j'ai pu, — tant j'ai marché —
Gagner la ville et son marché,
N'oublions pas ce que mon maitre,
Pour le servir m'a fait promettre.
Acquittons-nous de ce devoir.
Or écoutez : je fais savoir,
De par le duc de Normandie,
A ceux qu'il veut que je le die,
Qu'il a banni de son duché,
Non pour simple faute ou péché,
Mais pour ses crimes et ses vices
Robert le dyable, et ses complices,
Qui tous sont des pires bandits,
Dignes qu'on les traite en maudits.
Il veut que l'on se mette en peine
De le prendre, et les gens qu'il mène,
Pour le réduire à la raison
En quelque solide prison,
Si tant est qu'on l'y puisse mettre :
Car n'est pas facile à soumettre
Dans son fort, et dans ses forêts.
Adieu. Je vais redire auprès
Ce que j'annonce.

SCÈNE XI

Chez Robert.

BOUTE-EN-COURROIE.

*Maistre, pensons de nous mucier,
Car pis nous va que ne cuidons.
Il fault que ce païs vuidons
Et qu'aillons faire aillours noz niȝ,
Car nous en sommes touȝ baniȝ
Et vous premier.*

ROBERT.

*Dy-moy je t'en pri et requier,
Est-il certain ?*

BOUTE-EN-COUROYE.

*Oïl, je vous en acertain ;
Je mesmes le ban ay oy
Dont le cuer pas ne m'esjouy
Quant l'ouy faire.*

RIGOLET.

*En ce cas, va mal nostre affaire.
Maistre, or gardeȝ où nous irons,
Où sé de cy ne mouverons
Nous en orteȝ.*

ROBERT.

*Seigneurs, ne vous desconforteȝ :
Nous sommes en bonne forest*

BOUTE-EN-COURROIE.

*Au métier, il faut qu'on renonce.
Loin du pays portons nos nids,
Car nous en sommes tous bannis.
Vous, maitre, en tête.*

ROBERT.

*Quels sont ces bruits ? Voyons, ré-
Sont-ils bien vrais ? [pète.*

BOUTE-EN-COURROIE.

*Hélas ! plus que je ne voudrais.
Le ban, je l'entendis moi-même
Et, malgré moi, je devins blême,
Quand l'entendis.*

RIGOLET.

*En ce cas, comme lui je dis :
Nos affaires menacent d'être
Au plus mal. Que ferons-nous, mai-
D'ici, faut-il nous échapper, [tre ?
Pour aller autre part camper ?
Il nous importe.*

ROBERT.

*Eh ! que rien ne vous déconforte :
Nous sommes en bonne forêt,*

*Et si avons fort qui bon est,
 Et s'avons des vivres assez
 Souffrez-vous, ains .ij. mois passez,
 Par la foy que je doy saint Père,
 N'y ara né le duc mon père,
 Né amis charniex né parens
 Que ne face des cuers dolens.
 Je ne les prise touz un poys;
 Tout seul un po dedans ce bois,
 Gardez ici, me vois esbatre;
 Ne souffrez céens ame embatre
 Fors qu'entre vous.*

BRISE-GODET.

*Certainement non ferons-nous,
 N'en doutez, maistre.*

Notre fort à défendre est prêt,
 Des vivres avons, et de reste.
 Avant deux mois je vous proteste
 Que nos dangers seront moins
 [grands,
 Que mon père, amis et parents,
 Desquels, d'ailleurs, je ne tiens
 [compte
 En seront pour leur courte honte,
 Le cœur contrit; d'ici les vois!
 Allez, je reste dans ce bois,
 Où je veux un instant m'ébattre.
 Vous, ne vous laissez pas abattre;
 J'ai l'œil à tout.

BRISE-GODET.

A vos ordres serons partout.
 N'en doutez, maître.

SCÈNE XII

Sur la place.

ROBERT.

*Ha! teste-Dieu! comment peut-ce
 [estre
 Que mon père, par son oultrage,
 Me banist de son héritage?
 Pour mien le tien-je, au parvenir;
 Mal lui en pourra bien venir;
 Par ma teste, à honte et mechief
 Cuide-il de moy venir a chief?
 Pour ainsi faire, en vérité,*

ROBERT.

Commet tout cela peut-il être?
 Tête-Dieu! mon père outragé
 Veut, pour se croire assez vengé,
 M'enlevant droit à tout partage,
 Me bannir de mon héritage!
 Il lui pourra mal advenir.
 Son Duché, que je dois tenir,
 Comme mien je le considère,
 Dès lors. Que pense donc mon père?

*Il seel po qu'elle voulenté
 J'ay, car ce n'est mie m'entente
 Q'a nesun bien faire je lente.
 Mais sé des maux et des despiç
 Ay fail, encore feray pis,
 Des ores mais toute ma vie ;
 Ne je ne quier né n'ay envie
 De riens qui tant me puisse plaire
 Con j'ay de trouver de mal faire
 Aucune cause ou achoison :
 Egar, luec ! voy une maison
 Je ne seé sé nulle ame y a
 Mais je le saray qui est là ;
 Egar ! vous estes, ce me semble
 Grant las, qui vous a mis ensemble,
 Cy en ce lieu ?*

PREMIER HERMITTE.

*Sire, nous y sommes, por Dieu
 Prier, et servir jour et nuit :
 Et sommes, voir, ne nous annuit,
 Porres hermites.*

ROBERT.

*Je n'y acoule pas .ij. milles.
 Jamais cy plus ne demourrez,
 Mais en l'eure, tres touz mourrez.*

Prétend-il, lorsqu'il m'ôte tout,
 Me réduire, me mettre à bout ?
 Sait-il pas qu'en ce que je tente
 Bien faire et moi n'ont nulle entente.
 Ce qu'en moi j'ai de volonté,
 Pour si peu n'est pas arrêté.
 Dieu me garde, pour son envie,
 De démentir toute ma vie :
 Si j'ai fait mal, je le redis
 Je prétends faire encore pis,
 Sans me laisser par rien distraire.
 A cela seul me veux complaire.
 Tout, quelle que soit la raison,
 M'en doit être une occasion.
 Mais auprès j'aperçois un gîte,
 Regardons si quelqu'un l'habite.
 Est-il âme qui vive ici ?
 Je le saurai bien. — Vous voici
 En grand nombre, à ce qu'il me
 [semble,
 Pourquoi vous trouvez-vous ensem-
 En pareil lieu ? [ble

PREMIER ERMITTE.

Pour, nuit et jour, y servir Dieu,
 Prier, et du mal être quittes,
 Pauvres ermites.

ROBERT.

Je n'en crois rien. Plus n'y serez
 Davantage. Tous vous mourrez.
 Tiens prends ! Toi dis si mon épée

ROBERT.

*Et scés tu sé le duc y est ?
Di, chier compains*

LE VALLET.

*Il n'y est pas, j'en sui certains.
Il s'en alez en rivière ;
Mais il y revenra arriere
Jà sur le tart.*

ROBERT.

*Bien. Adieu, amis, qui te gart !
Et je la voie ne fincray
Tant qu'a ma mère parleray
Comment qu'il voise.*

ROBERT.

*Le duc y dut aussi venir ?
Dis s'il s'y trouve.*

LE VALET.

*Non, j'en suis sûr, et je le prouve :
En rivière il s'en est allé.
Pour son retour on a parlé
De la nuit brune.*

ROBERT.

*Bien, va. D'une idée importune
Là bas je me délivrerai.
A ma mère je parlerai,
Quoi qu'il advienne.*

SCÈNE XIII

Au château d'Arques.

PREMIER ESCUIER A LA DUCHESSE.

*Richart, nous arons par temps noise
Je voy venir vestu de fer
Robert, c'est un dyable d'enfer
Non pas .i. homme.*

DEUXIÈME ESCUIER.

*Maugré par Saint-Pierre de Romme,
Puis qu'à ci venir le voy tendre,
Je m'en vois, sanz le plus attendre,
Hors de ses mains.*

PREMIER ÉCUYER.

*Vois, Richard, qu'en paix Dieu nous
Voici venir vêtu de fer [tienne !
Robert. C'est un diable d'enfer,
Non pas un homme.*

DEUXIÈME ÉCUYER.

*Maugré, par saint Pierre de Rome,
Tout autant que toi je le crains. !
Aussi faisons, pour fuir ses mains,
Une échappée.*

PREMIER ESCUIER.

*Et je aussi m'en feray pas mains ;
Jouer li vucil d'une retraicte,
Il vient l'espée nue traicte
Pour bien n'est pas.*

LA DAMOISELLE.

*Or tost, chiere dame, bon pas
En vostre chambre vous boulez,
Ou finée estes, n'en doublez,
Veç la vostre fils qui ci vient :
L'espée nue en son poing tient ;
Regardeç que chascun li fuit !
De ça en un autre refuit
Me vois bouler.*

ROBERT.

*Certes or voy-je sanz doubler
Que le monde me hel à mort.
Et si fait Diex, il n'a pas tort.
Chascun me fuit, chascun m'es-
[longne,
Honte avoir doy bien et vergongne
Des grands mes faiz et des meschieç
Que je sui de faire entechieç.
Nis ma mere me fuit, de quoy
J'ay dueil ; dame parlez à moy
Et gardeç que plus ne fuiez.
Je vous demant que me dieç
Sé savez dont ce peut venir
Que je ne me puis abstenir
De mauvaistié, tant m'en sens plain,*

PREMIER ÉCUYER.

*Vois-tu comme il tient son épée
Nue et droite ! cela n'est pas
Pour bien faire. Doublons le pas,
Faisons retraite.*

LA DAMOISELLE (à la duchesse).

*Or, voici, dame, un trouble-fête !
Fuyez, ou c'en est fait de vous,
Craignez ce que nous craignons
[tous :
Votre fils. Pour sa bienvenue,
Il a son épée au poing, nue
Et droite. Chacun tremble et fuit.
Moi-même dans quelque réduit
Je me retire.*

ROBERT.

*Allons ! Je n'y puis contredire :
Tout le monde me hait à mort.
Par le Dieu juste, ils n'ont pas tort.
Jene vois qu'horreur, fuite prompte
Devant moi ; j'en suis pris de honte,
Pour les crimes et les méfaits
Où se passent tous mes jours. Mais,
Dans ces frayeurs et dans ce trouble,
Ce qui ma honte encor redouble,
Et m'est au cœur un plus grand
[deuil :
Mamère me fait même accueil.
Dame, arrêtez, ma peine est grande,
Oyez ce que je vous demande.
Apprenez-moi d'où peut venir*

*Je croy que aucun pechié vilain
En mon père ou en vous eûtes
A l'heure que me conceûtes ;
Dont ce me vient.*

Que je ne me puis abstenir
Du mal ? Nul répit ne m'accorde,
Il semble que de moi déborde.
Dites ne m'a-t-on pas caché
Que tous deux étiez en péché
Quand me conceûtes.

LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

*Filz, puisque dire lesconvient
Sachiez de moy vient li pechiez
Pour Dieu la leste me trenchiez
Isnel le pas.*

Seule étois, quand conçu vous fûtes,
En état de péché mortel.
Tuez-moi ; pour un crime tel,
Dont votre âme damnée hérite,
Je le mérite.

ROBERT.

ROBERT.

*Mère, ce ne feray-je pas.
Mauvais sui trop, mais je seroye
Pires encore sé vous féroye ;
Mais dites moy pour quel pechié
Je sui de mal si entlechié
Je vous empri.*

Je suis méchant, je suis mauvais
Je le sais trop, mais si j'osais,
Ce qu'ici vous venez de dire,
Combien, mère, je serais pire.
Apprenez-moi par quel péché
Fus entaché.

LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

*Beau filz, voulentiers, sans détri.
Quant espousé m'ot vostre père
Je fu long temps sanz estre mère
Et sanz enfant nul concepvoir
Dont souvent me courrouçay, voir.
Et tant qu'une foiz en mon lit,
Ou me gisoie par delit
Pour ce que seule vi estre,
Par ire dis : Puisque Dieu mettre
Ne veult enfant dedans mon corps*

Quand j'eus épousé votre père
Je fus longtemps sans être mère,
Ce dont bien fort me courrouçai.
En solitude me laissai.
Un jour qu'au lit j'étais couchée,
Toujours de ce chagrin touchée :
« Puisque Dieu, dis-je en désespoir,
Ne peut me faire concevoir,
Que le diable alors intervienne,
Et fasse que par lui j'obtienne

Si li mette le dyable lors.
 A celle heure et à celle foiz
 Revint vostre père du bois,
 Qui me trouva toute espourée.
 Et li preudoms sanz demourée
 Pour moy courroucée apaisier
 Me prist doucement à baisier.
 Et la fusles-vous engendré.
 De voir dire ne me tendré.
 Toutesvoies comme homme sage
 Pria Dieu de dévost courage
 Que s'il avenoit qu'il eüst
 Engendré fruit qui li pleust,
 Que tel le fëist, ains sa fin,
 Qu'amer péüst Dieu de cuer fin;
 Et li servir si bonnement
 Qu'en gloire perdurablement
 Regnast; ce fut douce parole :
 Mais je, comme desvée et fole
 Dis : « Mais qu'au dyable puist-il
 [estre,
 « Quand Dieu ne sen veult entre-
 [mettre
 « Que de vous puisse enfant avoir
 « A li le doing. » De ce la voir,
 Estes, selon m'entencion,
 De si male condicion
 Comme vous estes.

Ce que de Dieu je ne reçois. »
 Votre père revint du bois;
 Me voyant de pleurs assolée,
 Pour que je fusse consolée
 Il me baisa. Tout vous dirai :
 Beau fils vous fûtes engendré
 Lorsqu'étant encore courroucée,
 Toute à ma mauvaise pensée,
 J'avais au cœur le même vœu.
 Votre père, lui, priait Dieu,
 Car il n'est pas homme plus sage,
 Lui disant de dévôt courage,
 Qu'enfin s'il advenait qu'il eût
 Un enfant de moi, qui lui plut,
 Et qu'il voulut bien faire vivre,
 Pour qu'en son règne il put le suivre,
 Il le priait de le former
 D'un cœur tel que Dieu sut aimer.
 C'était dire douce parole.
 Moi, toujours endêvée et folle,
 Perdue en mon désir mauvais,
 Cependant je lui répondais :
 « Eh! qu'au diable puisse-t-il être
 Si Dieu ne s'y veut entremettre,
 C'est là que j'ai mis mon espoir:
 Si de vous enfant puis avoir,
 A lui le donne. » Que vous dire
 Après? Cela doit vous suffire :
 Au diable étant ainsi donné,
 Voilà comment vous êtes né
 Tel que vous êtes.

ROBERT.

*Ha, Sire Dieu ! grace me faictes,
 Sè je ne met remede en moy,
 En grant aventure me roy
 D'estre dampné sanz finement.
 L'anemi ne tent nullement
 Qu'a ce que m'ame puist avoir ;
 Mais sè puis il y fauldra voir ;
 Car je ne dormiray bon somme
 Jamais tant que seray à Rôme
 Et qu'au pape seray confès
 De touz mes pechiez et meffaiç.
 Repentence le cuer me serre
 De ce qu'ay touzjours eu guerre
 Aux sains preudommes, or men
 [poise.
 Si vous pri, dame, ains que m'en
 [voise
 Que vous me saluez mon pere.
 C'est droiç que mes mesfailç com-
 [père,
 S'il m'a forbani, ne m'en chaut,
 J'ay plus chier souffrir froit et chaut
 Et mésaise assez pour acquere
 Paradis, que je n'ay sa terre.
 Adieu ma mère.*

ROBERT.

*Ah ! par grâce, sire Dieu, faites,—
 Rien de plus ne veux demander;—
 Qu'enfin je me puisse amender,
 Car je le vois ma perte est sûre.
 D'être damné cours l'aventure.
 Le diable, l'Ennemi m'attend
 Ainsi qu'une proie. Il ne tend
 Qu'à saisir et garder mon âme,
 Mais il n'est point par Notre-Dame,
 Encore l'heure de l'avoir,
 Et si je puis, il faudra voir !
 Je n'aurai ni repos, ni somme,
 Que ne sois allé jusqu'à Rome,
 Et là ne me sois confessé
 De tout crime ou péché passé.
 Le repentir au cœur me serre
 De ce que toujours fis la guerre
 Aux saints prudhommes. J'en pâtis.
 Je m'en vais, dame, adieu vous dis,
 Et pour moi saluez mon père.
 A tout expier ne diffère.
 Que m'importe qu'il m'ait banni !
 J'ai plus à cœur d'être puni,
 Souffrant tout : le chaud, la froidure,
 La gêne, et couchant sur la dure,
 Pour, s'il se peut, ma part gagner
 De Paradis, que de régner
 Et prétendre droit sur sa terre.
 Adieu ma mère.*

(Il sort.)

LA DUCHESSE.

*Ha biau filz ! en douleur amere
Des ores mais pour toy seray
Lasse ! dolente que feray
Je pers mon filz, je pers ma joie
Ne cuil que jamais plus le voie
Bien fui despite et orgueilleuse,
Bien fui mauvaise et oultrageuse
Quant à lennemi don en fis.
Ha ! mes amours et mon chier filz !
Sé pour ce n'avez de moy cure
Vous avez raison et droiture
Si Dieu m'avient.*

LE DUC.

*Or ça, Dame, je vien comment ;
Vous va ? Quest ce là, vous pleurez
Ne scé sé dire me voulez,
Que vous avez ?*

LA DUCHESSE.

*Ha ! chier sire, vous ne savez :
Nostre filz à Romme s'en va
Et dit jamais ne finera,
Tant qu'au pape sera confés
De touz les pechiez qu'il à faiz ;
Et à brief, parole solue,
M'a trop prié que vous salue
De par li, sire.*

LA DUCHESSE.

*Ah ! mon enfant, vivre je vais
En peine amère désormais.
Je perds mon fils, je perds ma joie,
Et crains que jamais plus le voie.
J'ai mérité cet abandon.
Quand à l'Ennemi j'en fis don.
Que j'eus d'orgueil ! Jamais pensée
Plus impie et plus insensée
A Dieu ne porta tels défis.
Ha ! mes amours et mon cher fils,
C'est raison que mon cœur pâtisse
De votre départ, c'est justice !
Me repentir en priant Dieu
Voilà mon vœu.*

LE DUC.

*Je reviens, dame, à la bonne heure.
Est-ce vous que je vois qui pleure
Pourquoi cela ?*

LA DUCHESSE.

*Notre fils à Rome s'en va.
Son voyage n'aura de cesse
Que si le pape le confesse,
Et l'absout, dévot et soumis,
Des péchés et méfaits commis.
Il part l'âme ainsi résolue,
Me priant que je vous salue,
Sire, pour lui.*

LE DUC.

*Dame, me savez-vous à dire
S'il se repent des mauvaisliez,
Q'à faiz, et des ennemistiez
Qu'il a acquis.*

LA DUCHESSE.

*Chier, sire, à ce qu'en ay enquis
Ne doublez que tant sen repent ;
Qu'ades la lerne à lueil li pent,
Quant on l'en parle.*

LE DUC.

*Voir, s'il aloit de ci en Arle,
A coudes nuz et à genoux
N'aroit-il pas amendé touz
Ses meffaiç, non pas la moitié.
Non pour quant, Dieu par sa pitié
Lui vueille estre doulx et courtoys,
Car certes je doubt bien qu'ainçois
Que véoir puist le pape en face,
S'il va là tuer ne se face,
Ou avoir pis.*

LE DUC.

Mais se repent-il aujourd'hui
De ce qu'il a fait, et des haines
Qu'il s'est acquises trop certaines ?
Répondez-moi.

LA DUCHESSE.

Monseigneur, je jure ma foi
Qu'à bien faire à présent il pense,
Qu'il est tout à la repentance
De ce qu'il commit d'odieux.
Il a des larmes dans les yeux
Quand il en parle.

LE DUC.

Alla-t-il jusqu'au delà d'Arle,
Les coudes nus, sur les genoux,
Il n'aurait pas amendé tous
Ses péchés, ni la moitié même,
Tant sa fureur y fut extrême.
Que Dieu lui vueille être pourtant,
Par pitié, doux bon et clément.
Pourra-t-il voir le Pape en face ?
J'en doute, et crains qu'il ne se
Tuer là bas. [fasse

SCÈNE XIV

Chez Robert.

ROBERT.

E ! Sire Diex, qui ne despis

ROBERT.

O toi qui ne repousses pas,

*Quelque pecheur, né ne veulz perdre
 Pour tant qu'a toy se vueuille
 Je te mercy de la bonté [aherde,
 Que m'as fait qui la voulenté
 As eslainte en moy de mal faire.
 Certes bien yroit mon affaire
 Sé mes subjez poyoie attraire
 A bien, et de leurs maux retraire ;
 Non pour quant leur en parleray
 Si tost comme en mon fort venray.
 Diex vous gart touz.*

LAMBIN.

*Nostre maistre, ben vegniez vous !
 Je croy qu'esles à desjuner,
 Et nous venons aussi dîner.
 Venez séoir.*

ROBERT.

*Biaux seigneurs, voulez oïr voir
 De mal faire me vucil cesser ;
 Et pour mes pechiez confesser
 M'en vucil aler au pape à Romme.
 Se vous pri à touz que pseudomme
 Des oresmais chascun deviengne
 Et que de mal faire s'abstiengne.
 Repentez-vous chascun dès cy ;
 Et requerez à Dieu mercy
 Je le vous lo.*

Dieu, le pécheur pour peu qu'il
 [veuille
 Te revenir ; ta main m'accueille,
 Te dis merci de ta bonté,
 Et de m'avoir fait volonté
 De maîtriser en moi, d'éteindre
 La fureur qui me faisait craindre.
 J'aurais droit à d'autres pardons,
 Si j'attirais mes compagnons
 Vers le bien, où me veux complaire,
 Et pouvais du mal les retraire.
 Voici mon fort, ils y sont tous.
 Dieu soit pour vous !

LAMBIN.

Vous venez à point, notre maître,
 De ce dîner voulez-vous être ?
 Là seyez-vous.

ROBERT.

Beaux seigneurs, sachez entre nous
 Que j'en finis avec ma vie
 Passée, au bien va mon envie.
 De mal faire je veux cesser,
 Et, pour mes péchés confesser,
 M'en aller jusqu'au Pape à Rome.
 Que chacun de vous soit prud'-
 [homme,
 Je vous en prie, et désormais
 Se repente comme je fais.
 Je ne saurais — qu'au bien il
 Le louer trop. [vienne —

BOUTE-EN-COUROYE.

*Avez oy ? seigneurs, haro !
Renart je croy devient hermites
Maistre, sachiez que quanque dites
Rien ne feray.*

BRISE-GODET.

*Boule en Courroie, je seray
De ton accord ; sé m'aïst Diex ;
M'entente est d'emblér plus et miex
Que onques ne fis.*

RIGOLET.

*Si feray je, soiez ent fis,
Pour chose qui puist avenir
Ne m'en pense point abstenir
Jusqu'à la mort.*

ROBERT.

*Puis que vous estes touz d'accord
D'ainsi en mal perseverer,
Diex ne vous laira point durer.
Car je, pour li, sans plus attendre
Vueil de vous touz venjance prendre.
Toy premier aras ce lopin,
Passe ! et toy gis-le-là, Lambin ;
Entre vous autres passerez
Par mes mains, voir m'eschapperez ;
Ici mourrez tout maintenant,
Estre vous feray coy tenant.
C'est fait ! Or dormez là vos sommes*

BOUTE-EN-COURROIE.

*Entendez-vous, seigneurs, haro !
Renards, dit-on, se font hermites.
Maître de ce que vous nous dites,
Rien ne ferai.*

BRISE-GODET.

*Compte pour vrai que je serai
De ton accord et ton entente,
Le vol de plus en plus me tente.
J'y veux faire, je le promets,
Mieux que jamais.*

RIGOLET.

*Moi de même, quoi qu'il advienne
Ne croyez que je m'en abstienne,
Jusqu'à la mort.*

ROBERT.

*Ainsi vous êtes tous d'accord,
Chacun dans le mal persévère,
Mais Dieu va vous être sévère.
Ce mal, où vous voulez durer,
Sur vous il veut le réparer,
Et c'est moi, qui sans plus attendre,
Vais, pour lui, sa vengeance prendre,
Toi, pare moi ce coup d'estoc,
Lambin ; toi résiste à ce choc,
Boute-en-Courroie ; à toi cet autre ;
Rigolet. Tous aurez le vôtre.
Par mes mains vous pairez vos torts*

<i>Des ormais serez preudes hommes,</i>	Sans merci. Les voilà tous morts.
<i>Il n'y ara point de deffault.</i>	C'en est fait. Dormez là vos sommes,
<i>Le feu c'éens boutler me fault</i>	Désormais vous serez prudhommes,
<i>En l'eure, et la maison ardoir,</i>	Ce repaire est maudit de Dieu,
<i>Voire mais je regars l'avoir</i>	Sur l'heure mettons y le feu ;
<i>Qui y est grant, gasté sera,</i>	Mais dedans, lors que j'y regarde ,
<i>Si qu'a nul jà bien ne fera.</i>	Je songe qu'il s'y trouve en garde
<i>Ho ! je feray miex, sé je puis,</i>	Et grosse richesse, et grand bien,
<i>A la clef rucil fermer cest huis.</i>	Qui seraient ainsi mis à rien.
<i>Or ça cy ne demourray mie,</i>	L'or ou l'argent qui là foisonne
<i>Je m'en vois à celle abbaie</i>	Ne serait profit pour personne.
<i>A l'abbé dire mon conseil,</i>	Je ferai donc mieux si je puis.
<i>Et de l'avoir comment je rucil</i>	A la clé fermons bien cet huis
<i>Qu'il en soit fait.</i>	Et courons jusqu'au monastère
	Dire à l'abbé ce qu'il faut faire
	De cet avoir.

SCÈNE XV

A l'Abbaye.

LE MOINE.

*Celui qui tant nous a meffait,
Dams abbes, voy la qui ci vient.
Mucier ou que soit nous convient,
Qu'il ne nous treuve.*

L'ABBÉ.

*Voulenté n'ay point que me meuve
Quant à ore, de ceste place ;
Je ne croy pas que mal me face
Quant à present.*

LE MOINE.

*Damp abbé, là bas je crois voir
Celui qui nous mit en grand' peine
Et grand pillage ; avant qu'il vienne,
Là, cachons-nous.*

L'ABBÉ.

*Faites comme il vous plaira, vous ;
Moi je demeure à cette place.
Je ne crois pas que mal me fasse
A cette fois.*

ROBERT.

*Dams abbes, à vous me présent,
Comme pecheur qui grace quiert
Et qui pardon avoir requiert,
De ce que tant vous ay grevez.
Sire, à mercy me recevez,
Que, sachiez, j'ay grant repentance
Des maux que j'ay faiz des m'en-*

[fance ;

*Et vous dy, j'ay en tel despit
Et hez tant mal, que sanz respit
Donner, j'ay mis a mort par foy
Tous les larrons d'avecques moy,
Pour ce que d'accort touz estoient
Que ja d'ambler ne se tenroient.
Au duc mon pere porterez
Ceste clef, et li requerrez
Qu'aler vous .ii. en mon manoir,
Là trouverez moult grant avoir
Qu'a vous et autres ay tolu,
Le quel je vueil qui soit rendu
A touz ceulx qui dire saront
Combien et quoy perdu aront.
De ce charge vous .ii. en somme,
Car des cy je m'en voyz à Romme
Pour avoir, c'est m'entencion,
Du pape l'absolucion.*

Adieu dams abbes.

L'ABBÉ.

*Robert, ne scé sé tu me gabbes,
Ou sé le diz par moquerie,*

ROBERT.

*Ne redoutez pas que je sois,
Damp abbé, ce qu'on me vit être.
Non, ma vie a changé de maître :
Et de ce que j'ai fait icy
Je vous requiers grâce et mercy.
Sire, j'ai telle repentance
Des maux commis dès mon enfance,
Que j'ai, pour faire acte de foi,
Tué des gens naguère à moi,
Larrons, qui, d'accord dans leur*

[rage,

*Voulaient s'obstiner au pillage.
Au duc mon père porterez
Cette clef, sire, et lui direz
Qu'avec instance je le prie
D'aller en votre compagnie
Jusqu'où se trouve mon manoir.
Là, s'entasse fort grand avoir,
Car en amas y furent mises
Choses à vous et d'autres prises.
A qui dira ce qu'il perdit
Mon vœu serait qu'on le rendit.
A vous deux, sans autre personne,
Damp abbé, cette charge donne.
Moi, n'ai plus qu'une intention :
Pour avoir absolucion
Je vais à Rome.*

L'ABBÉ.

*Veux-tu que railleur on te nomme
Robert? Reviens-tu pas chez nous*

Mais pour Dieu ne nous destruiſ Achever de nous voler tous
Plus que fail as. [mie Et nous détruire?

ROBERT.

ROBERT.

Sire, je ne vous moque pas ;
Alez, quant en mon fort venrez
Voz joiaux touz y trouverez,
Reprenez les, point n'attendez,
Et pour Dieu les autres rendez
Con dil vous ay.

Sans moquer je viens de vous dire
 Vérité. Quand au fort viendrez,
 Tous vos joyaux y trouverez,
 Que sur l'heure pourrez reprendre,
 Sauf ce qu'aux autres devrez rendre,
 Comme je dis.

L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

Or nen soiez plus en esmay,
Mais tenez pour certain de fail
Qu'en la guise vous sera fait
Que le me dites.

Désormais plus n'y contredis.
 Votre volonté sera faite,
 En la façon qu'elle souhaite;
 Soyez content.

ROBERT.

ROBERT.

Certes tant qu'absolz soie et quittes
De mes mesfaiz ne seray aise.
A Dieu ! je vous pri qu'il vous
Prier pour moy. [plaise

Plus ne puis l'être qu'au moment,
 Où serai du poids qui me pèse
 Délivré. Je pars. Qu'il vous plaise
 Prier pour moi.

L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

Or ça, damp Hugues, moy et loy
Nous esconvient en l'eure aler
Jusques au duc pour li parler
De ceste chose.

Hugues, allons, dispose-toi,
 — Car rien dans cecin'est un leurre,
 Je le vois — à venir sur l'heure.
 Jusques au duc il faut aller.
 Je veux au plus tôt lui parler
 De cette affaire.

LE MOINE.

*Alons sire, pour voir dire ose,
Diex en cest homme a fait miracle
Car de venin a fait triacle,
Et de mal bien.*

L'ABBÉ.

*Certes, biau frère, ainsi le tien.
Quant d'un lion fier et escoux
A fait un aignelet si doux
Et si humble, loez soit Diex !
Le duc voy là, pour nostre miex.
Alons à li sanz plus attendre.*

LE MOINE.

Un miracle Dieu voulut faire,
Car sa main est dans tout ceci.
Il prit le pécheur endurci,
Et, sa grâce venant en aide,
Du poison tira le remède.
Du mal le bien.

L'ABBÉ.

Frère, mon avis est le tien :
D'un fier lion qui se courrouce
Faire un agneau d'humeur si douce
Ne peut être, c'est mon aveu,
Certainement qu'œuvre de Dieu.

SCÈNE XVI

Chez le duc.

L'ABBÉ.

*Sire duc, Diex de mal deffendre
Vous vucille et tenir en lésce,
Et vous, madame la duchesse,
Tiengne en santé.*

L'ABBÉ.

Sire duc, soyez en liesse,
Et vous, madame la duchesse,
Bien en santé.

LA DUCHESSE.

*Sire, sa sainte voulenté
Soit faïtte en nous.*

LA DUCHESSE.

Sire, la sainte volonté
En vous soit-elle.

LE DUC.

*Dams abbes, ça bien veigniez vous,
Quelles nouvelles ?*

LE DUC.

Ça, Damp abbé, quelle nouvelle
Apportez-vous ?

L'ABBÉ.

*Mon chier seigneur, bonnes et belles.
 Vostre filz, dont avoir grant joie
 Devez, ceste clef vous envoie,
 Et à vous moult se recommande ;
 Et si vous supplie et demande
 Mercy, de ce il n'a pas tort ;
 Et qu'alons nous .ii. en son fort ?
 Car nous y trouverons, pour voir,
 Si comme il dit moult grant avoir
 Qu'il a aux eglises osté
 Et aux gens laïz ; d'autre costé,
 Si nous charge que despendu
 Soit, convient qu'aux gens soit rendu
 Et qu'ilz soient restitué.
 Il a tous les larrons tué
 Qu'il avoit en sa compagnie,
 Pour ce que de leur roberie
 Il ne se sont voluz retraire,
 Ny a eulz repentir atraire.
 Au pape, a Rôme, droil s'en va
 Le chemin, qu'ains mais n'esprouva.
 Si que, sire, vous me direz
 S'il vous plaist, que vous en ferez ;
 Car je tien qu'encore sera
 Preudomme et moult de bien fera ;
 Ainsi l'espoir.*

LA DUCHESSE.

*Dieu li en doint force et pouvoir !
 Par foy, j'ai de li grant pitié*

L'ABBÉ.

*Seigneur, bonne et belle pour tous.
 Votre fils, dont vous aurez grand'
 [joie, —
 Dieu l'éclaire enfin — vous envoie
 Par moi cette clé que voici.
 Pour obtenir grâce et merci,
 A vous beaucoup se recommande ;
 A mains jointes, il le demande
 Ce dont, messire, il n'a pas tort.
 Il veut que nous allions au fort,
 Où se trouvent toutes ses prises
 Sur les couvents et les églises ;
 Et que par nous leur soit rendu
 Tout ce bien qu'ils croyaient perdu.
 Il a — tant son passé renie —
 Tué gens de sa compagnie
 Qui ne voulaient se départir
 De voler, ni s'en repentir.
 Pour son salut rien ne redoute.
 A Rome, sans savoir la route,
 Il s'en va. Que décidez-vous
 De ce qu'il désire de nous ?
 Je crois qu'il peut encor bien faire,
 Et, lui, l'espère.*

LA DUCHESSE.

*Pour ce qu'il veut, qu'il ait pouvoir
 Et force ! Vous l'avez dû voir*

*Et, pour Dieu, s'en va il à pié
Ou à cheval ?*

L'ABBÉ.

*A pied sé Dieu me gart de mal,
S'en va, pour plus sentir grevance.
Et vous dy, si grant repentance
Ot, quant de moy dubt de parlar,
Que je cuiday le cuer partir
Ly déust en deux, vraiment ;
Tant plouroit des yex foudanment
Ses meffaiç, dame.*

LE DUC.

*Ore Diex en corps et en ame
Le vueille sauver ! Nous irons
Au fort, dans abbes, et ferons
Les biens lever sanz détrier,
Et puis ferons par tout crier
S'il est nul qui de li se plaingne,
Qu'ail éu du sien, à nous viengne,
Et nous li restituerons
Si tost qu'enfourmé en serons.
Dites me voir se oncques damage
Vous fist aussi, en vostre aage ;
N'en mentlez mie.*

L'ABBÉ.

*Damage, sire ? L'abbâie
Certes a mis à povreté
Par les biens qu'il en a osté*

Quand il commença ce voyage.
Avait-il valets, équipage,
Chevaux, ou — ce serait pitié —
Va-t-il à pié.

L'ABBÉ.

Oui, dame ; il veut plus de souffrance
Pour prouver plus de repentance.
Son cœur semblait se fendre en deux,
Quand il partit larmes aux yeux,
Comme rivière.

LE DUC.

A ma rigueur je dis : arrière !
Que Dieu le sauve ! Nous irons,
Abbé, dans son fort et ferons
Lever les biens, comme il souhaite.
Proclamation sera faite,
Pour rendre chaque chose à qui
Pourra prouver qu'elle est à lui.
Pour vous même, dites, car certes
Vous subites dommage et pertes,
La vérité.

L'ABBÉ.

Il nous a mis en pauvreté,
Il est trop vrai, par son pillage,
Nos joyaux pris nous font dommage ;

*Et les joyaux qu'a pris à tort,
 Qui sont, ce dit, encore ou fort,
 Et qui me dit que les préisse
 Si tost comme je les véisse
 N'en doublez point.*

LE DUC.

*Dans abbes tout venra a point ;
 Le vostre tout r'arez, c'est droiz ;
 Sanz plus ci estre entre nous trois,
 Alons au fort.*

L'ABBÉ.

*Chier sire, alons, j'en suis d'accort
 Puis qu'il vous haille.*

Mais il a dit qu'en son manoir
 Les prissions, quand les pourrons
 N'en ayez doute. [voir

LE DUC.

Tout vient à point. Vous prendrez
 [toute,
 Quand nous serons en cet endroit,
 Votre richesse, c'est de droit.
 Faut nous y rendre.

L'ABBÉ.

Puisqu'il vous plait, sans plus at-
 Avec vous vais. [tendre,

DEUXIÈME PARTIE

SCÈNE I

Chez le Pape.

ROBERT.

*E! vierge par qui paiz fu failte
Entre homme et Dieu, quand il
[advint
Que Diex en vous homme devint.
Ha! dame plaine d'amistié
Aiez de moy pecheur pitié,
Qui onques ne fis fors que maux
Mais tresdoulce vierge loyaux
J'ay desir et affeccion
De faire ent satisfaction
Et pénitence qui le vaille,
Afin que m'ame en enfer n'aille.
A vous vieng, dame, à vous m'a-
[dresce
Qui des pecheurs estes l'adresce
Et confort des desconfortez :
Dame, à bien faire m'enortez,
Par quoy l'ennemi ne me happe.
E! Diex, tant ay fait que le pape
Voy là en son throsne séoir ;*

ROBERT.

*Vous, par qui fut faite la paix,
Qui ramena la joie au monde,
Cette paix si douce et féconde
Entre homme et Dieu, quand il
[advint
Que Dieu, par vous, homme devint,
Notre-Dame d'amitié pleine,
Appui du pécheur en sa peine,
Veuillez m'accorder par pitié
Une part de cette amitié.
Jamais ne fis rien que mal faire,
Mais, sainte Vierge douce et chère,
De ce mal ai l'intention
De faire satisfaction
Et pénitence qui le vaille,
Pour que mon âme ne s'en aille
En enfer. O Vierge ! écoutez,
Reconfort des déconfortés,
Qui des pécheurs êtes l'adresce,
Écoutez-moi dans ma détresse.*

*Certes laissez me vois chéoir
A ses piez pour estre apaiez ;
Et li requerray : Sire aiez
De moy mercy.*

PREMIER SERGENT DU PAPE.

*Egar, que fait ce ribaut cy !
Sus, par male aventure, sus,
Tien dy, n'iras tu mie en sus
Si fera voir.*

ij^e SERGENT.

*Il veult des cops encore avoir
Et je ne sui pas si lassez,
Que je ne li en doingne assez.
Es tu de la place Maubert ?
Tien et tien, fuy de cy, Trubert,
Ou mal pour loy.*

LE PAPE.

*Ho ! seigneurs, ho ! laissez le coy.
Gardez plus que ne li touchiez ;
D'aucune chose est empeschiez
Qu'il me veult dire,*

ROBERT.

*Saint Pere, je vous requier, sire,
Confession.*

LE PAPE.

Dy moy de quelle nascion

*J'ai tant marché que je puis voir
Le Pape sur son trône seoir,
Accordez qu'il ne me rejette,
Et qu'à ses pieds je me rachète,
Par sa mercy.*

PREMIER SERGENT DU PAPE.

*Eh ! que fait ce ribaud ici ?
D'où viens-tu par male aventure ?
Vite, va-t-en, ou je t'assure
Qu'il faudra voir.*

DEUXIÈME SERGENT.

*Ce sont des coups qu'il veut avoir
Encor. Jamais ne m'en fatigue
Et pour lui j'en serai prodigue.
Es-tu de la place Maubert ?
Tiens ! (Il le frappe.) Fuis ! jamais
[n'avons souffert
Telle canaille.*

LE PAPE.

*Non, je ne veux pas qu'il s'en aille.
Gardez-vous de plus le toucher.
Je vois — qu'on le laisse appro-
Ce qu'il veut dire. [cher —*

ROBERT

*Saint Père, je vous requiers, sire,
Confession.*

LE PAPE.

Dis d'abord quelle nation

*Tu es, avant, ne de quel estre
Né se chevalier es, né prestre
Ou homme lay.*

Est la tienne, et qui tu peux être :
Chevalier, manant, bourgeois, prêtre
Parle, et dis vrai. [tre?

ROBERT.

ROBERT.

*Je le vous diray sanz délay,
Puis qu'il fault que je le vous die ;
Fil sui du duc de Normandie.
Mais je me repute et sce bien,
Sire, que je vail pis qu'un chien,
Tant sui a Dieu abominable ;
Robert ay nom, surnom de Dyable ;
Si ques pour Dieu, conseilliez moy,
Ou je sui perduz, bien le voy ;
C'est à brief conte.*

Sans retard je vous le dirai,
Puisqu'il faut que je vous le die :
Suis fils du duc de Normandie,
Mais je me répute et sais bien,
Sire, que je vaux pis qu'un chien,
Tant à Dieu suis abominable.
Robert ai nom, surnom le diable.
Conseillez-moi, je suis perdu.
En avez assez entendu.
Pour me connaître.

LE PAPE.

LE PAPE.

*Es ce tu Robert, voir me conte,
De qui par tout on va contant
Que des mauvaistiez as fais tant
Que nul ne les pourroit nombrer ?
De Dieu te conjur, qu'encombrer
Né mal faire aussi ne me puisses
N'a créature que tu truisses
Des ores mais.*

Es-tu Robert — oui tu dois l'être —
Dont on entend plus raconter
Decrimesqu'on n'en peut compter.
Or, si c'est toi, je t'en adjure,
Ne tente mauvaise aventure
Contre aucun ailleurs ou céans.
Je le défends.

ROBERT.

ROBERT.

*Sire je n'en ay talent ; mais
Qu'il vous plaise sanz plus cesser
Moy pécheur ici confesser ;
Si ferez bien.*

Je le promets. Sans plus de cesse
Veuillez m'accueillir à confesse :
Vous en requiers.

LE PAPE.

LE PAPE.

Volentiers. Pour Dieu, or ca vien A genoux mets-toi. *Volontiers*
A genouz cy. J'écoute, espère.

ROBERT.

ROBERT.

Saint Pere, je vous cri mercy
N'aiez orreur de ma misère;
Quand mon pere espousa ma mere,
Grant temps furent, à dire voir,
Quilz ne porent enfans avoir,
Dont ma mere triste devint;
Et la corroux quelle ot advint
Quant elle m'ot concéu, sire,
Quelle dist, voire par grant ire,
Que sé enfant concéu avoit
Quelle a l'ennemi le donnoit.
Si que depuis que je sui nez
Jar esté si mal fortunez
Qu'a touz maux faire me mettoye;
Les enfans noz voisins battoie
Et tant leur estoie grevable
Que surnom me mistrent de Dyable,
Qui de puis ne me chéy onques.
En m'enfance mauvaise adonques,
Saint Pere, je tuay mon maistre,
Qui me devoit apprendre à lettre;
Depuis qu'ay esté chevalier,
Des abbaies essillier
Et desrober m'ai moult pené;
Sept hermites, sire, ay tué,
Que trouway en un hermitage;
Servans a Dieu de bon courage.

N'ayez horreur de ma misère :
 Ma mère ne pouvoit avoir
 D'enfant, c'étoit son désespoir,
 Sa colère, et tels qu'un jour, sire,
 Elle en arriva jusqu'à dire
 Que l'enfant qui d'elle naitroit
 A l'Ennemi le donneroit.
 Ainsi je fus, dès ma naissance,
 En si malheureuse puissance
 Que d'élan au mal je courrois.
 Les enfans nos voisins battois,
 Et leur étois impitoyable,
 Tant qu'ils m'appelèrent le diable,
 Surnom qu'on m'a continué.
 J'avais un maître, et l'ai tué,
 Las que j'étais d'apprendre à lire.
 Chevalier, je me fis maudire
 Par ma rage à piller partout
 Les couvents, et dérober tout.
 J'ai tué dans leur hermitage
 Sept hermites au doux courage,
 Servant Dieu. Bref, j'étois méchant
 A ce point qu'à la ville, au champ,
 Du plus loin qu'on me vit paraître
 Nul de son effroi n'étoit maître;
 Et que, non pas un seul, mais tous
 S'enfuyoient. Que désirez-vous

*Brief j'ay esté si oultrageux
A mal faire, et si courageux
Que touz, non pas un, me fuioient
De si loing comme ils me véoient.
Onques ons ne fist tant de maux
Que j'ay fait, comme desloyaux
Que j'ay esté.*

LE PAPE.

*Robert, or me diz vérité :
Tua as, ce m'est avis, pesance
Des maux qu'as fait el repentance ;
Est-il certain ?*

ROBERT.

*Sire, oil, ce vous acertain ;
Je vous di ben, j'ay desplaisance
Et si amere repentance
Des mauvestiez que j'ay faiz, sire,
Que souvent je ne puis mot dire.
Tant pren mon las cuer et destraint
Repentance, et tant me contraint
Que ris et jeux mais ne me plaisent,
Richesses aussi me desplaisent,
Tout ce que je souloie amer,
Me semble dur et trop amer
Tant me repens.*

LE PAPE.

*Puis qu'ainsi est, sueffre, je pens
Que briefment conseillé seras ;
Selon le Rosne t'en iras,
Environ .iij. lieux petites,*

De plus, sire : âme déloyale,
Dure, pour le mal rien n'égale
Ce que je fis.

LE PAPE.

Va Robert, parle encore, dis
Si tu sens bien sous le mal aise
Des méfaits dont le poids te pèse,
Vrai repentir.

[ROBERT.

J'en ai tant d'amer déplaisir,
De dur chagrin, de douleur folle, ¶
Que souvent j'en perds la parole,
Et que mon pauvre cœur j'étreins,
Tout pantelant entre mes mains,
Pour empêcher qu'il ne se brise.
Richesses, jeux, tout je méprise,
Et ce qui jadis m'étoit cher
M'est cruel, me devient amer,
Par repentance.

LE PAPE.

S'il est ainsi, voici je pense
Ce qu'il te faut conseiller : va
Remonter le Rhône ; de là
Pas bien loin, gagne un ermitage,

*Afin que miex vers Dieu l'aquittes.
 La trouveras un hermitage
 Où est un mien confesseur sage ;
 N'est ia mestier que le te nomme ;
 Il est devost et saint preudomme ;
 Si li diras qu'a li t'envoie,
 Et que ta confession oie,
 Et sur ce te doint penitence,
 Et que du tout à s'ordenance
 Je te soubzmet.*

ROBERT.

*Saint Pere, gi vois, puis qu'il est
 Preudomme et que vous li mandez :
 A Dieu soiez vous commandez !
 Des ci m'en vois a lui, bonne erre,
 Pour la santé de m'ame acquerre.
 E, sire Diex, par vostre grace,
 Donnez moi lieu, temps et espace
 De vous servir si dignement
 Que ce soit à mon sauvement.*

Où se trouve un confesseur sage,
 Qu'il n'est pas besoin de nommer,
 Saint homme, il faudra l'informer.
 Que vers lui c'est moi qui t'envoie,
 Pour te mettre en la sainte voie,
 De tes fautes prendre l'aveu,
 Et, te recommandant à Dieu,
 Dont il saura l'ordre et sentence,
 T'imposer une pénitence
 Qu'en tout feras.

ROBERT.

Saint Père, j'y vais de ce pas,
 Et grand' erre, puisqu'il est, comme
 Vous me l'avez dit un saint homme,
 Et qu'à lui daignez m'envoier
 Pour me repentir et prier.
 Ah ! sire Dieu, par votre grâce
 Accordez moi lieu, temps, espace
 Pour vous servir incessamment,
 Et pour me sauver dignement !

SCÈNE II

Chez l'Ermite.

ROBERT.

*Pres ay d'accompli mon voiage
 Car illecques voy lermittance
 Où le pape m'a envoié,
 Et me voy si bien avoyé
 Qu'estant y voy le saint hermitte.*

ROBERT.

Suis prêt d'accomplir mon voyage
 Car voici, je crois, l'ermitage,
 Où le Saint Père m'envoya.
 J'ai si bien marché que déjà
 J'aperçois le dévot ermite.

G'y vois.— Sire, afin que m'aquitte, D'un vœu, sire, envers vous m'ac-
 Le pape à vous ici m'adresse [quitte.
 Pour ce que m'oiez en confesse,
 Mestier m'en est. Vous suis par le pape adressé
 Pour être par vous confessé,
 Dont j'aurai joie.

L'ERMITTE.

L'ERMITE.

Biau doulx frère, je suis tout prest. Puisque le Pape à moi t'envoie,
 Puis que le pape à moy t'envoie, Beau cher frère, suis tout à toi.
 Or avant dy, si que je t'oye Dis ce qu'il faut, venant à moi,
 Et que t'entende. Que l'on me die.

ROBERT.

ROBERT.

Sire, pour ce que j'en amende, Je suis Robert de Normandie
 A Dieu et vous me rends confès Qui ne puis nombrer mes méfaits.
 De touz les pechiez que j'ay faiz. Péchés, crimes, les ai tous faits :
 Et afin que vérité die, Mains couvents pillés, nonnes
 Je sui Robert de Normandie [mises
 Qui touz les maux du monde ai fait ; A mal, gens réduits par mes prises
 Car premièrement jay, de fait, A pauvreté ; même, ô remord !
 Les abbaies derobées Sept hommes d'un coup mis à mort.
 Et plusieurs nonnains violées ; Pauvres hermites en prière,
 Maint homme a povreté livré Je les trouvai dans la clairière
 Et de son avoir délivré : D'un bois, et tous les tuai là.
 Jay pis fait, dont je me remors ; Et je n'ai pas fait que cela.
 Par mor furent vij. hommes mors, J'en souffre amère souvenance.
 Hermites q'unes fois trouway Donnez m'en quelque pénitence,
 En un bois, la touz les tuay ; Je la ferai.
 Si ay je fait d'autres sanz fin.
 Si vous pri, pour Dieu, de cuer fin,
 Et pour sa sainte passion,
 Qu'aiez de moy compassion ;
 De mes pechiez ay remembrance,

*Donnez m'en quelque penitance,
Je la feray.*

L'ERMITTE.

*Ore biau filz, je vous diray,
Mais huilt avec moy demourrez,
Et demain, quand levé serez,
Vous conseilleray sans meffaire,
Et diray quil vous fauldra faire.
Alons souper mon ami chier,
Et puis irons après couchier
Jus qu'à demain.*

ROBERT.

*Je vous fiance de ma main,
Sire, repentance ay si grant
Que ne puis né ne suis engrant
De riens mengier.*

L'ERMITTE.

*Pour vous d'avoir fain revengier,
Vueil donc quen ce lit vous couchiez,
Or faites, si vous depeschiez,
Je m'iray par de la couchier,
Jus qu'a demain, mon ami chier,
Le point du jour.*

ROBERT.

*Sire, je feray sanz sejour
Vostre vouloir, soit tort, soit droit.
Couchiez me vueil ici en droit ;
Alez, a Dieu.*

L'ERMITTE.

*Aujourd'hui je ne t'entendrai,
Beau cher frère, pas davantage.
Demeure dans cet ermitage.
Demain, à l'heure du réveil,
Je pourrai te donner conseil,
Et dire ce qu'il faudra faire.
Allons souper sans plus d'affaire,
Puis nous coucher.*

ROBERT.

*Par la main que daignez toucher,
Je jure qu'en tel deuil me trouve,
Que céans nul désir n'éprouve
De rien manger.*

L'ERMITTE.

*Dormir pour s'en dédommager
Est merveille. Ce lit est vôtre ;
J'en vais auprès chercher un autre,
Où dormirai, trompant la faim,
Jusqu'au matin,*

ROBERT.

*Quoi que bien peu je le désire,
A votre gré dormirai, sire ;
Bonsoir vous dis.*

L'ERMITTE.

*Par deca, en un autre lieu
 Me vois couchier, adieu amis.
 Puis qu'il s'est pour reposer mis,
 Certes point ne me coucheray ;
 En ma chapelle m'en iray
 Prier pour li devotement.
 Sire, qui pour le sauvement
 Des humains pendre te souffris
 En a morir en croix l'offris,
 Pour les ames jeter de paine
 Sire, ce pecheur qui se paine
 D'estre de ta grace refait,
 Quoy que grandement ait meffait,
 Je te pri que tu li pardannes
 Ses pechiez, et que tu me donnes
 Avis et conseil sanz targier,
 Quelle pénitence chargier
 Je li pourray, pour ses meffaiç.
 Egar, de sommeil ay tel faiç
 Que ne me puis porter, cest nient,
 Ci endroit dormir me convient
 Par fine force.*

L'ERMITE.

Sur sa couche enfin il s'est mis.
 Moi, vais où son salut m'appelle,
 Non au lit, mais dans ma chapelle,
 Prier.--Dieu, qui pour nous souffris,
 Et pour mourir en croix t'offris,
 Rachetant les âmes en peine,
 Vois ce pécheur : sa vie est pleine
 De toutes méchancetés ; fais
 Que par ta grâce il soit en paix.
 Ses péchés sont grands, mais par-
 [donne,
 Dieu, je t'en supplie ; et me donne
 Pour sa pénitence conseil.
 Mais je sens venir le sommeil,
 En vain je résiste, il m'obsède,
 Et je lui cède.

SCÈNE III

Le Paradis.

DIEU.

*Gabriel, d'aler jus t'efforce,
 Et toi, Michel, avecques li,
 Et vous Jehan, mon chier ami.*

DIEU.

Gabriel, Michel, et vous Jean,
 Mon ami, qu'on soit diligent !
 Je veux aller à la chapelle

*Aler vueil en celle chappelle,
A mon bon ami, qui m'appelle.
Mere venez avecques moy
Enorter li vueil ce de quoy
Il me requiert.*

NOSTRE DAME.

*Filz, puis que vostre conseil quiert
Ny doit pas faillir par raison ;
Anges, sus, sanz arrestoison.
Pour mon filz et moy convoier
En alant, vous fault avoier
Que vous chantez.*

PREMIER ANGE.

*Dame, quant cest vo voulentez
Nous n'en ferons mie refus.
Michiel amis, disons or sus
Je ne sce quoy.*

.ij^e. ANGE.

*Gabriel, disons vous et moy
Ce rondel ci par leesce :*

RONDEL.

*Humain cuer de loer ne cesse
La vierge qui par sa purté
A touz les anges surmonté ;
Et est en la plus grant haultesce
Des cieux, par son humilité.
Humain cuer de loer ne cesse*

De mon serviteur, qui m'appelle ;
Mère, vous viendrez avec moi
Savoir pourquoi.

NOTRE-DAME.

Mon fils, puis qu'à vous il s'adresse,
Cherchant pour une âme en détresse
Conseil, croyez qu'il a raison.
Anges, essayez la chanson,
Que devant nous, suivant l'usage,
Vous chantez, quand vais en voyage
Avec mon fils.

PREMIER ANGE.

Vos volontés toujours je fis.
Michel et moi, voulons ensemble,
Dame, chanter ce qui nous semble
Être le mieux.

DEUXIÈME ANGE.

Ce rondel, chantons le tous deux
En grand' liesse.

RONDEL.

Humain cœur de louer ne cesse
La Vierge, dont la pureté,
L'a sur les anges emporté.
Elle est en la plus grand' hautece
Des cieux par son humilité.
Humain cœur de louer ne cesse

*La Vierge qui par sa purté,
Car tant est pleine de largesse
Que se la sers en vérité
Sanz fin aras benduré.*

Notre Dame de pureté,
Car tant est pleine de largesse
Que la servir en vérité
Donne pour toujours sainteté.

SCÈNE IV

Chez l'Ermite.

DIEU.

*Amis, or entens vérité
Pour ce que de bon cuer requis
M'as, et devotement enquis
Quel penitence tu donras
A ce pecheur; tu li diras
Qu'il fault que le fol contreface;
N'en quelque lieu qu'il soit, n'en
[place,
Ne parle nient plus qun muet;
Et avec ce, pour fain qu'il ait,
Li enjoint qu'il ne mengera
Jamais fors ce que aux chiens pourra
Tollir. Sanz ceste penitance
Il ne me plaist mestre ordenance
Plus legerette.*

NOSTRE DAME.

*Or t'esjouis et te rehaite
Tu le doiȝ bien faire par foy,*

DIEU (à l'Ermite qui dort).

Puisque tu requiers ma sentence,
Pour savoir quelle pénitence
A ce pécheur tu donneras,
Voici ce que tu lui diras :
Il faut, quelle que soit la place,
Que partout le fol contreface;
Qu'il soit aussi partout muet,
Et que pour sa pâture il n'ait
Que ce qu'aux chiens il pourra
[prendre.
C'est là ce qu'il te faut apprendre
A ce pécheur qui dort ici,
Et fut si longtemps endurci.
Lui donner moindre pénitence
Ne serait que lâche indulgence;
Je ne saurais.

NOTRE-DAME (à l'Ermite).

Dieu t'accueille aux plus doux sou-
[haits,

*Quant Dieu viens ci parler à toy,
Et je aussi qui sa mere sui.
Ralons nous ent, ralons mai huy
Trestouz ensemble.*

Que dans ton cœur tu pouvois faire,
Car il te parle; et, moi, sa mère,
Pour te réjouir en ta foi,
Ainsi que lui, je viens à toi.

(Aux anges.)

Vous tous, il est temps, ce me sem-
Partons ensemble. [ble,

SAINT JEHAN.

SAINT JEAN.

*Dame, c'est le miex, ce me semble;
Anges, alez vous deux devant
Chantant, je vous iray suivant,
Et avecques vous chanteray
D'accort, le miex que je pourray,
Tresvoulentiers.*

Rien de mieux, dame. Allant devant,
Anges, chantez. Moi, vous suivant,
Si d'accord puis, et de voix claire,
Ainsi que vous je le veux faire
Très volontiers.

PREMIER ANGE.

PREMIER ANGE.

*Puis qu'avec nous ferez le tiers,
Ci endroit plus ne nous tenons.
Mais en r'alant d'acort chantons
Comme gens plains de leesce.*

Avec vous deux ferez le tiers.
A vos voix je joindrai la mienne.
Puis qu'il n'est rien qui nous re-
[tienne
Céans, plus longtemps n'y restons;
D'accord, en retournant chantons,
Comme en venant avec liesse :

RONDEL.

RONDEL.

*Car tant est plaine de largesce
Que, se la sers en vérité,
Sanz fin aras bençurté.*

Car tant est pleine de largesse
Que la servir en vérité
Donne pour toujours sainteté.

L'ERMITTE.

L'ERMITE

E! sire Diex, de la bonté

Réjoui de cœur je me lève,

*Et de la joie quay éu
 Qu'en mon dormant vous ay véu,
 Et vostre douce mere aussi
 Tresdevotement vous graci,
 Et de ce qu'enfourmé m'avez
 De la pénance que savez
 Qu'à ce pecheur est convenable
 A ce qu'il vous soit agréable,
 Comme juste homme.*

ROBERT.

*Elas ! chetif, j'ay trop grant somme
 Dormi, sus il me fault lever,
 Et mettre en paine de trouver
 Quanque pourray le saint hermitte,
 Par qui doy estre absolz et quitte
 De mes pechiez.*

L'ERMITTE.

*Robert de moy vous approuchiez ;
 Venez avant.*

ROBERT.

*Sire, je n'osoie devant
 Leure que vous m'appellissiez,
 Que de moy ne vous tenissiez
 A trop chargié.*

L'ERMITTE.

*Le Saint Pere sy ma chargié
 Se me diles de vous absoldre ;
 Il vous fault bien contre mal soldre,
 Se voulez en grace estre mis ;*

Sire Dieu, je vous vis en rêve,
 Et votre douce mère aussi.
 Dévotement vous dis merci
 De m'avoir par votre sentence
 Informé de la pénitence,
 Qu'à ce pécheur il faut donner,
 Pour qu'il puisse à vous retourner,
 Comme juste homme.

ROBERT.

Helas ! J'ai dormi trop grand somme.
 Sus il faut vite me lever,
 Et mettre en peine, pour trouver
 Où se tient le dévot ermite,
 Par qui dois être absous et quitte
 De mes péchés.

L'ERMITE.

Devers moi, Robert, approchez
 Sans plus attendre.

ROBERT.

Si près de vous n'osois me rendre
 Sire, avant que d'être appelé,
 C'est que ma présence eut semblé
 Trop importune.

L'ERMITE.

Le bien doit en toute fortune
 Payer le mal. Je sais déjà
 Que le Saint Père vous chargea
 De me dire de vous absoudre.

*Veç ci que vous ferez, amis,
 Vous vous maintendrez comme fol
 Portant une massue au col,
 N'en quelque lieu que vous serez
 De viande ne mengerez,
 Se aux chiens ne la pouez happer;
 Et vostre vivant sanz parler
 Serez, aussi je vous enjoins.
 Et se vous faites ces .iiij. poins
 Je sui certain, mon ami doulx,
 Que Diex ara mercy de vous,
 En la parfin.*

ROBERT.

*Sire, je feray de cuer fin
 Et voulentiers ce que me dictes.
 Et se pour tant puis estre quilles
 Des pechiez que jay faiz mortieus,
 Loer soit le doulx roy des cieulx
 Et de la terre.*

L'ERMITTE.

*Or vas, amis, pour grace acquerre,
 Ta penitence commencer,
 Et ne la vueilles par laisser
 Duy a demain.*

ROBERT.

*Nanil, sire, se me demain
 Comme fol, et on me fait honte*

Or, à ceci vous faut résoudre
 Pour avoir grâce : comme fol,
 Portant une massue au col,
 Vous irez partout. Pour provende,
 Vous n'aurez plus rien que la viande,
 Qu'au chien vous pourrez dérober.
 De plus, vous devrez vous garder,
 Et cela toute votre vie,
 Et, quelle que soit votre envie,
 De dire un mot. A ces trois points,
 Qu'au nom de Dieu je vous enjoins,
 Frères doulx, si vous satisfaites,
 Jecrois, tout pècheur que vous êtes,
 Que par lui ne serez damné,
 Mais pardonné.

ROBERT.

Oui, je ferai ce que vous dites,
 Tant ont hâte et soif d'être quittes
 Les âmes en péché mortel.
 Loué soit le doulx roi du ciel
 Et de la terre.

L'ERMITTE.

Va; que la grâce te conquière,
 Garde-toi de laisser passer,
 Pour tes épreuves commencer,
 Cette journée.

ROBERT.

Ne sera ma peine ajournée.
 Ferai le fol, je vous le dis.

*N'aussi je n'en feray ia conte
Ne mot, ne demi nen diray.
Sire, a Dieu vous commanderay ;
Penser men vois et aviser
Comment me pourray deguiser
Pour le fol faire.*

L'ERMITTE.

*Amis, la Vierge debonnaire
Je doint tele penance emprendre,
Qu'a Dieu puisses ton ame rendre
De touz maux netle.*

Malgré les coups, malgré les cris,
Quoique j'en puisse avoir de honte,
De tout je ne tiendrai nul compte.
Jamais plus je ne parlerai
Puisqu'il le faut ; mais je prierai,
Pour que mon cœur ne désespère.
Voyons, pour le fol contrefaire,
Comment je me puis déguiser ;
Vais aviser.

L'ERMITE.

Ami, sache que Notre-Dame,
Veut, compatissante à ton âme,
La rendre pure au Dieu d'amour
Comme un beau jour.

SCÈNE V

Sur la place, devant le palais de l'Empereur.

LA FROMAGIERE.

*Je croy qu'il est bon que ci mette
Mon panier à tout mes fromages,
Car par ci passent folz et sages,
Et aussi c'est le droit marchié,
Puis que jay jusques cy marchié
Jus le mestray.*

L'EMPERIERE.

*Seigneurs, a avoir fa in me tray
Faites maishuy ceulx entremettre
A qui il duit les tables mettre,
Car diner vuil.*

LA FROMAGÈRE.

Ici, je crois pour mes fromages
La place bonne. Fous et sages
Y passent, c'est le plein marché.
Oui, j'ai d'ailleurs assez marché
Là, je m'arrête.

L'EMPEREUR.

J'ai faim. Écuyers, qu'on s'apprête,
Pour servir, à tout ordonner :
Je veux diner.

*Pour dîner on vous servira
Bien et a point.*

L'EMPERIERE.

*De ce prier ne me fault point,
Assis sui, ne vous deporter ;
Or tost a mengier m'apportez
Delivrement.*

L'ESCUIER.

*Voulentiers, chier sire, et briefment.
Veç ci pain, ci est vin de bouche,
Dire après m'en vois a qui touche,
Sire, qu'a mengier demandez
Veç ci, sire, or me commandez
Du quel vous voulez que je taille
Et je vous le feray sanz faille
A lie chiere.*

PREMIER COMPAGNON.

*Compains, regardez la maniere
De ce fol et la contenance ;
D'une main bale et d'un pié dance.
Assez sotement se demainne,
Se Dieu te doint bonne sepmaine.
Avant soions nous .ij. engrès
De nous traire de li plus près,
Pour oïr des moç quil dira,
Je croy que rire nous fera,
Ains quen partons.*

ij^e COMPAGNON.

Avant d'aler nous espartons,

*Vous n'aurez plus, pour bien dîner,
Qu'à l'ordonner.*

L'EMPEREUR.

*Pas n'est besoin qu'on m'en requière
Je suis à table. A vous de faire
Que tout puisse enfin s'abrèger,
Et moi manger.*

L'ÉCUYER.

*Très volontiers, voici, cher sire,
Pain, vin de choix, vous plaît-il dire
Dans quel plat il me faut tailler
Le premier ; car je dois veiller
Sire, à ce que vous puissiez faire
Très bonne chère.*

PREMIER COMPAGNON.

*Vois donc par ici, compaignon ;
Quel est ce fol ? Sais-tu son nom ?
D'une main jongle et d'un pied
[danse,
C'est bien d'un fol la contenance.
Si nous l'approchions de plus près :
Veux-tu ? Nous partirons après.
Nous lui pourrions entendre dire
Mots qui font rire.*

DEUXIÈME COMPAGNON.

Soit, compains, à ta volonté,

*Aussi ne vi je, par saint Gille,
 Grant temps a, fol en ceste ville.
 Comment, as-tu nom, Gillebert ?
 Par m'ame, il semble bien Trubert.
 Trai toy de li un po arriere,
 Je li vois donner par derriere
 De mes .v. doiȝ un bobelin,
 Or me regarde, Robelin,
 Qui t'a feru ?*

PREMIER COMPAGNON.

*Nient plus qun asne mort feru
 Il ne dit mot. Que veult-ce dire ?
 Egar comme il se prent a rire,
 Qu'a il ore trouvé de bon ?
 Je le vueil farder de charbon,
 S'en semblera plus biau vallet.
 Or va, tu n'aras plus si lait
 Le visage com tu avoies ;
 Se le bien que t'ay fait savoies
 Tu me diroies gran merciȝ.
 Or resgarde, est-il bien noirciȝ
 Par le visage.*

ij^e COMPAGNON.

*Oil, non Dieu que li feray-je ?
 Mettre li vois, soubȝ son chappel,
 Ce vieȝ panusfle de drappel,
 Et li sacheray le toupet,
 Traiȝ te ca, tray, Jobin tripet,*

*Prenons le chacun d'un côté,
 Depuis bien longtemps, par saint
 Jen'ai vu fol en cette ville [Gille,
 Quel est ton nom ? Rien. D'où viens-
 Rien encor, rien ! il est têtü. [tu ?
 (A son compaignon.)
 Avec moi, compains, viens arriere
 Un peu. Je lui veux par derriere
 Donner un soufflet bien tapé.
 (Au fol.)
 Qui t'a frappé ?*

PREMIER COMPAGNON.

*Il ne parle pas plus qu'un âne
 Mort. Qu'est-ce à dire ? Il ricane,
 Vois donc. Qu'a-t-il trouvé de bon ?
 Je le veux farder de charbon.
 Cela lui sied. Oui, son visage
 Plait mieux ainsi. Tu serais sage
 Si tu disais, si bien noirci,
 Un grand merci.*

DEUXIÈME COMPAGNON.

*Moi, que lui faire ? une guenille
 Qui flotte au vent, et qui pendille,
 Lui sierait bien sous son chapeau.
 Voyons un peu. Ce vieux lambeau,
 En l'appliquant sur son oreille*

*Pour ce que tu es chappellez ;
 Vueil que soies endrappellez
 Pour t'en cointir et depporter ?
 En lieu de banniere porter ;
 Le te feray.*

PREMIER COMPAGNON.

*Ici endroit plus ne seray ;
 Assez ay regardé sa guise ;
 Je m'en vois, que tant se deguise
 Que tout m'affolle.*

ij^e COMPAGNON.

*Jay pitié de sa guise fole
 Et de ce qu'il ne parle goute.
 Il pleure, esgar, esgar, sanz double,
 Veç le la, cest fait, il s'enfuit.
 Il nous a grant piece deduit
 Et esbatu.*

PREMIER COMPAGNON.

*Tu diç voir ; dy moy, venras tu
 Boire une foiz ?*

ij^e COMPAGNON.

*Oil, alons, foy que tu doiç
 Adieu amis.*

Va justement faire merveille,
 Oui. Pour finir le tour, je veux
 Lui tirer un peu les cheveux.
 Il souffre tout. Voyez-vous comme,
 Ainsi coiffé c'est un bel homme.
 On dirait seigneur de haut ton,
 Ou juge sous son chaperon,
 Qui se prélasse.

PREMIER COMPAGNON.

Fol faux ou vrai, viens, il me lasse,
 Comme lui, si je ne partais,
 J'affolerais.

DEUXIÈME COMPAGNON.

C'est pitié qu'une telle vie,
 Et surtout que dans sa folie
 Le malheureux ne parle pas.
 Tiens, il pleure ; vois-tu là bas ?
 Puis il fuit. C'est fait, plus per-
 Ce fol m'étonne. [sonne !]

PREMIER COMPAGNON.

Viens donc — car c'est assez ma
 Boire avec moi. [foi —

DEUXIÈME COMPAGNON.

Sur ce point, je ne contrarie,
 Quand on m'en prie.

(Ils sortent.)

L'EMPERIERE.

*Seigneurs, qui nous a cœens mis
Cel homme que ainsi voy aler ?
Entre mil est biau bachelier.
Tant y a quil me semble fol ;
C'est grant damage, par Saint Pol.
Appelez le tost, sanz songier,
Et si li donnez a mangier
Ici devant.*

PREMIER CHEVALIER.

*Ca, mon ami, venez avant,
Comment etes-vous appelez ?
Dites le tost, ne le celez
A l'emperiere.*

ij^e CHEVALIER.

*Il monstre bien a sa maniere
Qu'il est un vraiz folz et estouz.
Il nous a fait la moë a touz
Et puis s'en va ses pas comptant ;
Veç le ci revenir trotant.
Portant à son col sa massue
Et du travail qu'il a, li sue
Tout le visage.*

L'ESCUIER (a Robert).

*Mon ami, bon estes et sage,
Or vous sêez un petit ci
Je vous serviray sanz nul si,*

L'EMPEREUR.

*Quel est cet homme, qui va, vient ?
Comme un cavalier il se tient.
Il ferait figure entre mille.
Est-il, dites-moi, de la ville ?
Mais regardez mieux : par saint Pol,
Ne semble-t-il pas qu'il est fol ?
Ce serait vraiment grand dommage.
Pour l'examiner davantage,
Faites le par ici ranger,
Et bien manger.*

PREMIER CHEVALIER.

*Dis, ami, comment l'on t'appelle,
Et vite, car rien ne se cèle
A l'empereur.*

DEUXIÈME CHEVALIER.

*Ah ! ce nom ne lui fait pas peur,
Et sa folie ainsi s'avoue.
Pour réponse, il nous fait la moue.
Puis il s'en va ses pas comptant,
Mais pour revenir en trottant.
A son col il a sa massue,
Et de ce travail son front sue,
Que c'est pitié !*

L'ESCUYER.

*Pauvre homme, ici, par amitié
Seyez-vous, car vous êtes sage,
Et bon. Là, faisons bon ménage.*

*De bonne viande et assez ;
Or tenez, mon ami, pensez
De manger bien.*

Moi même, je veux vous servir,
Et les meilleurs plats vous offrir.
N'ayez plus ici qu'une affaire :
La bonne chère.

L'EMPERIERE.

L'EMPEREUR.

*Louvet, Louvet, tien Louvet, tien
Runge cela.*

Tu veux d'un plat, Louvet, mon
Voilà le tien. [chien,

PREMIER CHEVALIER.

PREMIER CHEVALIER.

*Regardez au chien s'en va là,
Oster li veult son os sanz faille.
Et le chien aux dens, qu'il ne faille,
Le tient forment.*

Avec Louvet, le fol s'échappe.
Il veut l'os, il faut qu'il le happe.
Louvet, qui résiste en grondant,
A bonne dent.

ij^e CHEVALIER.

DEUXIÈME CHEVALIER.

*A li oster tent durement ;
Mais le chien le tire et debat ;
Sanz faille, vez ci bon esbat,
Et bien a rire.*

Mais le fol endiablé s'obstine
Après ce rebut de cuisine.
Le chien tire à lui, se débat.
Jamais on n'a vu de combat
Mieux fait pour rire.

L'ESCUIER.

L'ESCUYER.

*Combien qu'aux dens le chien fort
Tire encore plus fort le fol ; [tire,
O happé l'a si par le col
Que osté li a.*

Le chien l'emporte, tant il tire
Et tire encore. Non, le fol
A pu lui bien serrer le col :
L'os est sa proie.

PREMIER CHEVALIER.

PREMIER CHEVALIER.

*Or véons s'aler li laira
Par quelque tour.*

Attendez qu'il le lui renvoie,
Ce n'est qu'un tour.

ij^e CHEVALIER.

*A ce que voy nanil ; quentour
L'os, tant comme peut, il se preuve
De mengier la char qu'il y treuve ;
Ne scé se si sage sera
Que quant la char mengié ara
Qu'au chien l'os baille.*

L'EMPERIERE.

*Laissiez le mengier, ne vous chaille,
Il fait comme vray fol qu'il est.
Tien, tu aras ce pain, Louvet,
Louvet tien, tien.*

PREMIER CHEVALIER.

*Le fol le va tollir au chien
Avant que point en ait gousté ;
C'est fait, il li a tout osté,
Vueille ou ne vueille.*

L'EMPERIERE.

*Je voy de cel homme merveille,
Et tien qu'il est vray fol à plain ;
Il a brisé en deux son pain,
Et s'en a au chien départi
La plus grand part, quant la parti,
Sanz dire tien.*

ij^e CHEVALIER.

*Il est vrayz folz, il y pert bien
Et n'est mie de ce païs,*

DEUXIÈME CHEVALIER.

Non pas, il mordille à l'entour
La chair, sa faim est une louve.
Je crains que le chien ne retrouve
Même — le fol ayant mangé —
Un os rongé.

L'EMPEREUR

Il est fol, qu'en fol il agisse.
Laissez le faire à son caprice.
Tiens, Louvet, ce morceau de pain :
Prends de ma main.

PREMIER CHEVALIER.

De l'autre, c'est déjà la prise.
Il faut qu'un nouveau pain l'on cuise.
De la miche il s'est emparé
Bon gré, mal gré.

L'EMPEREUR.

Cet homme, plus je le surveille,
Me semble une étrange merveille.
Il est vrai fol, et tout à plain.
En deux il a brisé le pain,
Et c'est au chien dans ce partage,
Non à lui, qu'il fait l'avantage.
Qui donc est-il ?

DEUXIÈME CHEVALIER.

On cherche sans trouver le fil.
Il n'est pas de ce pays certe,

*Mais de ce sui trop esbahis
Qu'il ne parle ne qun muet ;
Et je croy vraiment qu'il est
Muet acertes.*

L'ESCUIER.

*Mais véez merveilles appertes
Du fol qui va apres le chien
Par tout le suit. Il l'aime bien
En son folois.*

L'EMPERIERE.

*Or vas apres, foy que me dois,
Et pren bien garde qu'il fera,
Et se le chien il suivera,
Quel part qu'il voit.*

L'ESCUIER.

*Sire, si Dieu grace m'envoit,
Voulentiers soiez tout certain.*

*Je reviens, et vous ascertain,
Le fol gist emprès, ce sachiez,
Vostre chien qui s'est couchiez
Soubz le degré.*

L'EMPERIERE.

*Se tu me veulz servir a gré
Oste de ci premierement
Et puis t'en vaz isnellement
Et li portes coste et cossin,
Couverture et .ij. draps de lin,
Pour li couchier.*

Mais — cela surtout déconcerte —
Il parle aussi peu qu'un muet.
Je crois qu'il l'est.

L'ESCUYER.

Mais voici plus étrange chose,
Le fol partout court et se pose
Où court et se pose le chien :
Il l'aime bien.

L'EMPEREUR.

Vas après, vas et le regarde,
Et vois vraiment, prenant biengarde,
Si, quand Louvet s'arrête ou fuit,
Le fol le suit.

L'ESCUYER.

Je vais où monseigneur souhaite,
Et sa volonté sera faite.

Je reviens, sire, ayant pu voir
Ce que vous désirez savoir :
J'ai vu le fol, je vous le jure,
Près du chien couché sur la dure
Sous le degré.

L'EMPEREUR.

Ce n'est pas un gîte à mon gré,
Pour lui. Prends coussins, couver-
Oreillers, fais bonne mesure [ture,
Enfin de tout ce qu'il faudra,
Pour que le fol, sous un bon drap,
Heureux s'endorme.

L'ESCUIER.

*Treschier sire, sanz plus preschier,
 Si com commandez le feray,
 Si tost que osté de ci aray ;
 C'est fait ; je vois sanz deporter,
 Au fol un lit faire porter
 Et puis assez tost revenray.
 Treschier sire, oez que diray,
 J'ay fait porter au fol un lit,
 Pour li couchier plus par delit ;
 Mais sachiez, sire, en verité,
 Il la en sus de li bouté ;
 De l'avoir n'a point de desir
 Mais lez le chien, s'est mis jésir,
 En bonne foy.*

L'EMPERIERE.

*A il point de fuerre, soubz soy,
 Je ne ments pas ?*

L'ESCUIER.

*Treschier sire, oil, un bon tas
 Quant je vis ce, sachiez de voir
 Qu'il n'ot cure de lit avoir,
 Du fuerre li baillay assez ;
 La dedans se sont entassez
 Li et le chien.*

L'EMPERIERE.

*Or les laissés, il sont moult bien
 Puis qu'ainsi est.*

L'ESCUYER.

A vos ordres on se conforme.
 Ici prendrai tout ce qu'il faut
 C'est fait. Qu'on le porte aussitôt
 Au fol, pour qu'on puisse lui faire
 Lemeilleur lit.— Mais autre affaire:
 Le fol repousse tout du pié ?
 Il ne veut, n'est-ce pas pitié ?
 Il ne veut rien pour bien s'étendre.
 Un coin est tout ce qu'il veut pren-
 Auprès du chien, [dre

L'EMPEREUR.

A-t-il au moins, dis-le moi bien,
 De bonne paille.

L'ÉCUYER.

Sire, j'en ai, vaille que vaille,
 Fait un tas pour le malheureux,
 Qui dans ce lit eut été mieux,
 Mais il n'a souci du bien être,
 Dans le tas l'ai vu disparaître
 Avec le chien.

L'EMPEREUR.

Cessons, puisqu'il n'estime rien
 Un lit plus tendre ?

UN MESSAGIER.

*Il est vous est mestier d'estre prest,
 Treschier sire, sanz point attendre,
 De vostre terre et vous deffendre ;
 Car païans si sont embatuз,
 Et ont ja esté combatuз,
 Mais plus que nous ont esté fors ;
 Et sachieз, sire, qu'à effors
 Viennent ci, et est leur entente
 De vous conquerre sans attente.
 Perduз sommes et essilliez,
 Sire, se ne nous conseilliez
 Sur cest affaire.*

LE MESSAGER.

Soyez prêt, sire, à vous défendre.
 Les payens se sont abattus,
 Sur vos terres; nous ont battus,
 Et contre vous viennent en force.
 Vous conquérir est leur amorce;
 Ils arrivent pour nous piller.
 Sire, à vous de nous conseiller,
 Que faut-il faire?

L'EMPERIERE.

*Seigneurs, le miex que puissions
 [faire
 C'est de nous armer, ce me semble,
 Et d'aler sur eulx touз ensemble.
 Vaz tantost et sanz detrier
 L'arriere ban faire crier,
 Et que chascun s'arme et aqueure
 A la bataille sanz demeure,
 Et fay briefment.*

L'EMPEREUR.

Nous armer tous, la chose est claire,
 Puis ensemble marcher contre eux,
 Et combattre de notre mieux.
 Ça que l'arriere ban l'on crie,
 Et, sans qu'autrement on l'en prie,
 Que chacun s'apprête à fourbir
 Ses armes, pour vite accourir,
 A la bataille.

L'ESCUIER.

*Voulientiers, sire, vraiment,
 Ja, mesmes, pour l'amour de vous,
 L'iray faire savoir a touз
 Communement.*

L'ÉCUYER.

Cher sire, vous plaît-il que j'aïlle
 Moi-même, pour l'amour de vous,
 L'apprendre à tous?

L'EMPERIERE.

*Alons nous armer vistement,
Seigneur, tant dis.*

L'EMPEREUR.

Oui, de grand cœur, car le temps
[presse.
Nous, avant que d'être en détresse,
Seigneurs, allons sans plus chômer,
Tous nous armer.

PREMIER CHEVALIER.

*Vous n'en serez mie desdiz,
Treschier sire, de ma partie ;
Diex nous doint, à la departie
L'onneur avoir.*

PREMIER CHEVALIER.

J'y serai de tout mon courage,
Que chacun puisse, pour partage,
L'honneur avoir !

ij^e CHEVALIER.

*Je tien que si fera il voir,
Car ce qu'à eulz alons combatre
N'est que pour nostre droit debatre,
Et soutenir.*

DEUXIÈME CHEVALIER.

On pourra comme lui nous voir ;
Pour notre droit allons nous battre ;
Il faut, sans nous laisser abattre.
Le soutenir. (Ils sortent.)

L'ESCUIER.

*Puis que sui cy, plus abstenir
Ne me vueil que ne fasse un cri,
Cy endroit, sanz plus lonc detri ;
De m'en acquitter sui engrans.
— Or escoutez, petiz et grans,
L'emperieres, savoir vous fait
Que chascun se tiengne de fait
Armé et tout prest pour combatre ;
Car paiens se veulent embatre,
Mais sont venuz en ceste terre
Et la veulent pour eux acquerre.
Pour ce l'empereur a touz mande*

L'ECUYER.

Je suis où je devais venir.
Je n'aurai pas meilleure place
Pour le cri qu'il faut que je fasse.
Sans plus tarder je l'entreprends :
Or, écoutez, petits et grands :
L'Empereur veut qu'ici je vienne
Vous dire que chacun se tienne
En armes, et, par tous moyens,
Prêt à combattre les payens.
Pour que leur bande la conquière,
Ils ont envahi cette terre.
L'Empereur veut donc à la fois

*Son arriere ban, et commande
Aussi ben au clerc comme au lai
Que chascun s'arme sanz delay
Et soit tout prest.*

Tout son arriere ban : Bourgeois,
Et clercs, sans que rien vous arrête,
Que l'on s'apprête.

SCÈNE VI

Le Paradis.

DIEU.

*Je vueil que voises sanz arrest
A Robert le fol, Gabriel,
Dire qu'il sen voit ou praël
Ou la clere fontaine sourt ;
La des blanches armes s'atourt,
Et arme qu'il y trouvera ;
Et tantost comme armé sera,
Combatre sen voit aux paiens
Et face aide aux crestiens
Tost et secours.*

DIEU.

Gabriel, va trouver Robert,
Et lui dis que dans le pré vert,
Où jaillit la claire fontaine,
Sont des'armes qu'il faut qu'il pren-
Blanches armes, qu'il vêtira [ne,
De pied en cap. Quand il sera
Tout prêt ainsi pour la bataille,
Gabriel, dis lui qu'il s'en aille
Combattre aussitôt les payens.
Il est besoin pour les chrétiens
D'un bras qui pèse.

GABRIEL.

Vray Dieu, puis qu'il vous plait, le Il suffit, vrai Dieu, qu'il vous plaise
Tout droit a li de cy iray. [cours, Que je parte ; vers lui j'irai.

GABRIEL.

SCÈNE VII

Près de l'endroit où est couché Robert.

GABRIEL.

*Robert, entens que te diray ;
Dieu veult que t'en voises isnel,*

GABRIEL.

Dieu veut, Robert, que dans un pré,
Où jaillit la claire fontaine,

*La derrières, en un praël
 Ou quel il a une fontaine,
 Tout seul, ame avec toy ne maine ;
 Beles armes y trouveras
 Et blanches, dont tu t'armeras ;
 Et toy armé, pense d'accourre
 Contre paiens, et de secourre
 Aux crestiens, car la victoire
 Aront des paiens par toy, voire ;
 Mais quant désarmer te voulras,
 En ce propre lieu t'en venras
 Desarmer, où tu aras pris
 Les armes qui sont de grans pris
 Et après se tu os plus dire
 Que Sarrazins, pour contredire
 Les Romains, né pour eulz combatre
 Se viengnent cy entour embatre,
 A tes armes tantost aqueurs,
 Et les Romains garde et sequeurs ;
 Et si grant bien leur en venra
 Que la victoire leur sera.*

A tant, me tais.

Tu te rendes ; mais nul ne mène
 Avec toi. Là, tu trouveras
 Blanches armes. Tu t'armeras ;
 Puis après aux bandes payennes
 Courras sus. Il faut que tu viennes,
 Avec la victoire, aux chrétiens.
 Ensuite, au même pré reviens,
 S'il est temps que tu désarmes.
 Tu devras y laisser tes armes,
 A l'endroit où les auras pris ;
 Sache qu'elles sont d'un grand prix.
 Si plus tard on te venait dire
 Que le Sarrazin veut l'empire,
 Qu'il revient contre le Romain.
 Reprends-les, et, l'épée en main,
 Pour que la victoire encor cède,
 Cours au Romain prêter ton aide
 Contre le Sarrazin maudit.

Marche. J'ai dit.

SCÈNE VIII

Devant le Palais.

L'EMPERIERE.

L'EMPEREUR.

*Avant, sus Sarrazins, huy mais
 Alons, seigneurs, puis qu'armés
 [sommes,*

*En avant, bien armés nous sommes,
 Aux Sarrazins, en vaillants hommes
 Courons sus. Encor quel qu'effort*

PREMIER PAIEN.

ij^e PAIEN.

PREMIER CHEVALIER.

ij^e CHEVALIER.

PREMIER CHEVALIER.

PREMIER PAYEN.

DEUXIÈME PAYEN.

PREMIER CHEVALIER.

DEUXIÈME CHEVALIER.

PREMIER CHEVALIER.

Plus rien qui nous mette en éveil,
Ils ont fui. Suivons ce conseil.
Il est bon, sire.

L'EMPERIERE.

*Alons, ne vous vueil pas desdire.
 Ore, seigneurs, or loons Dieu,
 Puis que sommes en séur lieu ;
 Car huy nous a esté propices.
 Sa le vin, ca et les espices.
 Toutes foiz pour les aventures,
 Je lo, n'ostons de noz armeures,
 Fors ce qu'es testes en avons ;
 Car, de certain, pas ne savons
 S'il revenront.*

ij^e CHEVALIER.

*Je croy, par foy, quilz n'oseront,
 Devers nous maishui retourner
 Ne pour eulx combatre atourner
 Ne prendre place.*

L'EMPERIERE.

*Esgardez ce fol, com la face
 A en plus d'un lieu meshaingnie !
 Céens a tresfaulse mesnie
 Par le corps de moy, quant de fail,
 L'ont par le vis ainsi deffait ;
 A nul ne fait mal ne contraire,
 Ains est un droit fol debonnaire ;
 Si m'en deplaisl.*

PREMIER CHEVALIER.

Je vous diray, Sire, son plait ;

L'EMPEREUR.

*Allons, pour ne vous contredire.
 Oui, nous serons bien en ce lieu,
 Il est sûr. Mais louons-en Dieu,
 Car il nous fut des plus propices.
 Ça qu'on apporte les épices
 Avec le vin. Nous cependant,
 Seigneurs—je crois cela prudent—
 N'enlevons rien de nos armures,
 Sauf l'armet, de peur d'aventures.
 Le Sarrazin, qu'on crut punir,
 Peut revenir.*

DEUXIÈME CHEVALIER.

*Pardonnez, mais nul ne suppose,
 Sire, que désormais il ose
 S'exposer à de nouveaux coups,
 Et qu'il se risque contre nous
 A prendre place.*

L'EMPEREUR.

*Regardez ce fol. A la face,
 Pauvre homme, il est de sang taché,
 Qui t'a battu ? J'en suis fâché.
 C'est un fol doux et débonnaire.
 A personne il ne saurait faire
 Le moindre mal.*

PREMIER CHEVALIER.

Peut-être, ayant pris pour signal

*Aussi qu'avons éu bataille
Aux paiens, il à la merdaille
De céens si s'est combatu ;
Et puet estre quilz l'ont batu,
Au mains y pert.*

L'EMPERIERE.

*C'est voir, mais par Saint Philebert
Qui mal li fera ne se doute
Se je le scé, qu'il ne li couste
Si quil se tenra ben de rire.
Mais, or ça, qui me sara dire
Qui a ce chevalier esté
Qui par sa prouesse et bonté
En la bataille nous a mis
Au dessus de noz ennemis ;
Qui m'en dira ?*

*Cy vient la fille muete
et li monstre que c'est
le fol, mais le pere ne
congnoist le signe ; si
en demande à sa
maistresse.*

*Je ne scé que me montres la,
Fille, se Dieu s'amour me doint ;
Maistresse, congnoissez vous point
A certes, ne savez de fait
Aux signes que ma fille fait,
Quelle veult dire.*

*Le bruit que faisait la bataille,
A-t-il défié la canaille,
Pour la combattre à sa façon,
Et reçu de quelque garçon
Dans la lutte, en pleine figure,
Cette blessure.*

L'EMPEREUR.

*Soit, mais si quelqu'un désormais
Lui fait mal, et si je le sais,
Il n'aura pas raison de rire.
Or, ça, ne pourra-t-on me dire
Quel est le vaillant inconnu,
Le chevalier soudain venu
Au milieu de notre détresse,
Qui, par sa force et sa prouesse,
En la bataille nous a mis
Au-dessus de nos ennemis ?
Qu'on me l'apprenne.*

*Arrive la fille de l'Em-
pereur, qui, muette,
montre que c'est le
fol ; mais le père, ne
comprenant pas le si-
gne, en demande le
sens à la maîtresse.*

*D'où vient ma fille ? Qui l'amène
Céans, à cette heure ? Quel est
Aussi le signe qu'elle fait ?
Que montre-t-elle ?*

LA MAISTRESSE.

*Elle vous monstre, treschier sire,
Que c'est ce fol la, mau vestu
Qui pour vous s'est huy combatu ;
Et tant a fait que Sarrazin
Sont desconfiz et mis a fin
Par sa puissance.*

L'EMPERIERE.

*Diex vous envoit male meschance !
Est ce le sens dont l'escolez ;
Au lieu d'enseignier laffolez.
Se vous n'en pensez autrement
Vous ne serez pas longuement
En cest estat, qu'il ne vous couste ;
Comment tendroit un fol la rote
Des chevaliers en une guerre,
Qu'il en péust lonneur acquerre
Par dessus touz ?*

ij^e CHEVALIER.

*Il ne fault pas qu'il soit estouç,
Mais qu'il soit homs plain de savoir,
Qui veult sur touz lonneur avoir
Dune bataille.*

L'EMPERIERE.

*Vous dites verite sanz faille ;
Il y fault bien sens et prouesce*

LA MAITRESSE.

*Ici, la vérité l'appelle,
Sire : vous montrer que celui
Qui vainquit pour vous aujourd'hui,
Est ce malheureux en guenille,
Voilà ce que veut votre fille ;
C'est ce fol, oui.*

L'EMPEREUR.

*Ce chevalier ce serait lui !
Vraiment, ma fille à votre école
Au lieu de s'instruire s'affole,
Maîtresse. Il peut vous en coûter
De lui laisser ainsi gâter
L'entendement. A vous en croire
Donc, à ce fol revient la gloire
De la bataille d'aujourd'hui,
Où le payen a si bien fui !
Fols ne font pas si bonne guerre.
Ne croyez que l'honneur s'acquièrre
Par telles gens.*

DEUXIÈME CHEVALIER.

*Non, mais par hommes diligens,
Dont l'esprit sainement travaille,
Et qui puissent dans la bataille
Mettre, pour l'honneur en avoir,
Bras et savoir.*

L'EMPEREUR.

*Il y faut bon sens et prouesse.
Allez vous en, allez, maîtresse,*

*R'alez vous ent, ralez, maistresse,
Et ma fille aussi renmenez
Et autrement l'endoltrinez.
Seigneurs, merveille est de ces*

[femmes,

*Ilz sont toutes tressages dames,
Mais a la foiȝ sont si lunages
Que vous verreȝ que les plussages
Sont les plus nices.*

Et ma fille aussi remmenez,
Et surtout mieux l'endoctrinez.
Vrai, c'est merveille, que ces fem-
[mes, Elles semblent très sages dames,
Mais, soit la lune, soit le vent,
On s'aperçoit le plus souvent
Que, fut-ce même la plus sage,
Aucune sous son bavardage
N'a l'esprit sain.

L'ESCUIER a l'Emperiere.

*Veȝ ci le vin et les espices
Que demandé des ores avez ;
S'il vous plaist ains que vous bureȝ,
Prenez ici*

L'ÉCUYER.

Voici les épices, le vin
Que vous désirez qu'on vous serve,
Vin de réserve.

L'EMPERIERE.

*Voulentiers ça, je pren ce cy
Avant du vin.*

L'EMPEREUR.

D'abord, pour mieux faire à mon
Ceci prendrai. [gré,

L'ESCUIER.

*Veȝ le cy cler et net et fin
Comme de bouche.*

L'ÉCUYER.

C'est, voyez sa couleur vermeille.
Vin de bouche à faire merveille.
Eut-on jamais rien de plus fin
Qu'un pareil vin.

L'EMPERIERE.

*Il est bon et net sanz reprouche,
Ne scé combien il fu cureȝ.
Avant, seigneurs, avant bureȝ
Aussi trestlouȝ.*

L'EMPEREUR.

Il est sans reproche, et d'un âge
Tel qu'on l'ignore. Allons, courage.
Buvez, car sans vous je ne bois
Ce vin de choix.

PREMIER CHEVALIER.

*Treschier sire, si ferons nous,
Puis qu'avez beu.*

PREMIER CHEVALIER.

Soit, et de très grand cœur cher
Vous n'aurez pas à le redire. [sire
Puisque vous bûtes avant nous,
Nous boirons tous.

LE MESSAGIER.

*Chier sire ! il vous est bien chéu
De ce que voz gens armez voy,
Et vous mesmes ; qu'en bonne foy
Vez-ci venir païens, sanz faille
Qui vous pensent donner bataille
Toute ordenée.*

LE MESSENGER.

Sire, bien vous prend, je vous jure,
Que soyez restés sous l'armure
Vous et les vôtres ; car voici
Que le payen revient ici
Vous combattre en belle ordon-
Et grand'puissance. [nance,

L'EMPERIERE.

*Or tost ! seigneurs, sanz demourée ;
Cy endroit plus ne nous tenons,
Mais d'aler contre eulx nous penons,
Sanz plus attendre.*

L'EMPEREUR.

Partons, seigneurs, de cet endroit,
Pour aller contre lui tout droit
Sans plus attendre.

ij^e CHEVALIER.

*Il ne fault a chascun que prendre
Son bacinet, nous sommes prestz.
Alons m'en puis quilz sont si pres,
Sans nul detri.*

DEUXIÈME CHEVALIER.

Il ne faut à chacun que prendre
Son bassinet. Nous sommes prêts
Pour aller, puisqu'il est si près
Lui tenir tête.

L'EMPERIERE.

*Savez vous de quoy je vous pri ?
Se le blanc chevalier revient
A la bataille, et sil avient
Que nous face aide et secours,
Qu'il ne s'en voit pas si le cours*

L'EMPEREUR.

Pour quelques mots je vous arrête :
Si vous voyez se rallier
A nous encor le chevalier
Aux blanches armes ; s'il nous donne
De nouveau son aide, j'ordonne,

*Que ne sachiez, soit gaing ou perte,
Qui il sera, ainçois qu'il parte
D'entre voz mains.*

Que l'on mette sur lui la main,
Soit que l'on ait défaite ou gain,
Et qu'on le garde. Il faut connaître
Ce qu'il peut être.

PREMIER CHEVALIER.

PREMIER CHEVALIER.

*Sire, vous n'en avez ja, mains ;
Alons m'en, de par Dieu, alons
Sur paiens, et point ne parlons,
Mais férons destoc et de taille,
Tant que puissons de la bataille
L'honneur avoir.*

Fiez-vous à moi, sire, allons,
Sus aux Payens ! plus ne parlons,
Mais frappons d'estoc et de taille
Tant que puissons de la bataille
L'honneur avoir.

ij^e CHEVALIER.

DEUXIÈME CHEVALIER.

*Je tien que si arons nous voir,
Et que Dieu arons en aide,
Autrement ce seroit grant hide,
Par ceste chiennaille paienne
Fust soubmise gent crestienne,
N'en riens subiette.*

L'aide de Dieu fait mon espoir.
Ce serait si la gent payenne
Soumettait ainsi la chrétienne
Trop grand'pitié.

L'EMPERIERE.

L'EMPEREUR.

*Or tost pensez que chascun mette
Main a lespée pour ferir
Sur ceulx qui viennent requerir
Noz biens a tort.*

Pour les combattre pied à pied,
Qu'on mette la main à l'épée.
Il faut que sans merci frappée
Cette canaille de payens,
Qui se croit des droits sur nos
S'enfuie ou meure. [biens.

PREMIER CHEVALIER.

PREMIER CHEVALIER.

*A eulz, a eulz ! a mort, a mort.
Touz y mourrez.*

A mort, payens, oui c'est votre
Tous vous mourrez. [heure.

ii^e PAIEN.

*Hara mare, fara marez
Astripodis.*

ij^e CHEVALIER.

*De moy n'iras pas escondis ;
Tien, pren ce la.*

L'EMPERIERE.

*Sainte Marie ! que vez la,
Seigneurs, un noble chevalier !
Comment peut-il tant batailler ?
S'il ne fust certes, je sui fis !
Nous fussions du tout desconfis
Et mis a nient.*

PREMIER CHEVALIER.

*Qui y peut estre, ne dont vient,
Se je puis, ben tost le saray,
Car par de ça guettier liray
En ce chemin.*

L'EMPERIERE.

*Il a mis ceste guerre a fin.
Amis, alez.*

TROISIÈME PAYEN.

*Hara Mare, fara marez
A stripodis.*

DEUXIÈME CHEVALIER.

*Pas de quartier, je vous le dis,
Tiens, toi, tiens, qui sous ta ronda-
Si fièrement fait le bravache, [che
Tiens prends cela.*

L'EMPEREUR.

*Sainte Vierge ! que vois-je là ?
Ce chevalier de riche taille,
Comment peut-il dans la bataille
Si bien faire ? Je suis certain
Que, si nous n'avions eu sa main,
Pour nous tirer de cette affaire,
Nous nous y serions vus défaire
Et mettre à rien.*

PREMIER CHEVALIER.

*D'où vient-il ? Je le saurai bien,
Et je verrai ce qu'il peut être,
Car au guet vais aller me mettre
En ce chemin.*

L'EMPEREUR.

*Allons, amis ; il a mis fin
A cette guerre.*

(Il sort.)

PREMIER CHEVALIER.

*Chevalier, Sire, a moy parlez,
 Et vous arrestez par amour.
 Il ne daigne faire demour
 Mais je le feray arrester ;
 De ma lance le vueil hurter
 Ou miex assener le pourray.
 Il s'en va, mie ne l'aray ;
 Il est ou des cieulx ou denfer :
 En sa cuisse emporte le fer
 De ma lance, si l'ay feru,
 Veç ci par ou il est rompu ;
 Or voit a l'empereur, vois, puis
 Qu'avoir arresté ne le puis
 Par quelque voie.*

L'EMPERIERE.

*Sa dites moy, sé Dieu vous voie,
 Se savez de ce chevalier
 Qui tant s'est volu traveillier ;
 Qui il est, ne comment a nom ;
 Est-il point homme de renom ?
 Dites me voir.*

PREMIER CHEVALIER.

*Sire, je vous fas assavoir
 Ne je ne lay pris, n'abatu,
 Combien qu'en sa cuisse embatu
 Ly aie le fer de ma lance,
 Et là se rompi sanz doubtaunce.*

PREMIER CHEVALIER (à Robert).

*Souffrez que je vous en requière,
 Sire chevalier, parlez-moi.
 Dites un mot. Pas un ! Pourquoi ?
 Un instant, demeurez de grâce.
 Rien encor ! sans répondre il passe.
 Je le forcerai d'arrêter,
 De ma lance le veux heurter
 A quelque défaut de l'armure.
 Tiens ! il part, malgré sa blessure,
 Dans sa cuisse emportant le fer :
 Il est ou des cieux ou d'enfer !
 En sa chair se rompit ma lance,
 Mais il va de même vaillance ;
 Par rien ne peut être arrêté,
 En vérité.*

L'EMPEREUR.

*Dieu vous ramène à point, cher sire,
 Eh ! bien ! qu'avez-vous à me dire,
 Répondez sur ce chevalier,
 Qui s'est tant voulu batailler
 Pour nous ? Sait-on comme il se nom-
 Son pays, enfin s'il est homme [me,
 De grand renom.*

PREMIER CHEVALIER.

*A tout je vous répondrai : non.
 Il s'en va, quoique pour le prendre,
 Je sois allé jusqu'à lui fendre
 La cuisse. Mon fer s'est rompu,
 Comme vous voyez. Je n'ai pu,*

*Veç ci la hante dont party,
Dont puis me suis moult repenti,
Et repens encor ce sachieç,
Quant onques de moy fu touchiez
Qui mal li face.*

L'EMPERIERE.

*Je ne scé se Dieu par sa grace
Nous aroit si bien avoïé
Qu'ange nous éust envoïé
Espirituel.*

ij^e CHEVALIER.

*Sire, il est un homme mortel
Vous en sarez tantost le voir.
Faites par tout dire et savoir
Que qui a vous armé venra
D'armes blanches, supportera
Le fer de ceste hante cy,
Mais que la plaie monstre aussi
Que du fer li a esté faite,
Vostre fille gentle et honneste
A femme ara sanz contredire,
Et la moitié de vostre empire.
Cest vostre vueil.*

L'EMPERIERE.

*Il me plaist bien, c'est bon conseil,
Or tost escuier, sanz detri ;
Aleç me publier ce cri
Partout, amis.*

Sire, qu'à ce moment l'atteindre.
Et maintenant je dois le plaindre,
Et du mal qu'il peut ressentir,
Me repentir.

L'EMPEREUR.

Il s'en va sans laisser de trace.
O Dieu ! serait-il, par ta grâce,
Angé du ciel ?

DEUXIÈME CHEVALIER.

Sire, il est un homme mortel.
La chose vous sera certaine,
Si vous faites que l'on apprenne
Partout que celui qui viendra
Armé de blanc et montrera,
Avec la blessure reçue,
Le fer de la lance rompue,
Pour récompense aura la main
De votre fille, et, comme gain,
Une moitié de votre empire.
Vous plaît-il, sire ?

L'EMPEREUR.

Cet avis est bon. Écuyer,
Vite, allez le cri publier,
Et que chacun, comme il conseille,
Prête l'oreille.

L'ESQUIER.

*Veç-me-là, Sire, a voie mis,
Sans plus dire, puis qu'il vous haille.*

*Je voy icy de gent honneste
Assez, sans moy plus detrier.
De l'empereur vueil ci crier
Ce qu'est de savoir talentis.
— Or escoutez grans et petiz
L'empereire vous fait savoir
Que qui voutra sa fille avoir
Viengne a li, s'armes blanches porte,
Mais que le fer il li apporte
Dun glaive, et qu'aussi monstret
La plaie du fer en sa cuisse [puisse
Et qui faire ainsi le pourra
Avec sa fille li donrra
L'empereur et le fera sire
De la moitié de son empire
Entierement.*

L'ÉCUYÈR.

*Sire, j'y vais sans perdre temps.
A vos desirs toujours me rends,
Sans que deux fois on me l'ordonne.

Je crois qu'ici la foule est bonne;
Tous honnêtes gens! Donc, je dis :
Or, écoutez, grands et petits,
L'Empereur m'enjoint deme rendre
Céans, afin de vous apprendre
Qu'il faut pour sa fille obtenir :
Sous de blanches armes venir;
Apporter, épreuve absolue!
Le fer d'une lance rompue,
Et faire voir, encor blessé,
La plaie, où ce fer fut laissé.
Ainsi l'on peut — pour le redire —
Avoir sa fille, et de l'empire
Une moitié.*

SCÈNE IX

Chez le Sénéchal.

L'ESQUIER *au Sèneschal.*

*Monseigneur, sachiez vraiment
Je vien d'ouïr un cri sauvage :
L'empereire par mariage
Promet donner sa fille, sire,
Et la moitié de son empire
A celui qui li portera
Le fer de quoy esté ara*

L'ÉCUYER *(au sénéchal).*

*Je viens d'entendre, et c'est pitié,
Monseigneur, un cri bien étrange,
L'Empereur propose un échange :
A qui pourra venir vers lui
Sous blanches armes aujourd'hui,
Ayant au défaut de l'armure,
Sous le cuissard, une blessure,*

*Navré, en une de ses hanches ;
 Mais qu'il soit armé d'armes blan-
 Et que la plaie monstre aussi [ches
 Que le fer li a fait ; ve ç ci
 Cri bien estrange !*

Et portant à la main le fer,
 Que le choc laissa dans sa chair ;
 Il promet sa fille, et l'empire
 Par moitié. Ne faut-il pas dire,
 Ainsi que je l'ai dit d'abord,
 Qu'un pareil cri surprendra fort ;
 Il est étrange.

LE SENESCHAL.

*C'est espoir, a fin qu'il se vange
 Daucun qui na pas fait son gré ;
 Ou s'est pour autre fait secré.
 Voir est que la pucelle jains,
 Et pour samour sui si attains
 Qu'en nul estat ne puis durer ,
 Pour ce que le pere endurer
 Ne souffrir ne veult que je l'aie
 A femme, dont le cuer m'esmaie ;
 Nient mains, se je puis tant feray
 A ce cop ci que je l'aray.
 Va l'en chiez Jehan de Savoie
 L'armurier, et dy quil m'envoie
 Un parement a armer gent
 Tout blanc, combien qu'il coust dar-
 Et tandis je me garniray [gent ;
 De fer, et itel me feray
 Com l'empereur a fait crier ;
 Et puis a li sanz detrier
 Monstrer m'iray.*

LE SÉNÉCHAL.

Cher sire, ou l'Empereur se venge
 De quelqu'un qu'il n'a pas à gré
 Comme gendre ; ou, je le saurai,
 Il a quelque raison secrète ;
 Mais, quoi qu'il veuille et qu'il ap-
 J'aime sa fille, et je l'aurai. [prête,
 Je l'aime, et d'un amour si vrai,
 Que malgré la haine du père
 Qui ne me veut souffrir, j'espère.
 Oui, de cœur ému, j'agirai
 Si bien que je l'épouserai.
 Va-t-en trouver Jean de Savoie
 L'armurier, et dis qu'il m'envoie,
 Quelqu'argent qu'il faille en donner,
 Ce qu'il me faudra pour m'armer
 Tout de blanc, afin de paraître
 Par devant l'Empereur. Pour être,
 Suivant le cri, bien à son gré,
 A la cuisse je me ferai,
 De mon épée, une blessure,
 Et, quand j'aurai la blanche armure,
 Vers lui j'irai.

L'ESCUIER.

*Sire, gy vois et renenray
A vous bien brief.*

LE SENESCHAL.

*E Diex ! trop me fait de meschief
La cuisse où je me suis narré ;
Ne scé se la pucelle auré
Pour qui je sueffre ceste paine ;
Ne men chaut combien je me paine :
Ma douleur ne prise une quille,
Mais que je puisse avoir la fille
Que tant désir.*

L'ESCUIER.

*De venir pour vostre plaisir
Acomplir, sire, en vérité,
Tant com je puis me suis hasté.
Un parement vous apport, sire,
Gardez sil y a que redire.
Essaiez le premierement
Sil vous est bon, du paiement
Point ne s'esmaie.*

LE SENESCHAL.

Da, puis quil fault que je l'essaye

L'ÉCUYER.

*J'obéis, sire, et reviendrai
Ici vous joindre.*

LE SÉNÉCHAL (*après s'être frappé*).

*Oh ! douleur ! encor c'est la moind-
[dre,
Car ce dont je me sens souffrir,
Avant tout, et jusqu'à mourir,
Ce qui fait ma plus vive plainte,
C'est l'amer souci, c'est la crainte
De perdre celle, au cœur si cher,
Pour qui je m'armai de ce fer
Et me frappai. Le mal, qu'importe !
S'il me sert, et si, de la sorte,
Jusqu'auprès d'elle puis venir,
Et l'obtenir.*

L'ÉCUYER.

*J'ai fait hâte, et rapporte, sire,
Armure, où rien n'est à redire.
Premièrement essayez-la,
Sans regarder ce qu'il faudra
Qu'ensuite on paye.*

LE SÉNÉCHAL.

Elle me sied, quand je l'essaie.

*Il me semble que je sur bien ;
 Pren mon heaume, avec moy vien
 Delivres toy.*

C'est bien. Porte le heaume, tiens,
 Et marche, viens.

L'ESCUIER.

L'ÉCUYER.

*Volentiers, chier Sire, par foy,
 Je voys devant.*

Pour faire plus de diligence
 Je vous devance.

SCÈNE X

Le Paradis.

DIEU.

DIEU.

*Mere, et vous Jehan, or avant,
 A descendre de ci tendez ;
 Et vous Anges, sus descendez ;
 Aler vueil encore au prendomme
 Hermitte, penancier de Romme,
 Trestout en leure.*

Mère, et vous Jean, anges aussi,
 Songeons à descendre d'ici
 Pour retourner vers le prudhomme
 Hermite, qui juge pour Rome
 Tous les péchés.

NOSTRE DAME.

NOTRE DAME.

*Nous descendrons sanz demeure,
 Diex, chier filz, puis qu'il vous
 [agréé.
 Chantez, non pas à voiz secrée
 Anges, mais con vous puist oir,
 En alant, pour touz esioir
 Et nous esbatre.*

Par rien ne sommes empêchés,
 Dieu, cher fils, après vous je passe;
 Anges, chantez, non à voix basse,
 Mais que tous puissent vous ouïr,
 Et réjouir.

PREMIER ANGE.

PREMIER ANGE.

*Dame, volentiers, sanz debatre,
 Or sus disons a voiz clere :*

Volontiers, Dame, allons le faire
 D'une voix claire.

RONDEL.

*Vierge royal; fille et mere
 Au tout puissant createur
 Du monde et vray racheteur,
 Douce a touz, a nul amere,
 Sur toutes fleur de douceur,
 Vierge royal fille et mere
 Au tout puissant createur,
 Par tresexcellent mistere
 Se fist Dieu de soy donneur
 A toy pour toy faire honneur.*

RONDEL.

*Vierge sainte, fille et mère
 Au tout puissant Créateur
 Du monde, et vrai rédempteur,
 Douce à tous, à nul amère,
 Sur toutes fleurs de douceur,
 Vierge sainte, fille et mère
 Au tout-puissant Créateur,
 Par très excellent mystère
 Se fit Dieu de soi donneur
 A toi, pour te faire honneur.*

SCÈNE XI

Chez l'Ermite.

DIEU.

*Ne te soit ma parole horreur
 Mais plaisant et douce, pseudomme;
 Va-t-en en la cité de Romme,
 Et fay tant que truisses Robert
 Con tient pour fol et pour Trubert.
 Si li commandes a parler
 Et non plus comme fol aler,
 Et quil a sa paiz a moy faite
 Et sa pénitence parfaite;
 Apres pour monter en haultesce,
 Quà espouser aussi s'adresce;
 Qui? La fille de lempriere
 Je le vueil, en telle maniere.
 Or vas bonne erre,*

DIEU (à l'Hermite).

*Sans crainte, écoute-moi, prud'
 [homme,
 Va-t-en en la cité de Rome,
 Et fais tout pour trouver Robert,
 Qui pour ses péchés a souffert
 Qu'on le crut fol. Dis-lui qu'il cesse,
 Que pleine liberté lui laisse,
 Et qu'il peut désormais aller
 Comme homme de sens, et parler.
 Je tiens sa paix avec moi faite,
 Et sa pénitence parfaite.
 Plus haut qu'il est il doit monter.
 Qu'il ne craigne pas de tenter
 Ce dont s'accrotrait sa hautece;
 Que pour épouser il s'adresse*

A la fille de l'Empereur.
Dis qu'il la demande sans peur,
Pars, et grand'erre.

L'ERMITTE.

*Sire, qui créas ciel et terre,
Et grands biens pour peliȝ rendeȝ,
Toul ce que vous me commandeȝ
Faire m'envois.*

L'ERMITE.

Dieu, qui créates ciel et terre,
Qui, pour peu, beaucoup nous ren-
[dez.
Tout ce que vous me commandez
Je le vais faire.

NOSTRE DAME.

*Sus! repreneȝ à haute vois
Vostre chant, et nous en r'alons
Aris m'est que cy fait avons.
Avant chanteȝ.*

NOTRE DAME.

Reprenez, à voix haute et claire,
Car il n'est plus d'ordre à donner,
Sus, votre chant pour retourner.
Qu'on vous entende.

ij^e ANGE.

*Touȝ en sommes entalenteȝ :
Sus chantons a la Dieu mere :*

DEUXIÈME ANGE.

Nous ferons ce qu'on nous com-
[mande.
Comme au départ allons chanter
De notre mieux, sans arrêter,
De Dieu la mère.

RONDEL.

*Par tres excellent mistere
Se fist Dieu de soy donneur,
A loȝ pour loȝ faire honneur,
Vierge royal, fille et mere
Au tout puissant createur
Du monde et pray racheteur.*

RONDEL.

Par très excellent mystère
Se fit Dieu de soi donneur
A toi pour se faire honneur,
Vierge sainte, fille et mère
Au tout puissant Créateur
Du monde, et vrai rédempteur.

SCÈNE XII

Chez l'Empereur.

LE SENESCHAL.

Empereur, Dieu vous croisse hon-
Je sui cil qui en la bataille [neur!
Ay esté par .ij. foiȝ sanz faille,
Et deux foiȝ vous ay secoru ;
Veȝ ci le fer dont fu feru
Et navré, ou gros de la cuisse ;
Et que voir disant on me truïsse
La plaie je vous monstrey
Veȝ la ci, sil vous plaist jaray
Vostre fille par mariage
Ne fais pas de vostre herilage
Comple grantment.

L'EMPERIERE.

Seneschal, se Diex vous ament !
Estes vous celui qui esté
Avez pour nous ; en verité,
Pour mon ennemi vous tenoie.
A quoy faire vous mentiroie ?
Je le vous dy.

LE SENESCHAL.

Sire, au besoing voit-on l'ami ;
Ce que pour vous mi sui lassez

LE SÉNÉCHAL.

Que Dieu votre puissance aug-
[mente,
Empereur. A vous me présente
Pour dire que je suis celui,
Qui deux fois vous fut grand appui,
Et grande force en la bataille.!
Le fer, qui me fit large entaille,
Et dans ma cuisse est demeuré,
Le voici ; je vous montrerai,
S'il faut, ma plaie. Or, daignez dire
Que j'aurai votre fille, sire.
Vous deviez, par moitié, céder
Votre État. Veuillez tout garder.
Je n'en tiens compte.

L'EMPEREUR.

Sénéchal, n'est-ce pas un conte ?
Est-ce bien, en vérité, vous,
Qui fûtes si vaillant pour nous ;
Vous—sans mentir je puis le dire —
Vous, que je crus de mon empire
Un ennemi.

LE SÉNÉCHAL.

Au service on connaît l'ami.
Tout ce que pour vous j'ai pu faire,

*Je tien que le savez assez
Nen vueil plus dire.*

L'EMPERIERE.

*Ma fille arez sans contredire,
Ainsi comme promis je lay.
Aleç me querre sans delay
Le pape, et dites qu'il s'avance
De çy venir, que sanz doubtaunce,
De Sainte Eglise en plainc face,
De ma fille et du Seneschal
Qui m'a esté ami loyal,
A mon besoing.*

PREMIER CHEVALIER.

*D'aler le querre prend le soing
G'y vois, chier sire.*

L'EMPERIERE.

*Escuier, et toy vaz me dire
La maitresse, ma fille aussi
Que sanz delay l'amaine çy ;
Or, te delivre.*

L'ESCUIER.

*Sire, nay béu dont soye ivre ;
Voulentiers je la vous vois querre.*

*Vous le savez, et dois m'en taire
A l'avenir.*

L'EMPEREUR.

*Il ne me reste qu'à tenir
Sans autre retard ma promesse.
Ma fille est à vous. Qu'on s'empresse
Vers notre Saint-Père ; mon vœu
Est qu'il vienne, et qu'au nom de
Qui met en lui sa confiance, [Dieu,
Devant saint Église il fiance
Ma fille avec le sénéchal,
Qui me fut ami si loyal,
Au jour de peine.*

PREMIER CHEVALIER,

*Afin que le Saint-Père vienne,
Le vais quérir.*

L'EMPEREUR.

*Ecuyer, toi, cours prévenir
Ma fille, ainsi que la maitresse,
Et céans vers moi les adresse :
Je t'en requiers.*

L'ÉCUYER.

Je m'y rends, sire, volontiers.

SCÈNE XIII

Chez la fille de l'Empereur.

L'ESQUIER.

L'ÉCUYER.

*Maistresse, à Monseigneur, bonne
Sa fille tantost admeneꝝ, [erre,
Avecques moy vous en veneꝝ :
Delivrêꝝ vous.*

Voici ce que je viens vous dire
Maitresse : monseigneur désire
Que sa fille vous lui meniez
Et que toutes deux me suiviez
De compagnie.

LA MAITRESSE.

LA MAITRESSE.

*Trèsyvolentiers, mon ami doux.
Alons m'en sus.*

Ne craignez qu'on vous contredie.
Car nous voici.

SCÈNE XIV

Chez le Pape.

PREMIER CHEVALIER.

PREMIER CHEVALIER.

*Seigneurs, qui les gens traire en sus
Faites du pape, par amour,
Que je parle a li sanz demour
Il esconvient.*

Faites que nul n'empêche ici
Ce que j'ai, sire, ordre de faire.
Je viens pour parler au Saint-Père.
Or, aidez-moi.

PREMIER SERGENT D'ARMES.

PREMIER SERGENT D'ARMES.

*Si ferez vous; bien me soupient.
Questes des gens de lempriere,
Ne vous boulerons pas arriere,
Alez avant.*

Pour vous, sire, de bonne foi,
Il n'est besoin qu'on nous requière.
Nous ne disons jamais : arrière!
Aux gens qui sont à l'Empereur.
Allez sans peur.

ij^e SERGENT.

*Ce ne vous peut estre grevant,
Hardiement, sire, y entrez,
Et au saint Pere vous monstreuz
Qui là se siet.*

PREMIER CHEVALIER.

*Sil vous agréé et il vous siet,
Saint Pere, ne vous celeray
La cause, mais la vous diray
Qui cy m'amaine.*

LE PAPE.

*Filz, mais que ce soit chose humaine
Qui concience point n'empesche,
De la me dire le despesche,
Et je l'orray.*

PREMIER CHEVALIER.

*Tout au plus brief que je pourray,
Et afin que mains vous détric ;
L'emperiere, sire, vous prie,
Qui sa fille veult marier,
Qu'il vous plaise, sanz varier,
Venir ses espousailles faire ;
De tant en vaulrra miex l'affaire
Et cest plus digne.*

LE PAPE.

*Biau filz, à y aler mencline.
Sus, seigneurs, avec moy venez,
Et gardez, que vous vous penez,
Qu'aye grant voie.*

DEUXIÈME SERGENT D'ARMES.

*Près du Pape tout vous protège.
Entrez donc, où sur le saint siège
Il est assis.*

PREMIER CHEVALIER (*au Pape*).

*Dirai-je — ne sais si je puis —
Ce qui m'amène?*

LE PAPE.

*Oui, mon cher fils, si rien n'y gêne
La conscience ni le vrai
Je t'entendrai.*

PREMIER CHEVALIER.

*Serai bref : Monseigneur marie
Aujourd'hui sa fille, et vous prie
Saint-Père de vers lui venir
Pour ces fiançailles bénir.
Aussi bien par vous seront-elles
Plus solennelles.*

LE PAPE.

*Venez tous, vers lui je me rends,
Prenez la route que je prends,
Et faites que j'aie où je passe,
Un vaste espace.*

PREMIER SERGENT.

PREMIER SERGENT.

*Si arez vous, se Dieu me voye.
Sus de cy, sus alez arriere !
Que de ma mace ne vous fiere
Avant, avant.*

Vous l'aurez — en arrière allez
Vous tous, si vous ne reculez
Gare, je frappe.

ij^e SERGENT.

DEUXIÈME SERGENT.

*Faites nous voie cy devant,
Trop estes merveilleuse gent,
Ou je vous donrray de l'argent
Qu'en mon mon poing tieng.*

C'est notre Saint Père le Pape
Place, place ! ou moi, son sergent,
Je vous donnerai de l'argent...
De cette masse.

SCÈNE XV

Chez l'Empereur.

LE PAPE.

LE PAPE.

*Emperiere, en vostre maini vieng ;
On m'a dit que vous mariez
Vostre fille ; a qui la donnez ?
Dites le moy.*

Pour ce qu'il vous plaît que je fasse,
Empereur, je viens. Est-il vrai,
Et tout à fait à votre gré
Que votre fille se marie ?
Qui donc l'épouse ? Je vous prie,
Dites-le-moi.

L'EMPERIERE.

L'EMPEREUR.

*Au Seneschal, Sire, par foy,
Qui nous a esté si amis
Qu'il nous a de noz ennemis
Deux foiz en guerre delivré ;
A mort eussions esté livré
S'il ne fust. Ce sachiez de voir
Si qu'il la doit bien, sire, avoir.*

C'est le sénéchal. J'ai sa foi
Que dans la bataille dernière,
Frappant d'intrépide manière,
Il s'est vaillamment entremis
Pour nous contre nos ennemis.
Deux fois nous fûmes en détresse,
Péril de mort ; et sa prouesse

*Vez ci la fille qui cy vient ;
Fiancer premier les convient,
Vous le savez.*

LE PAPE.

*Seneschal, dites, y avez,
Bien le plaisir.*

LE SENESCHAL.

*Sire, je riens tant ne desir
Com la fillette.*

LE PAPE.

*Et vous savez quelle est muette,
Ne parle point ?*

LE SENESCHAL.

*Sire, ne me chaut de ce point
Tout a un mot.*

LA FILLE.

*Pere, je vous voy estre sot,
Qui ce traïstre ci créez.
Diex par qui sommes touz créez
Ne veult souffrir sa menterie
Sa traïson, sa tricherie ;
Pour ce m'a le parler rendu
Que j'oy dès mon naistre perdu.*

Deux fois nous sauva. L'on peut
Par là, qu'il a le droit d'avoir [voir
Ma fille, et qu'il est juste et sage
De les unir en mariage.
Saint Père la voici qui vient.
Par les fiancer il convient
Que l'on commence.

LE PAPE.

Sénéchal, tout ceci, je pense,
Vous est plaisir.

LE SÉNÉCHAL.

Sire, rien que par le désir
J'en suis en fête.

LE PAPE.

Et vous savez qu'elle est muette,
Ne parle point ?

LE SÉNÉCHAL.

Je le sais, mais, pour moi, ce point
N'importe guère.

LA FILLE.

On vous prend pour dupe, mon père,
Lorsque ce traître vous croyez.
Dieu, par qui sommes tous créés
Ne peut souffrir sa tromperie,
Sa trahison, sa menterie,
Et c'est pour tout vous révéler
Qu'il me rend ce don de parler,

*Cuidez vous qu'il ait la bataille
Mise a fin ? Nanil, non sanz faille.
Un autre que li li a mis
Qui trop plus est de Dieu amis ;
Et quant orains le vous signoye
Estres créeue nen povoie ;
Je vous dy voir.*

Que je perdis dès ma naissance.
Croyez-vous que par sa vaillance
La bataille a pris fin ? Non, non.
C'est un vaillant d'un autre nom
Et d'une autre force à la guerre,
Plus homme d'honneur et sincère,
Et surtout de Dieu plus ami,
Qui vainquit pour vous l'ennemi.
Tantôt je l'ai montré par signe,
De créance on me crut indigne :
Vrai je disais.

L'EMPERIERE.

*Fille, de la joie qu'avoir
Me fais, de ce que t'oy parler,
Ne me puis tenir de plourer ;
Car joye ay plaine de pitié ;
Or ça, fille, par amistié
Fay, si me baise.*

L'EMPEREUR.

Fille, quel bonheur tu me fais,
Et que j'ai de joie à t'entendre !
De pleurer ne puis me défendre,
Car joie ai pleine de pitié.
Laisse, fille, par amitié,
Que je t'embrasse.

LE PAPE.

*Belle fille, mais qu'il vous plaise,
Dites nous qui est ce preudomme
Qui tant est amé de Dieu, comme
Vous nous comptez.*

LE PAPE.

Ma fille, dites-nous, de grâce
Si vous savez la vérité,
Sur celui dont avez conté
La prouesse, et comment se nomme
Ce vaillant homme.

LA FILLE.

*Saint Pere, il est voir, ne doubtez,
Quen ce praël qu'est la derriere,
Une fontaine a belle et clere ;
Là vi je armer .ij. foiz, de fait,
Celui qui secours nous a fait,*

LA FILLE.

Saint Père, le vrai vous dirai :
Ici, derrière est dans le pré,
Où volontiers je me promène,
Une belle et claire fontaine.
Or, celui qui tout a sauvé,

*D'armes qu'il avoit toutes blanches.
Et vi que d'une de ses hanches
Un fer osta quil mist en terre,
Quant derrainement de la guerre
Retourna ; vérité diray,
Et ce fer je vous monstrey,
Mais que un petit ci vous tenez.
Maistresse, avecques moy venez,
Et vous, seigneurs massiers, aussi.*

*Biaux seigneurs, le fer vez le cy ;
A grant paine l'ay arraché
De la terre ou layoit fichié.
Mais je ne scé dont li venoient
Les armes, ne que devenoient
Si tost que desarmé estoit ;
La veue d'elles on perdoit
Du tout a plain.*

PREMIER CHEVALIER.

*Sire, elle dit voir pour certain ;
C'est le propre fer de ma lance.
Et pour oster ent la doubtaunce,
Vez ci le fust, or y gardez,
Par cy rompy ; Diex, regardez
Comment s'est renoé et joint
Come se onques ne feust desjoint ;
Vez-ci merveilles.*

LE PAPE.

Mais sont vertu, ne l'en merveilles

*Deux fois, auprès, je l'ai trouvé,
Qui revêtait l'armure blanche.
De sa cuisse près de la hanche,
Lorsqu'à la guerre il retourna
Un long fer de lance il ôta,
Qu'il mit en terre. Ce fer prouve
Que je dis vrai. Pour qu'on le trouve
Venez, maitresse, et vous aussi
Tous, seigneurs massiers.*

(Ils sortent.)

(*La fille revenant.*) Le voici,
L'ai tiré de terre à grand'peine.
J'ai cherché, ce fut chose vaine,
D'où l'armure lui peut venir,
Et ce qu'elle doit devenir.
Tout en disparaît au plus vite,
Dès qu'il la quitte.

PREMIER CHEVALIER.

Monseigneur, tout est vérité
—Jamais, d'ailleurs, n'en ai douté—
Dans ce que votre fille avance :
Ce fer est celui de ma lance
Dont voici la hampe ; voyez.
Mais qu'arrive-t-il ? regardez :
Ensemble ils se sont venus joindre.
Ce miracle-ci n'est pas moindre.
Aucun ne pourra le nier,
Que le premier.

LE PAPE.

Ce sont vertu, grâce et merveille,

<i>Que Dieu nous monstre à dire voir.</i>	Qui font que la foi se réveille.
<i>M'amie, faites nous savoir</i>	Dites-moi vite, et nous irons,
<i>Où est cel homme.</i>	Dites, ma mie, où nous pourrons
	Trouver cet homme.

LA FILLE.

LA FILLE.

<i>Sire, par Saint Pierre de Romme,</i>	Près d'ici, vivant Dieu sait comme.
<i>Je tien que ze vous le querez</i>	Le gîte de Louvet, le chien,
<i>Avec Louvet le trouverez,</i>	Voilà le sien.
<i>Le chien, mon père.</i>	

L'EMPERIERE.

L'EMPEREUR.

<i>Alons y vous et moy, Saint Pere,</i>	Allons-y l'un et l'autre ensemble,
<i>Noz gens si venront bien après.</i>	Saint Père. Il sera temps, me sem-
	Pour nos gens de venir après. [ble,

SCÈNE XVI

Près de l'endroit où est Robert.

L'EMPERIERE.

L'EMPEREUR.

<i>Regardez con gist du chien pres ;</i>	Il git avec le chien tout près,
<i>De soy mesmes n'acoute nient ;</i>	Voyez, tout en guenilles, blême.
<i>Faire lever le nous convient</i>	N'ayant nul souci de lui-même.
<i>Dileucques hors.</i>	Çà, hors d'ici.

LE PAPE.

LE PAPE.

<i>Dieu vous doint sa grace, bon corps !</i>	Dieu vous donne grâce et merci,
<i>Je vous pri, se vous point m'amez.</i>	De Rome je suis le Saint Père

*De Romme sui pape clamez.
Parlez a moy.*

*Ici fait Robert au pape la
figue, et le seigne d'un
os.*

L'EMPERIERE.

*Il ne respond ne ce, ne quoy;
Je croy na de quoy parler puisse.
Mon ami, monstre moy ta cuisse
Dont tu cloches, et je seray
Cil qui garir la te feray
Dedans un moys.*

*Ici joue Robert de l'extre-
mie dun festu a l'empe-
riere.*

L'ERMITTE.

*Robert, Robert, bien vous congnois.
Mes chiers seigneurs, ne vous des-*

*[plaise,
Assez tost le verrez plus aise.
Surnom souliez avoir de Dyable,
Mais Dieu le pere esperitable
Quant vil vostre devocion
Et vostre grant contriccion.
M'ammonesta que vous chargasse,
Qu'estre muet vous commandasse,
Et que comme fol alissiez,
Ne de riens vous ne mengissiez*

*En qui tout bon chrétien espère.
Donc parlez-moi.*

*Ici, Robnrt, se moquant,
fait au pape la figue, et
simule avec un os le
signe de la croix.*

L'EMPEREUR.

*Il n'a réponse à rien. Pourquoi?
A-t-il la parole perdue.
Montre-moi ta cuisse fendue
Par le fer, ami; mon désir
Serait de te faire guérir,
Sans trop attendre.*

*Ici Robert se joue de
l'Empereur, avec le
bout d'un brin de paille.*

L'ERMITE (*arrivant*).

Robert, Robert, veuillez m'enten-
[dre,

*Et vous, seigneurs ne nous quittez.
Plus heureux bientôt le verrez.
On vous a surnommé le Diable,
Robert, Dieu, le père équitable.
Voyant votre dévotion.
Et votre grand'contrition,
Quand je vous eus, pour pénitence,
Enjoint le plus muet silence,
Avec ordre exprès de singer
Le fol, et de ne plus manger*

*Avec ce liscence vous donne
De vous en estat donneur mettre
Aussi que jadis souliez estre,
Com chevalier.*

ROBERT.

*Ha ! sire Diex, agenoillier
Me vueil et toy ci mercier
Et loer et magniffier,
Quant jay par ta misericorde,
Acquis vers toy paix et concorde
De mes meffaiç.*

L'EMPERIERE.

*Preudomme, tu qui scez ces faiz,
Di qui est-il?*

L'ERMITTE.

*Il est hault baron et gentil ;
Treschier sire, soiez ent fis ;*

Que ce qu'aux chiens pourriez dé-
[battre ;
Dieu pour vous consent d'en ra-
Sa rigueur cesse de punir, [battre.
Et je dis, moi, qu'il fait venir
Tendant la main qu'il a bénie :
Levez-vous ! La peine est finie,
Robert, finie et pour jamais,
Vous pouvez parler désormais.
Tous vos péchés Dieu vous par
donne,
Et de nouveau le rang vous donne
De chevalier.

ROBERT.

Je veux d'abord m'agenouiller
Dieu bon, dont la miséricorde
Ce généreux pardon m'accorde,
Pour mes méfaits.

L'EMPEREUR.

Quel est-il? toi qui sais ces faits,
Dis-le, prudhomme?

L'ERMITE.

Monseigneur, il est gentilhomme
Des meilleurs, il est haut baron

*Du duc de Normandie est filz
Et son droit hoir.*

Et même des mieux en renom,
Et de race la plus hardie,
Droit fils du duc de Normandie,
Comte héritier.

L'EMPERIERE.

L'EMPEREUR.

*Robert ! je vueil sans remanoir
Biau sire, que ma fille aiez
A femme, et ne vous esmaiez,
Puis que je vous doin la pucelle
La moitié arez avec elle
De mon empire.*

Avec vous je dois marier
Ma fille, agréez-la pour femme,
Robert. Vous le pouvez sans blâme,
Car, avec elle étant lié,
Je vous donnerai la moitié
De mon empire.

ROBERT.

ROBERT.

*La vostre merci, treschier sire ;
Certes, afin qu'a Dieu m'aquitte
Des ores mais vie d'ermite
Voulray mener.*

Je vous rends grâce, très cher sire,
Mais je suis indigne, et ne peux :
A Dieu je me dois, et je veux,
Pour être enfin envers lui quitte,
Me faire ermite.

L'ERMITTE.

L'ERMITE.

*Robert ! sachiez Diex ordener
Autrement a volu de toy ;
Entens, il te mande par moy,
Et m'en a bien fait mencion,
Que prengnes sans dilacion
La fille et ne le laisses mie ;
Car de vous .ij. istra lignie
Tele, ce dit ben vueil con m'oie,
Dont tout paradis ara joie.
Ça en arriere.*

Telle n'est pas sa volonté.
Par ma voix, pour être écouté,
Il parle : Épousez cette fille,
De qui doit naître une famille,
Dont le renom mieux que mortel
Devra mettre la joie au ciel
Et sur la terre.

ROBERT.

*Puis qu'il en est en telle maniere,
Le contraire ne doy vouloir.
Treschier sire, a vostre vouloir
Je me consens.*

LE PAPE.

*Filz, bien dites et est grant sens.
Je vous diray que nous ferons :
En mon palais nous en irons,
La seront joins et ordenez
Par mariage ; or y venez.
Ces clers cy devant nous iront
Qui nous convoiant chanteront
Aucun biau dit.*

LES CLERS.

*Ce ferons mon sanz contre dit,
Saint Pere, puis quil vous agrée,
En loant la Vierge sacrée,
Disons, en qui n'a point d'amer.*

CHANCON.

*On vous doit bien, Vierge, loer,
Quant pour nous d'enfer desvoier
Dieu se fist en vous homme,
Pour nous de l'ort lieu desboer,
Ou Adam nous fist embouer
Par le mors de la pomme.*

ROBERT.

*Je me dédis du vœu contraire.
Ce sont des ordres absolus.
Très cher sire, ne doutez plus
Que je consente.*

LE PAPE.

*Pour vous mon estime en augmente,
Fils, c'est de bon sens. Avec vous,
Dans mon palais, nous irons tous
Pour consacrer ce mariage,
Les clercs nous chantant au pas-
Quelque beau dit. [sage*

LES CLERCS.

*Ainsi ferons sans contredit
En célébrant, s'il vous agrée,
Vierge sacrée.*

CHANSON.

*Vierge, chez qui rien n'est amer,
Lorsque, par vous, Dieu se fit
[homme,
Vous nous avez tiré d'enfer,
Et de fange, où mangeant la pom-
Adam, qui venait d'y tomber, [me,
Allait aussi nous embourber.*

FIN.



TABLE

INTRODUCTION.....	I
PREMIÈRE PARTIE.....	I
DEUXIÈME PARTIE.....	49



610 X 1

181



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

P.E.B.

25 JUIL. 1990

MORISSET

31 JUIL. 1990

APR 18 1996

APR 16 2006

DEC 8 7 2001

SEP 13 2007

4/1/9

UNIVERSITY OF OTTAWA

05 APR 2004

UNIVERSITY OF OTTAWA

JUL

UD

3 JUL 2005

UD 28 JUIN 2008

DEC 03 2008

UD NOV 21 2008

CE



a39003



003345666b

CE PQ 1516

.R7 1879

C00 ROBERT LE DI LE MYSTERE

ACC# 1386781

A LA MÊME LIBRAIRIE

HONORÉ BONHOMME

Louis XV et sa famille d'après des lettres et des documents inédits. 4 vol. gr. in-18 Jésus. 3 50

CHAMPFLEURY

Histoire de la caricature antique, 2^e édition. 4 vol. gr. in-18, orné de 100 gravures. 5 »

Histoire de la caricature moderne, 2^e édition. 4 vol. gr. in-18 orné de 90 gravures. 5 »

Histoire de la caricature au moyen âge. 4 vol. gr. in-18 orné de 90 gravures. 5 »

Histoire de la caricature sous la Révolution, l'Empire et la Restauration. 4 vol. gr. in-18 Jésus, orné de 95 gravures. 5 »

Histoire des fautes patriotiques sous la Révolution. 4 vol. gr. in-18 orné de gravures. 5 »

Histoire de l'imagerie populaire. 4 vol. gr. in-18 avec 50 gravures. 5 »

L'Hôtel des Commissaires prisiers. 4 vol. gr. in-18. 3 »

Souvenirs et portraits de jeunesse. 4 vol. gr. in-18. 3 50

G. DESNOIRESTERRES

Les Cours galantes, histoire anecdotique de la société polie au XVIII^e siècle. 4 vol. in-18. 12 »

VICTOR FOURNEL

Ce qu'on voit dans les rues de Paris. 4 fort vol. gr. in-18. 3 50

Les spectacles populaires et les artistes des rues, tableau du vieux Paris. 4 vol. gr. in-18. 3 50

EDOUARD FOURNIER

L'Esprit des autres, recueilli et raconté. 5^e édit. 4 vol. in-18. 3 50

L'Esprit dans l'histoire, recherches sur les mots historiques. 3^e édit. 4 vol. in-18. 3 50

Le Vieux-Neuf, histoire ancienne des découvertes modernes, nouvelle édition. 3 vol. gr. in-18 Jésus. 15 »

Histoire du Pont-Neuf. 2 vol. in-18, avec photographie. 6 »

La Comédie de J. de La Bruyère. 2 vol. in-18. 6 »

AUGUSTE LEPAGE

Les Cafés politiques et littéraires. 4 vol. in-16. 2 »

GEORGES D'HEILLY

Dictionnaire des pseudonymes, révélations sur le monde des lettres, du théâtre et des arts. 2^e édition. 4 fort vol. gr. in-18 Jésus. 6 »

Journal intime de la Comédie française, 1852-1871. 4 fort vol. gr. in-18 Jésus. 6 »

ARSÈNE HOUSSAYE

Galerie du XVIII^e siècle. 4 vol. grand in-18 Jésus. 14 »

ED. ET JULES DE GONCOURT

Sophie Arnould, d'après sa correspondance et ses mémoires inédits. 4 vol. petit in-4^e avec eaux-fortes. 10 »

L'Amour au XIII^e siècle. 4 vol. in-16 avec eaux-fortes. 5 »

JULES JANIN

La Fin d'un monde et du Neveu de Rameau. Nouv. édit. revue et augm. 4 vol. gr. in-18 Jésus. 3 50

M. DE LESCURE

Les Maîtresses du Régent. 4 fort vol. in-18. 4 »

Les Confessions de l'abbé de Chelles. 4 vol. in-18. 3 »

Nouveaux mémoires du maréchal duc de Richelieu (1696-1788), rédigés sur des documents authentiques. 4 vol. gr. in-18 Jésus. 14 »

LORÉDAN LARCHEY

Dictionnaire historique d'argot. 7^e édition des *excentricités du langage*, considérablement augmentée et mise à la hauteur des révolutions du jour. 4 fort vol. gr. in-18 Jésus. 5 »

CH. NISARD

Des chansons populaires chez les anciens et chez les Français, essai historique suivi d'une étude sur les chansons des rues contemporaines. — 2 vol. gr. in-18 avec gravures. 10 »

LOUIS XVI

Journal particulier, publié sur des documents inédits par Louis NICOLARDOT. 4 v. gr. in-18, p. vergé. 5 »